



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE
PHILOSOPHICAL LIBRARY

OF

PROFESSOR GEORGE S. MORRIS,

PROFESSOR IN THE UNIVERSITY,

1870-1889.

Presented to the University of Michigan.



L'art de Conserver la santé, composé
de par l'école de Salerne, trad. nouvelle
en vers français par M. B. L. M. M.

Bruxelles, 1759.

Morris Library.

848

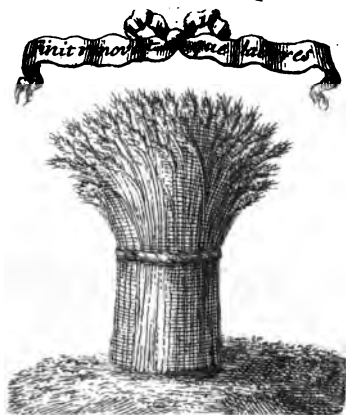
G327pr



Lib. S. 770771

PRINCIPES
DE 70101
PHILOSOPHIE,
OU
PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

Charles Claude
Par M. L'ABBE GENEST.



A PARIS;

Chez JACQUES ESTIENNE, rue Saint Jacques,
au coin de la rue de la Parcheminerie, à la Vertu,

M D C C X V I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A

SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS.
REGENT DU ROYAUME.



ONSEIGNEUR,

*Cet Ouvrage que j'ose presenter à
VOTRE ALTESSE ROYALE, Lui*
a ij

EPI T R E.

a toujours été dédié dans mon Esprit. Lorsqu'Elle daigna il y a quelques années en écouter la lecture avec une attention si favorable , & même y faire des corrections , Elle sembla m'animer à le rendre plus digne de Lui être offert , & j'esperei qu'elle en agréroit l'hommage. Je n'ignore pas , MON-SEIGNEUR, que cet hommage ne dût être accompagné des Eloges les plus éclatans. Mais comment pourrois-je m'engager dans ce vaste champ de louanges où les François & les Etrangers me préviennent à l'envi ? Parmi tant de grandes qualitez qu'ils celebrent

E P I T R E.

en VOTRE ALTESSE ROYALE
marquerois-je avec des traits assez
forts sa Valeur heroïque, & les allar-
mes qu'Elle nous a données ? On sçait
trop à quel excès son ardeur Vous em-
porta dans la perilleuse Journée de
Nervinde, où l'on vous vit l'épée
à la main mêlé presque seul au milieu
des Ennemis. Nous tremblons encore
d'un Spectacle que l'Italie n'oubliera ja-
mais, quand pour réparer le malheur
d'une conduite, où l'on avoit manqué
de suivre les vûes que vous vous étiez
proposées, Vous abandonnâtes le soin
de votre vie, & que les bords du Po

EPI T R E.

Et de la Doire furent rougis de votre Sang. Parlerois-je de Lerida, Et de Tortose, de ces Sieges fameux dont le Succès fut entierement dû à votre constante Et intrepide Activité ? Pour moi, MONSEIGNEUR, je vous l'avoue, j'aime mieux Vous regarder tel que vous paroissiez au retour de vos Campagnes, plus modeste par le redoublement de votre Gloire, témoignant toujours le même amour pour les beaux Arts, qui sont vos plus agréables délassemens. Mais, MONSIEUR, dans le temps que Vous ordonniez les Embellissemens de

ÉPITRE.

votre Palais , & que vous inspiriez,
l'Esprit de Virgile au Peintre qui tra-
vailloit en votre presence, vous laissez
bien loin de Vous les Objets qui occu-
poient vos yeux. Les Sciences qui sont
familieres à VOTRE ALTESSE
ROYALE, & qu'Elle a cultivées des
son enfance , l'avoient préparée de
bonne heure aux plus hautes Medi-
tations. La même Justesse & la même
Etendue de Genie qui vous ont fait
penetrer les Systêmes de tous les Phi-
losophes , viennent de vous aider sans
doute à concevoir le Systême d'une
Science supérieure à toutes les autres.

EPI T R E.

Par la connoissance des Emplois, des Devoirs, des Talens, des Caracteres, vous avez distribué ces Conseils, dont l'union à votre Regence doit composer le plus parfait Gouvernement. VOTRE ALTESSE ROYALE a trouvé cette belle harmonie que forment l'Experience & la Speculation. Qui, MONSEIGNEUR, dirigeant vos grands Projets au gré d'une Raison souverainement éclairée, Vous pensez uniquement à imiter dans une heureuse Administration les effets de la Cause premiere, qui par l'enchaînement de toutes les autres Causes

EPI T R E.

*fait que tout conspire ensemble au bien
de l'Univers. Nous verrons établir
cet ordre réglé & constant qui pro-
duit la félicité des Etats & de Ceux
qui les gouvernent. Quel Bonheur pour
notre Jeune R O Y ! quel Honneur pour
V O T R E A L T E S S E R O Y A L E !
Mon âge & ma propre foiblesse me
défendent l'esperance de pouvoir consa-
crer ces Merveilles à la Posterité : mais
j'adresserai tous mes Vœux au Ciel pour
leur accomplissement. Et tout ce que
j'aurois particulièrement à desirer pour
moi , c'est que le mérite & la grandeur
du Sujet de ces Vers pussent me servir*

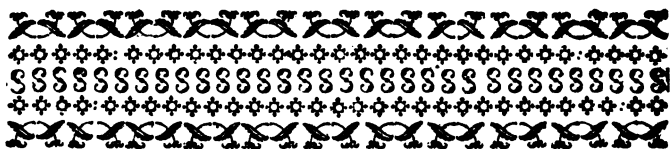
E P I T R E.

*à faire mieux éclater mon Zèle & ma
Reconnoissance, & à laisser un témoi-
gnage immortel de la profonde Vene-
ration avec laquelle je suis,*

MONSEIGNEUR,

de VOTRE ALTESSE ROYALE..

Le très-humble, très-obeissant
& très-fidelle Serviteur,
L'ABBE' GENEST.



P R E F A C E.



A Science des choses naturelles a été l'occupation des Sages de tous les temps, cependant elle est toujours demeurée obscure. Les disputes agitées entre les Philosophes n'ont souvent abouti qu'à persuader que ce n'étoit qu'une vaine curiosité. Bien des gens ont voulu se faire un mérite de leur inattention, & même de leur ignorance. Ils ont trouvé que c'étoit plutôt fait de décider qu'il étoit impossible de rien savoir.

Quelques-uns qui ont pensé être plus éclairés que les autres, ont seulement effleuré les principales opinions, sans prendre aucun parti; ils se plaisent à exer-

P R E F A C E.

cer leur imagination plus que leur intelligence. Il y en a qui demeurant toujours ensevelis dans la matiere n'admettent qu'un hafard chimerique pour presider à l'Univers ; ils se figurent que leur Ame n'est que la portion la plus déliée de leur Corps , & ne s'élevent jamais au dessus de leurs Sens. D'autres au contraire se jettent toujours hors d'eux-mêmes. Ils ne sont touchez que de ce qu'on ne peut ni entendre , ni expliquer ; ils ne reconnoissent que des vertus secretes , des qualitez occultes dans des sujets qu'on peut penetrer , & analyser. Des définitions imaginaires prévalent chez eux aux raisonnemens les plus clairs , & aux experiences les plus sensibles.

Le plus grand nombre est de ceux qui n'y font aucune sorte de réflexion. Ils verront toute leur vie lever & coucher le Soleil , sans songer à autre chose , sinon que le jour commence , & que le jour finit. Il seroit pourtant bien naturel de penser un peu sérieusement à ce

P R E F A C E.

grand Spectacle. La Physique ; qu'on regarde si negligemment , est la baze de toutes nos connoissances ; elle doit commencer à nous instruire de ce que nous sommes , & de ce rapport qui nous lie par les Sens à tous les Êtres de l'Univers.

L'entreprise n'est pas si difficile qu'elle peut paroître d'abord , puisqu'il s'agit moins de faire un grand amas de Science & d'Erudition , que d'apprendre à bien conduire ses Jugemens , & sur-tout à ne les point précipiter ; de choisir une maniere de raisonner qui soit sûre , autant qu'il nous sera possible , & qui nous mene à quelque chose d'évident & de certain.

On ne peut disconvenir que M. D. C. ne nous ait donné une excellente Méthode. Quand elle ne nous découvreroit pas toutes les veritez que nous devons chercher ; elle nous montre au moins le chemin le plus assuré pour y parvenir. Je ne sçai si je fus trompé par le plaisir

P R E F A C E.

de croire appercevoir des choses , qui jusques-là m'avoient paru très-obscures ; mais ces principes si simples s'imprimerent d'abord intimement dans mon esprit. Après avoir entendu Monsieur Rohault dans ses Conférences publiques, & avoir reçu de lui des Leçons particulières, toujours occupé de ces Réflexions, je n'oubliois rien de ce qui pouvoit me les confirmer. Je me suis trouvé , si je puis parler ainsi, dans l'Ecole de feu Monsieur de Meaux , ce Prelat qui sera une immortelle Lumière de l'Eglise , comme il en a été dans notre Siecle un des principaux Ornaments. J'ai été long-temps assidu auprès de ce grand Prelat , dont le Sçavoir profond & universel embrassoit toutes les Veritez , & dont l'aimable & vive Eloquence charmoit dans ses moindres Entretiens ; il en augmentoit la douceur par l'attention qu'il donnoit aux autres. Je ne puis m'empêcher de dire qu'il a souvent approuvé ces Principes Philosophiques, ou les a rectifiez par

P R E F A C E.

ses Conseils. J'ai vécu avec deux excellens Hommes , parfaits Amis, Monsieur de Court & Monsieur de Malezieu , qui m'avoient associé dans leur Amitié. Je pouvois les entretenir à toutes les heures, & leurs Conversations m'ont été infiniment cheres & utiles. J'ai eu de particulieres Conferences avec le Pere Lami, ce docte & pieux Benedictin. J'ai consulté le Pere Malebranche dont les Ecrits sont si estimez, même par les sçavans Etrangers dont il combattoit les Opinions. Enfin j'ai eu le bonheur d'entendre un Cardinal, qui au milieu des plus importantes, & des plus difficiles Negociations a sçû pénétrer tous les secrets de la Philosophie , & qui nous les expliquant par des Vers plus harmonieux , plus riches & plus expressifs que ceux de Lucrece, surmonte ce fameux Poëte avec ses propres armes , & dissipe tous les enchantemens de la dangereuse Doctrine d'Epicure.

C'est de toutes ces diverses Medita-

P R E F A C E.

Elles que j'ai tiré ce qui compose cet Ouvrage ; & c'est en des Lieux tranquilles & solitaires que je les ai de nouveau approfondies. Elles m'ont suivi par tout. Tantôt je tâchois d'envisager les choses tout d'une vûe , & de les peindre ensemble dans mon Esprit. Tantôt je les développais , comme si elles y étoient nées dans ces momens ; je les revêtois d'expressions & d'éclaircissemens qui m'étoient propres ; & sans nulle autre prétention , je ne songeais qu'à m'instruire , & à me satisfaire moi-même.

S'il se trouve cependant quelqu'un , comme des Gens habiles m'en flattent , qui veuille profiter de mon Travail , je pourrai servir de guide , même à ceux qui ont plus de Lumieres que moi , mais qui n'ont pas pensé à les tourner de ce côté-là. Par cette premiere ouverture ils seront peut-être excitez à en connoître davantage. Ils pourront , après s'être arrêtés à cette vûe generale , passer , s'ils veulent , à un détail plus profond & plus précis.

that is the right way -
P R E F A C E.

précis. Je ne les aurai pas du moins engagez à une longue fatigue, & ils pourront me sçavoir gré, d'avoir réduit à huit ou dix heures de lecture les Meditations de tant d'années.

J'ai songé principalement à l'ordre & à la clarté. Et si j'ai écrit en Vers, je m'y suis embarqué sans y penser. J'en composai d'abord un petit nombre, dont je croyois me servir comme d'une espece de Memoire artificielle, pour mieux renir les Sujets, & me les remettre en abrégé devant le yeux. Je ne prévoyois pas qu'un endroit, où je m'étois arrêté avec plaisir, ne devoit être que le passage pour un autre. Ces endroits les premiers échappiez furent en Vers libres, & je continuai par reprises avec la même liberté.

Après tout, je ne sçai si cette irregularité n'est point un avantage plutôt qu'un défaut. Il n'y a point ici, il est vrai, cette gravité uniforme qui se trouve dans le Poëme Epique ; mais il y a

P R E F A C E.

plus de variété & plus de facilité. Les Matieres sont liées par des Transitions qui sont comme autant de petits Exordes, & je me suis appliqué avec soin à distribuer chaque Sujet selon l'enchaînement naturel des Pensées.

I. Part. . I L E S T nécessaire de considérer d'abord qu'on ne peut parler raisonnablement de la Nature, sans connoître l'Auteur de la Nature. On ne peut rien poser de certain que sur ce fondement. Cette Science est appelée *Metaphysique*, & ce mot étonne certaines personnes du Monde qui se figurent par là quelque chose de fort obscur, ou même d'inintelligible. Mais si nous voulons nous assurer de quelque vérité, & nous connoître nous-mêmes, ce qui est notre plus grand intérêt & notre premier devoir, il faut bien examiner les Principes de nos Connoissances. Nous trouvons que l'*Esprit* & *Dieu* sont les Idées les plus simples & les plus claires qui se puissent présenter à nous, &

P R E F A C E.

qu'elles naissent en nous. On ne pourra nier que notre Esprit par sa propre operation ne s'apperçoive lui-même, & ne s'apperçoive ensuite de tous les Objets qui causent ses Sensations. Par là il ne peut s'ignorer, & ne peut ignorer un Esprit souverain, ni l'Existence de cet *Etre*, seul *necessaire*, qui a produit tous les Etres. C'est ici le premier pas, & le plus important de la Philosophie.

De-là on passe à l'Origine du Monde. On parle de la Matiere, du Mouvement; Des proprietes de la Matiere, des Loix, du Mouvement. On voit que par une Loi generale, inviolablement suivie, tout se forme, tout change, tout subsiste dans l'Univers.

C'EST immense Edifice de l'Univers, II. Part.
ses Beutez, sa Splendeur, & son Harmonie, peuvent-elles manquer de nous donner quelque desir d'en connoître la Structure? Il faut par la pensée remonter à la formation de ce grand Ouvrage, & se représenter que Dieu divise un amas

P R E F A C E.

immense de Matière, en de petites parties qui feront les Elemens de tous les Etres sensibles. Dans la matiere agitée & broyée par le choc mutuel de ses parties, & devenue un grand Liquide, il se formera d'abord comme des Torrens; lesquels empêchez dans leur cours direct les uns par les autres, se ramèneront séparément sur leurs centres, d'un mouvement rapide & circulaire, & composeront ce qu'on appelle des *Tourbillons*, mot si connu, & si propre dans cette signification philosophique.

Les divers mouvemens qu'on observe dans les Cieux nous font juger que ces Corps errans, nommez des Planetes, & qui doivent être de la matiere épaissie en globe, sont entraînez chacun par le mouvement circulaire d'un Tourbillon particulier de matiere fluide où ils ont été formez, tandis qu'emportez par un grand Tourbillon qui les contient tous, & dont le Soleil occupe le Centre, ils décrivent des cercles differens autour

P R E F A C E.

de ce grand Astre , & qu'il répand sur leur surface cette Lumiere dont ils brillent inégalement à nos yeux. La Terre doit être comptée au rang de ces Planettes , & rouler en la troisiéme Sphere , à la place où l'on avoit mis le Soleil entre le Ciel de Venus & celui de Mars. On prévoit par là toutes les Revolutions de ces Astres, leurs Cours, leurs Accroissemens, leurs Décroissemens, Stations, Rétrogradations. On connoît la Pesanteur, la Légereté, le Flux & le Reflux de la Mer, le partage des Jours & des Nuits, des Saisons & des Années. On va jusqu'à ces Espaces étoilez où l'imagination ne peut mettre de bornes. On penetre la Cause des mouvemens particuliers, des Generations, des Corruptions, de la Rarefaction, de la Condensation, des effets que l'on imputoit à la crainte du Vuide. On voit que par un ordre aisé tout suit clairement de la simple position qu'on a faite, comme les mouvemens d'une Montre suivent de ses roues & de son

P R E F A C E.

ressort. Rien sans doute n'est plus capable de satisfaire l'Esprit, ni de lui donner de l'élevation & de l'étendue.

III. Part. - ENSUITE ramenant notre attention sur nous-mêmes, nous sommes plus particulièrement obligez, ce semble, de connoître ces Objets qui nous environnent, & nous touchent de plus près. Ce sont des Corps qui agissent incessamment sur le nôtre, & qui produisent tous nos sentimens. Ils nous font sentir ce que nous appellons Dureté, Liquidité, Chaleur, Froideur, Saveur, Odeur, Son, Lumière, & Couleur. Comment agissent-ils en tant de sortes sur nos Corps ? Pouvons-nous mieux faire que de les examiner par le mouvement & par la figure que doivent avoir les petites parties dont ils sont composez, plus ou moins solides, plus ou moins agitées ? Par-là elles sont capables de produire une infinité de divers ébranlemens dans nos organes. L'application des unes est visible, celle des autres ne l'est point du

P R E F A C E.

tout : mais qu'elles soient visibles , ou invisibles , c'est toujours la même sorte d'impression accommodée à la disposition de nos organes.

Ainsi l'Attouchement nous sert d'induction pour découvrir ce qui se passe dans les Sens plus délicats. Si l'on n'attribue point au fer cette douleur qu'il nous cause en nous perçant , on ne doit point attribuer au feu la chaleur qu'il nous fait sentir quand il nous brûle. De plus il n'arrive à notre Corps qu'un dérangement de parties , qui n'a rien de commun avec ces qualitez que nous imaginons dans les Objets qui agitent nos Sens. Par un semblable Examen de toutes les Sensations nous reconnoîtrons qu'elles ne sont qu'en notre Ame ; & cessant de les donner au Corps , nous rendrons à notre Esprit ses veritables droits , nous corrigerons les erreurs où nous étions tombez par la foiblesse de notre enfance.

CONNOISSANT donc plus particulie- IV. Part.

P R E F A C E.

rement ce que c'est que sentir, nous cesserons de nous jeter toujours hors de nous-mêmes. Nous songerons à pénétrer jusques au Sens intérieurs. Après nous être convaincus que le Corps n'est qu'un instrument meû par ses nerfs, au moyen des Esprits qui agissent dans le cerveau, & y forment des traces, par lesquelles l'Ame reçoit les Images des Objets, Nous concluons que ce doit être par ces traces, c'est-à-dire, par des ébranlemens qui se forment dans le cerveau, que naissent toutes nos perceptions. En sorte qu'il se fait un perpetuel commerce de mouvemens dans le Corps, & de perceptions dans l'Ame, par où l'on se rend certain de leur union, quoiqu'elle demeure toujours inexplicable. Et dans quelle surprise tombe notre Raison, quand nous reconnoissons que par ces Images, qui sont proprement nos Idées, à l'égard de l'Ame, tout ce que nous sentons, tout cet Univers, les Cieux, la Terre, les Mers, tous ces Objets si

P R E F A C E.

grands & si lumineux ne sont qu'en nous-mêmes, sans aucune matiere; que tous ces sentimens si varieez que nous en avons, sont seulement des modifications de notre Ame, & n'appartiennent qu'à nous.

Ces deux Etres si étroitement unis demeurent toujours séparés par leur propriété essentielles. Les agitations que le Corps produit dans l'Ame par ses mouvemens, ne rabaisent point la supériorité de l'Ame qui le sçait dominer, quand il lui plaît, par ses volontez. Sa force qui va jusqu'à s'immoler ce Corps, qu'elle a peine à ne pas prendre pour elle-même, acheve de prouver invinciblement combien elle en est différente, & que dans leur union la plus étroite, on doit toujours reconnaître cette distinction,

VOILA ce que je me suis proposé dans cet Ouvrage. Mais avec toute mon Etude & tous mes soins, je ne crois pas que je doive m'ériger en Disciple déclaré, ni en zélé Défenseur de M. D. C. S'il s'est

P R E F A C E.

contenté de nous donner la Philosophie comme un Roman : & si beaucoup de Gens d'Esprit , qui ont pris droit sur ses paroles , d'appeller cette Philosophie le Roman de la Nature , l'ont regardée comme un amas & un enchaînement de causes & d'effets probables , ou comme l'Histoire d'un Monde imaginaire , & qui n'est point dans l'Etre des choses ; je consens de la regarder avec les mêmes yeux , pourvû qu'on me permette de dire que je n'ai jamais vû de Roman , si beau , si bien suivi , ni qui ressemble mieux à la Verité.

Je l'ai pris ainsi comme un sujet que la Poësie pouvoit rendre susceptible de quelque agrément. Et il m'a semblé d'ailleurs que touchant ces Matieres Physiques , abandonnées aux doutes & aux conjectures , il étoit raisonnable de s'attacher à l'Hypothese , qui nous paroïssoit la plus claire & la plus uniforme , & qui s'accorde le mieux à toutes les Experiences. A condition d'être

P R E F A C E.

toujours prêt d'embrasser un autre Système, où l'on nous montreroit plus de vérité, ou de vrai-semblance; & à plus forte raison de renoncer, comme je ferai toute ma vie, à toutes les opinions qui ne seroient pas conformes aux décisions de l'Eglise.

Je serai donc toujours fort éloigné de me mettre sur les rangs, & de prendre un ton trop dogmatique, que je reconnois qui ne me feroit pas. Je m'étonne seulement qu'après toutes les grandes Objections qu'on a faites autrefois à M. D. C. & qu'il avoit détruites, ou prévenues dans ses Réponses aux plus illustres Sçavans de l'Europe, on en fasse encore naître de nouvelles, avec moins de considération que jamais.

Bien que l'on avoue généralement qu'il a introduit plus d'ordre & de précision dans la manière de philosopher, qu'il n'y en avoit avant lui, & qu'on soit obligé de reconnoître qu'il a donné à notre Siècle des clartez qui sont répan-

P R E F A C E

dues dans tous les Ecrits des nouveaux Philosophes. Quelques-uns d'entre eux, & peut-être Ceux qui l'ont le plus étudié, affectent de s'en écarter. Mais on remarque aisément qu'il sont encore guidez par sa Doctrine, & appuyez sur ses Principes. Et souvent ceux qui ont voulu les reformer; ou les changer, & les déguiser pour se les rendre propres, nous ont fait voir que ces Ruisseaux détournés se perdoient en s'éloignant de leur source.

Il y a des Censeurs qui vont jusqu'à lui reprocher qu'en mauvais Physicien, il fait intervenir Dieu pour la Cause unique de tous les Mouvements de l'Univers, & qu'il l'attache ainsi servilement à la production de chaque Etre en particulier. D'autres au contraire disent que ce premier Etre seroit devenu inutile dans la suite, ne contribuant plus à la formation des Etres, après avoir une fois fait mouvoir la matiere en rond. Que par ce mouvement purement (mé-

P R E F A C E.

chanique on ne rend point raison de ce qui fait la beauté & la regularité de l'Univers ; qu'à ce compte il ne seroit qu'un monceau de poudre. Et qu'enfin en observant tout ce qui se passe dans les révolutions celestes, & dans notre Masse élémentaire, on ne comprendra point comment les Plantes & les Animaux, formez d'un si admirable artifice, sortiroient, comme le reste des Etres, de la matiere meûe simplement, sans l'application particuliere d'une cause souverainement intelligente, qui devroit toujours recommencer d'agir à chaque Generation.

La Réponse à toutes ces Objections consiste en la démonstration naturelle de l'Existence necessaire d'un Etre infini & parfait, dont la volonté est une action toute-puissante. Si on convient qu'il est nécessairement le premier Moteur, pourra-t-on nier qu'il n'ait prévu ce qui résulteroit de cette matiere qu'il mettoit en mouvement ? Ne suf-

P R E F A C E.

fit-il pas qu'il ait voulu une fois ? Lui étoit-il plus difficile d'entretenir, & de régler ce mouvement, que de le produire ? Et n'a-t-il pas maintenu par sa volonté le même ordre que sa volonté avoit établi ? Ce *Mécanisme* n'est que la Loi qu'il a lui-même imprimée. D'ailleurs ne pouvons-nous pas croire, au sujet des Etres animez, que lorsqu'il a tiré de la masse generale, la matiere dont il a formé le Corps humain, par exemple, ce Créateur tout-sage & tout-puissant n'ait pas à l'instant même pourvû à la durée de son Ouvrage ? On reconnoitra que par la seule merveille de cette matiere divisible à l'infini, il a pû dès la premiere formation mettre dans les Corps vivans, & organisez des Germes imperceptibles, pour se multiplier eux-mêmes, & se développer à l'infini.

Quant à ces Observations où l'on voudroit insister sur la prétendue inutilité de cette admirable constitution de l'Univers, qui ne nous presente, dit-on, que

P R E F A C E.

des fantômes , & ne montre point de cause finale , l'Erreur vient de ce qu'on ne s'arrête qu'à la matiere. Nous éprouvons qu'elle agit nos Corps materiels ; mais on oublie que ces Formes diverses , toutes ces beautez dont les Corps nous semblent revêtus , sont veritablement dans notre Esprit. A notre égard il ne faut plus songer à ce Monde extérieur , que par ses divisions & par ses mouvemens ; A le prendre en lui-même ce n'est en effet que de la matiere même , plus ou moins subtile , & des tourbillons de poussiere. Mais tout cela est réglé & mesuré , & entretient un perpetuel accord avec nos organes. On trouve ainsi la Cause finale , & que Dieu par ces impressions exterieures offre des Objets immateriels à notre Ame immaterielle. Rien de ce que nous voyons , n'existe proprement au-dehors. Nous ne connoissons que ce qui est en nous , & nous participons par toutes ces Idées spirituelles à la spiritualité de notre Auteur.

P R E F A C E.

Quelle louange n'est point dûe à cette Hypothese, en cela seul qu'elle separe avec tant de clarté, ce qui appartient au Corps, de ce qui appartient à l'Esprit. Il n'y a rien de plus sublime, ni qui soit plus utile à l'égard de la Religion. Il est vrai que nous devons suivre une autorité infaillible qui ne dépend pas des raisonnemens humains; & que la Science divine, qui a des fondemens d'une autre certitude, ne doit point être mêlée à la Science naturelle; mais cependant il est d'un grand avantage de prouver par la Raison l'Existence de Dieu & l'immortalité de l'Ame. Les Conciles y exhortent les Philosophes¹, qui en ce cas aident très-utilement la Foi, en détruisant les obstacles des Sens qui lui sont opposez.

Il est encore plus nécessaire qu'on ne pense, d'établir ces Principes par le raisonnement, si des Personnes même pieuses croient qu'on ne peut s'assurer de l'immortalité de l'Ame que par la Foi.

Que

P R E F A C E

Que dis-je ? Si de saints Anachorètes ; même de saints Docteurs plus embrasés du feu de l'Amour Divin ; qu'éclairez de ses Lumières ; n'ont pû s'élever au-dessus de l'imagination , ni s'empêcher de se figurer Dieu avec un Corps ; on est obligé sans doute à prévenir la pernicieuse conséquence que les Impies peuvent tirer de cet Exemple. S'ils parvenaient à se persuader que Dieu est corporel , ils passeroient à soutenir sur ce fondement qu'il n'y a rien que de matériel , & voudroient tirer la conclusion qu'il n'y a point de Dieu.

Il ne se trouve encore que trop de Gens habiles d'ailleurs ; & fort estimez dans le Monde ; qui ont besoin d'être avertis sur ce qui regarde la principale partie de leur Etre ; & qui parmi leurs occupations & leurs plaisirs vivent livrez à leurs Sens , comme s'ils étoient tout matériels. La peine qu'ils ont à s'appliquer à ces Reflexions , leur éloignement à rentrer en eux-mêmes , montrent

P R E F A C E.

combien il seroit necessaire de les y faire revenir.

Si nous sommes une fois bien attentifs à parcourir de la pensée les Etres qui nous environnent, & à remonter par degrez, de la Structure materielle du Monde à l'Etre souverain, nous ne pourrons jamais rien concevoir de plus beau que ce Monde Ideal que chacun de nous sent former en soi-même. Socrate & son divin Disciple l'avoient entrevu malgré les tenebres du Paganisme. Les premiers Peres de l'Eglise leur avoient applaudi. Ce Monde intelligible, démontré aujourd'hui, nous fait voir par des traits sensibles la liaison admirable du Corps avec l'Ame, & de l'Ame avec Dieu.

Que ce parti est raisonnable ! Et ne fera-t-on pas bien payé d'avoir employé toute sa vie à ces Méditations, si l'on peut sincèrement s'écrier :



Ah ! quand ces Veritez ne seroient pas si claires,
Quand nous nous flatterions de Biens imaginaires,

P R E F A C E

Ne sont-ils pas à préférer
À l'indigne abandon où l'on veut se livrer ?
Croire l'Ame matérielle !
Aux plus vils Animaux vouloir se comparer !
Bassesse aveugle & criminelle !
Laiſſons l'Impiété ſe perdre & ſ'égarer ;
A mon Etre divin je demeure fidelle.
Pour l'Homme quel plaisir de ſe conſiderer
Comme formé d'une Eſſence immortelle !

Au plus noble Deſtin je pretens m'élever.
Etre , Eſprit immortel , quel Bonheur , quelle Gloire ?
O ! que j'aime à le dire , & que j'aime à le croire !
A répéter toujours ce qui peut ſe prouver.



Conſiderans reperi. Eccl. liv. 4. v. 7.



J E crois devoir avertir que le mot d'*Atome* se prend en deux significations. L'une dans le sens d'Epicure pour une partie de matiere *insecable*, & absolument *incorrupible*. Dans l'autre signification, qui est du langage ordinaire, l'*Atome* est pris indifferemment pour une petite parcelle de matiere, sans songer à autre chose qu'à sa petitesse. Dans le premier sens je l'ai marqué en Lettre italique.

De même le mot de *Corps* est équivoque : il veut dire les petites-parties dont un Etre est composé, & cet Etre même composé de petites parties.

L'*Etendue* veut dire la Matiere en general, & signifie aussi la quantité particuliere, ou l'extension d'un Corps.

Le *Vuide* aussi est pris pour le *Vuide absolu*, qui est un des principes d'Epicure ; ou dans la signification commune, pour une espace rempli par des Corps que les sens n'apéroissent pas.

Sensible de même se dit d'un Corps qui peut toucher les sens, ou de l'organe qui en est touché.

S'il y a d'autres mots pareils, la signification en sera, ce me semble, aisément distinguée.





N. Vaugelas in.

At the beginning of
the world!



PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,

OU

PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITE DE L'AME.

LIVRE PREMIER.

DES PHILOSOPHES. DE L'ORIGINE DU
MONDE. DE L'ESPRIT, ET DU CORPS.
DE DIEU. DES PROPRIETEZ DE LA MATIERE.
DES LOIX DU MOUVEMENT.

DES PHILOSOPHES.



L'UNIVERS est pour nous un Spectacle inutile ;
Son Ordre, sa Structure, en vain frappent nos
yeux.

Quelle stupidité tranquile

Arrête à cet aspect nos Transports curieux ?

A

Quand nos Sens sont frappez l'Ame est-elle immobile ?
 Et n'aurons-nous jamais qu'un Sentiment stérile
 De toutes les Beutez de la Terre & des Cieux ?



Quoi ! nous pourrions sans cesse avoir l'expérience
 De tant d'Objets divers sur nos Sens imprimez ,
 Sans proposer jamais à notre Intelligence ,
 De quelle sorte ils sont formez ;
 Ce qui se trouve en nous , & qui sent , & qui pense ,
 Et par quels mouvemens nous sommes animez !



Ne devons-nous donc pas essayer de connoître ,
 Autant que la Raison pourra nous éclairer ,
 Quel est cet Univers , quel est le premier Estre ,
 Ce qui nous a produits , & nous fait respirer ;
 Ce que c'est que le Corps , & ce que c'est que l'Ame ,
 Qui joint à la Matière une celeste flame ;
 Et ce qui doit en nous , ou finir , ou durer ?



Est-il indifférent de juger si la vie ,
 Par le dérangement d'un Estre corporel ;
 Nous fera pour jamais ravie ;
 Ou si la Mort , d'un autre Etat suivie ,
 Ne sçauroit plus agir sur l'Esprit immortel ?



Qu'on ne nous dise point , qu'une Audace hautaine
 Propose à notre Esprit l'infructueux espoir

De fonder des Secrets qu'il ne peut concevoir ;
Qu'on ne nous dise point , qu'une Science vaine ,
Sous un frivole appas , cherche à nous decevoir.
Par ce charme attirant notre raison nous mene
Jusqu'à la Raison Souveraine.
C'est là ce qui fait l'homme , & ce qu'il doit sçavoir.
Un si noble plaisir est son premier devoir.



Mais entre les Humains , qui prendrai-je pour guide ?
Des Sages que vantoit la docte Antiquité ;
Qui conduira le mieux ma démarche timide
Au sentier de la verité ?
Des Sciences , des Arts , je rappelle l'histoire ;
Les plus celebres Noms s'offrent à ma memoire.
Je rassemble ces Grecs , ces illustres Vieillards ,
Tels qu'a sçû le moderne Apelle ,
Les presenter à nos regards
Dans son Ecole * immortelle.
De la Philosophie Arbitres souverains
Ils ont instruit tous les Humains ;
Ils ont de la Raison montré toutes les faces.
Les plus rares Talens , ardemment cultivez ,
Chez eux sont au comble arrivez ,
On ne peut rien trouver de beau que sur leurs traces ;
Tout nous sert de modelle en leurs fameux Travaux ;
Ils ont fait admirer jusques à leurs Défauts.

* *Tableau de Raphaël , nommé l'Ecole d'Athenes.*

Mais sur quoi se fonder ? Cette Philosophie
 Qui devrait nous montrer un chemin assuré
 A cet unique Vrai , ce Vrai si désiré,
 En Sectes se separe & se diversifie ;
 Et laquelle embrasser de tant d'Opinions ,
 Qui ne sont que dispute & que divisions ?



Irois-je m'attacher à ceux dont l'arrogance
 Veut comparer leur Sage avec l'Estre divin ,
 Et regler l'Univers par l'aveuglé Ordonnance ,
 L'inévitable Dépendante
 Des Enchaînemens du Destin ?



Chercherois-je avec confiance
 Ceux dont la docte Extravagance ,
 Dans le doute & l'inaction ,
 Dépouilloit leur Esprit de toute connoissance ,
 Et croyant de leurs Sens vaincre l'impression ,
 D'une subtile & superbe ignorance
 Osoit faire profession ?



Ou Ceux qui satisfaits de leur indifférence ,
 Sans donner d'objet fixe à leur attention ,
 Tout occupez de la simple apparence ,
 Ou d'une vague vrai-semblance ,
 Ont pris l'amour du Vrai pour une illusion ?



DE PHILOSOPHIE. LIV. I.

Le Maître du Lycée, expliquant la Nature
Avec ses Elemens, l'un dans l'autre mêlez,
Par un contraire accord unis, desassemblez,
A posé l'Univers d'éternelle structure;
Et laissé disputer sur sa Physique obscure.



Un autre en ses Jardins fait la riche peinture
De ses Mondes naissans & sujets à la Mort;
Il veut qu'ils soient sans nombre, & qu'un aveugle Sort
D'atomes infinis les forme à l'avanture;
Sur les sens incertains sa doctrine s'assure;
Il ne croit rien que leur rapport.



Cherchant à s'échaper de cette nuit profonde,
Les plus Sages des Grecs se demandoient toujours
Où l'on avoit puisé la matiere du Monde,
Et quel Moteur a commencé son cours?
Comme éternelle admettant la Matiere,
Et renonçant à concevoir
D'où l'on en peut tirer l'Origine premiere,
Ils connurent hors d'elle un souverain pouvoir
Qui forma ses beautez, son ordre, sa lumiere.



Pherecide est celui qui montra le premier
Qu'il falloit que du Monde un Dieu fût l'Ouvrier.



PRINCIPES

Le Sage de Clafomene

Reconnoissoit auffi la Raifon fouveraine ;
Et par là chez les Grecs , d'un commun fentiment ,
Il fut nommé l'*Entendement*.
Du Monde il donnoit la naiffance ,
La forme , le gouvernement
A la fuprême Intelligence ,
Au pouvoir de l'Efprit divin ;
Et non à l'aveugle Puiffance ,
Où du Hafard , ou du Destin.



Dans les Discours divins que prononçoit Socrate ,
De l'Arbitre éternel la connoiffance éclate.



Platon qui furpaffa tout le Savoir humain ,
Range tout fous les Loix d'un Efprit fouverain.
Sa Science découvre un Monde intelligible
Modelle du Monde vifible.



Mais fans nous rappeler ces Sages fi vantez ,
Notre Siecle eft fameux par des Hommes celebres
Glorieux Scrutateurs des belles Veritez ,
Ou qui des vieux Ecrits dévoilant les Tenebres ,
En ont renouvellé les favantes Clartez.
Des Arts aprofondis l'exaëte connoiffance ;
Des Effets naturels l'heureufe experience
Diffipent des Erreurs qui nous ont prévenus ;

Et malgré les grands noms & de Rome & d'Athènes,
Qui portèrent si haut les Sciences humaines,
On apprend des secrets qu'elles n'ont point connus.



Vers les Sommets sacrez la celeste Uranie
Par un Regard propice éleve mon Genie.
Je vais, s'il m'est possible, aux plus doctes Leçons
De ma Lire accorder les Sons,
Chercher un nouveau prix qui les Ages défie,
Goûter du Vrai les sensibles douceurs
Entre les bras de la Philosophie,
Parmi les Concerts des neuf Sœurs.



Je ne conçois rien de Vulgaire,
Je le sçai, ce Projet que je trouve si beau,
Nouveau chez les François, peut sembler temeraire.
Je crains; & toutefois je me flatte, j'espère
Qu'il paroîtra louable autant qu'il est nouveau.



Empedocle, jadis l'honneur de la Sicile,
Et Lucrece chez les Romains
A la Philosophie ont consacré ce Stile,
Et leurs savans Concerts ont charmé les Humains.
Du même Entousiasme eurent l'Ame saisie
Ces Grecs dont les Vertus relevoient le Sçavoir,
Pour attacher les Cœurs, pour les mieux émouvoir
Des charmes de la Poësie

Leur profonde Sagesse employa le pouvoir.



Oui, dans ce grand dessein mon Ame se rassure ;
Et quoique je ne puisse égaler ces Concerts ,
Je vais puiser au moins le sujet de mes Vers
Dans une source & plus belle & plus pure.
Je marche à la faveur d'une heureuse Clarté.

Les Mysteres de la Nature

Vont sortir devant moi de leur obscurité.
Un Homme parmi nous s'offre pour me conduire ;
Dès que par sa Methode on commence à s'instruire ,
Un chemin plus connu mène à la verité.
De tant de Préjuges qui venoient nous séduire

L'Obstacle paroît écarté.

Tout ce que la Raïson dicta dans tous les âges
Aux Philosophes les plus sages ,
Dans son Système heureux nous semble retenir ;
Tout s'y tient, tout se suit, tout s'arange, s'explique ;
L'Auteur de l'Univers par lui se communique ;
On va du moindre Atome à cet Etre infini.



Esprit dont la profonde & divine Science
Parut pour achever la Gloire de la France ,
Pour témoigner qu'en tout elle emporte le prix ,
Et peut également avoir ces avantages
De Mere des Guerriers & des plus grands Courages ,
De Mere des Sçavans & des plus grands Esprits.



DE PHILOSOPHIE. LIV. I.

Une voix qui m'anime, un rayon qui m'éclaire,

M'inspirent des transports pressans.

J'entreprends d'expliquer par de nouveaux Accens,

Les Principes cachez du Monde élémentaire,

Ce que sont les Esprits, ou les Etres pensans,

Et comment les objets peuvent toucher nos Sens.

Par quelles actions si subtiles, si fortes,

En tant de différentes fortes,

Notre Ame se sent émouvoir.

Je croi développer la secrete tissure

Des Ouvrages de la Nature,

Et montrer à l'Esprit ce que l'œil ne peut voir.





DE L'ORIGINE DU MONDE.

DÈ s le premier moment que notre œil examine
 Tous ces Objets dont nous voulons juger,
 Nous avons en secret à nous interroger,
 Quel est cet Univers, quelle en est l'Origine,
 Et par qui dans cet ordre il a pû se ranger ?
 Sans recourir d'abord aux Oracles suprêmes
 Pour découvrir la Verité,
 De l'humaine raison employons la Clarté.
 Elle vient proposer le plus grand des Problèmes ;
 Comment est né le monde ? a-t-il toujours été ?



Des deux côtez l'Esprit balance,
 Quand il faut disputer avec l'Antiquité,
 Ou si ce Monde a pris naissance,
 Ou s'il étoit de toute Eternité ?
 Cet Examen si long-tems agité
 A paru des Humains passer la connoissance.



Notre Esprit trop borné travaillera sans fruit
 A prouver que de rien un Etre soit produit ;
 Soudain à ce penser la Raison se rebelle.
 Mais cet Esprit superbe, employant tous ses soins,

Réussira sans doute encore moins
 A concevoir des corps l'Origine immortelle.



Ces deux partis nous sont offerts.
 Il faut, ou qu'une Cause active, intelligente,
 Par sa force toute-puissante,
 Ait tiré du néant & formé l'Univers;
 Ou qu'un Cahos obscur, une Masse pesante,
 Dans sa confusion de tout temps existante,
 Ait reçu du Hasard ses ornemens divers.
 Mais enfin ce Cahos & cette Masse obscure,
 Source & commencement de toute la Nature,
 De son Etat confus qui l'a donc fait sortir?
 Quoi donc s'est-il produit, s'est-il créé lui-même?
 D'un pouvoir éternel l'irons-nous revêtir?
 Jamais notre raison peut-elle y consentir?



De particules de Matière,
 Sans un Principe actif le Monde est-il formé?
 Comment, sans employer une Cause première,
 Le Mouvement au Corps sera-t-il imprimé?



Etrange aveuglement qui fait dire à Spinoze
 Que la Matière & Dieu sont une même chose!
 Ce grand Corps agité, mais tout matériel,
 Animé par lui-même est l'Etre universel;
 Son ordre est tout ensemble & l'Effet & la Cause;

Il est toujours Mobile & Moteur éternel.

La Matière , l'Intelligence

Sont confondus dans cette masse immense.

Là le Corps est Esprit , l'Esprit est corporel !



Pourroit-on soutenir cette Erreur insensée ?

Il faut du mouvement distinguer le Moteur.

L'ordre , l'arrangement supposent leur Auteur ,

Aucune œuvre jamais ne sera commencée

Sans l'Ouvrier qui l'aura devancée.

Et quand elle paroît , n'est-il pas évident

Qu'elle suivoit un ordre antecédent ?

Dans l'Esprit souverain cet Ouvrage consiste ;

De ses matériaux il faut le separer.

Le Spectacle paroît , allons au Machiniste.

Qu'on y doit reconnoître , & qu'on doit admirer.



Tant de difficultez , dont ne peut se défendre

Notre esprit foible & limité ,

Viennent de ne pouvoir comprendre

Les Attributs de la Divinité.

Mais quand on avoueroit que l'éternel Principe ,

Sans le bien concevoir , d'abord est supposé ,

Toute l'incertitude à la fin se dissipe ;

Des Etres jusqu'à lui le progrès est aisé.



Un Corps doit en mouvoir un autre qu'il rencontre ,

DE PHILOSOPHIE. LIV. I.

Et toujours l'un par l'autre est mû pareillement.
Retrogradez toujours ; la Raison vous démontre ,
Que nul Corps n'a de soi ce premier mouvement.
D'où si le Mouvement peut devenir possible ,
C'est de l'Esprit moteur une preuve infallible.
Vers lui par ces degrez l'on se peut élever ;
Les Sens & la Raison nous le feront trouver.





DE L'ESPRIT ET DU CORPS.

LO R S Q U E par des Loix si constantes
L'Univers nous fait voir tant de faces changeantes,
Le souverain Auteur en cache les Ressorts.

Ce Reglement , cet Ordre , ces Rapports
Sont un Poëme énigmatique ,
Où notre Etude avec peine s'applique ,
Qui sans de grands Travaux ne peut être compris ,
Et des Sages sans cesse exerce les Esprits.



D'abord , comme un amas d'inconnus Caracteres ,
On doit regarder l'Univers ;
Tous ces Objets pour nous sont des Chiffres couverts
Dont il faut penetrer & percer les Mysteres.
Suspendons tous nos Jugemens ,
Cherchons dans nos Raisonnemens
Le fonds d'une pleine évidence.
Qu'un Systême soit simple & rempli de clarté ,
Que rien ne s'y démente , & qu'il soit cimenté
Par la raison jointe à l'Experience ,
La Conjecture alors se change en Assurance ;
Et l'Esprit qui l'embrasse , a lieu d'être flatté
D'avoir trouvé la Verité.



DE PHILOSOPHIE. LIV. I. 11

Avant que de pouvoir définir aucun Etre,
C'est le nôtre, c'est Nous que nous devons connoître;
Afin de démêler cet Accord merveilleux
De ce qu'ils font en Nous, de ce qu'ils font en Eux.
Il faut donc commencer de nouvelles revûes;
Examiner de près dans la meure saison

Les choses, que notre Raïson
Croyoit dans la Jeunesse avoir le mieux connues.
Pour y mieux parvenir forçons-nous à douter
De tout ce que nos Sens ont pû nous rapporter.



Hommes faits, supposons que nous venons de naître.
Un Monde tout nouveau devant nous va paroître.
Sans sçavoir si je songe, ou si c'est un réveil,
Je vois, ou je crois voir, une Terre, un Soleil,
Des Monts couverts de bois, des Collines fleuries;
Des Fleuves argentez, de riantes Prairies.

J'entends mêler au bruit des Eaux
La charmante voix des Oïseaux !

Sont-ce de douces Reveries ?

J'ignore tout, & rien ne m'est connu !
Attentif, étonné, je regarde, j'écoute,
« Qui suis-je ? Où suis-je ? Et d'où suis-je venu ?
Qu'arrive-t-il en moi ? Je balance, je doute.
D'une chose pourtant je ne sçaurois douter ;
Je crois voir, je crois écouter.



Posez qu'un Jupiter ait par le Dieu des songes
Produit, pour me tromper, mille & mille mensonges ;

Affurément je ne suis point trompé

Quand de ces vains objets je crois être occupé :

Oui, oui, Pirrhoniens, indociles Sceptiques,

Indifferens Academiques,

On peut trouver le Vrai, l'Esprit en est frappé ;

Que des Fictions chimeriques,

Des Illusions fantastiques

Viennent à mon Esprit se montrer sous des traits

Qui n'ont jamais été, qui ne seront jamais ;

Il est certain qu'en moi j'en ai l'appercevance :

J'irai jusqu'à douter qu'il soit rien au dehors,

A douter si j'ai même un Corps :

Mais douter, c'est penser ; je doute ; donc je pense :

Je cherche si j'existe ; ainsi je m'en instruis,

Pour penser il faut être ; or je pense, je suis.



Premiere Verité que connoissent les hommes ;

Nous pensons, & par là nous savons que nous sommes :

Affuré par mon doute il faudra confesser

Que je suis un Sujet capable de penser.



Ce Principe secret qui m'instruit de mon Etre,

Et separé de tout d'abord se fait connoître,

Ou cet Etre pensant qui sur soi réfléchit,

Est ce que nous nommons notre Ame, notre Esprit.



Jusques

Jusques à ce moment de quelle erreur extrême

Nous avons été prévenus ,

En croyant que les Corps sont les premiers connus ;

L'Objet connu d'abord par l'Ame est elle-même ;

Elle est ; elle le sçait, dès qu'elle s'apperçoit

Des Sentimens qu'elle reçoit.



Mais ne nous bornons pas à la seule Existence.

Puisque notre Ame est nous, que c'est nous qui pensons ,

Par cette Raison même aussi nous connoissons

Que l'Ame, la Pensée est notre propre Essence.



Avant que le Corps même ait nos attentions ;

L'Homme en l'interieur apperçoit sa Pensée.

Des sensibles Objets , ni de leurs Actions

Nullle Idée en nous n'est tracée

Que celle-ci n'ait devancée.

Si dérangeant ces Notions ,

Sans nous bien observer , d'abord nous prononçons ,

Que c'est un Vent subtil , une Flâme legere

Qui fait notre Pensée & l'Action des Sens ,

Cette Décision seroit trop temeraire.

Voici le premier pas que la Raison peut faire.

Nos Ames , nos Esprits sont des *Etres pensans*.



A découvrir son Etre ainsi l'Ame commence.

Mais ensuite attentive aux Objets du dehors ,

Trouvant qu'elle est toujours émue à leur présence ;
Et que cette Action cesse par leur absence ,

Par là nous avons connoissance
De ces Objets divers que nous nommons des Corps.
Lorsque notre Pensée , ou notre Ame est émue
Par une Impression que l'Organe a reçue ,
En observant l'Effet sur les Sens imprimé ,
Elle juge qu'il est formé

Par des Sujets étrangers & sensibles ,
Les conçoit étendus , mobiles , divisibles ;
Différens de l'Esprit , ils sont matériels ,
Ils frappent notre Corps par des traits corporels.
Sous ces trois noms leur Nature est connue ,
C'est *Matiere , Corps , Etendue.*



En ce qu'il donne aux Sens , notre Esprit est trompé.
Connoîtroit-il ces Corps dont il est si frappé ,

Si ce n'étoit par les Pensées ,
A leur occasion sans relâche exercées :
Notre Corps même ainsi par l'Ame est apperçû.
Elle voit dans ces traits un merveilleux Ouvrage ,
Des divers Elemens le mobile Assemblage ,
Un délicat Organe incessamment ému ,
Qui des Sens lui donne l'Usage.

Elle voit que c'est lui qui par mille rapports
Nous lie & nous attache à toute la Nature ;
Il sert au Sentiment par sa rare Structure ;

Et nous en éprouvons les internes Ressorts ;
 Nous l'aimons , nous voulons qu'il subsiste , qu'il dure ,
 Et nous l'avons nommé proprement notre Corps.
 Ce sont des mains, des bras, des yeux qui m'appartiennent.
 Je m'apperçois toujours que je suis agité
 Des changemens qui lui surviennent ,
 Et j'éprouve souvent qu'il suit ma Volonté.
 Tantôt il obéit , tantôt l'Ame est sujette ,
 Et par leur Liaison secrète ,
 A tous les Mouvements que l'un peut recevoir ,
 L'autre aussi se sent émouvoir.



De cet accord en Nous vient la pente grossière ,
 Par où sont confondus l'Esprit & la Matière.
 Comme nous ne saurions jamais nous souvenir ,
 Que d'agir sans le Corps l'Ame ait été capable ,
 Nous croyons ne pouvoir jamais les desunir ,
 L'Erreur est presque inévitable ,
 De les croire tous deux de Nature semblable.
 Loin de se distinguer de l'Etre corporel ,
 L'Esprit s'avilissant se fait matériel.

Basses préventions dans le Berceau reçues !
 Avec un foible Corps dès l'Enfance engagez ,
 A suivre ses besoins à toute heure obligez ,
 Notre Ame & la Matière ont été confondues ,
 Et nous avons à tort donné le Sentiment
 Au Corps qui n'en étoit que le seul Instrument.



Tous ces traits distinguez qui font la difference
 Que dans les Corps on croit trouver ,
 Tout ce qu'en Eux nous pensons observer ,
 N'existe proprement que dans l'Ame qui pense.
 Autant que dans les Corps peuvent être comptez
 D'Attributs & de qualitez ,
 Autant dans notre Esprit nous devons reconnoître
 De divers Attributs & de manieres d'Etre.
 Et toutes ces Modalitez ,
 Ces differens Etats que les Objets font naître ,
 Des Organes touchez simples ébranlemens
 Deviennent dans l'Esprit nos propres Sentimens.



En tout ce qu'il éprouve , & Chaleur , & Froidure ,
 Saveur , Odeur , & Son , & Couleur , & Piquure ,
 Il ne connoît d'abord que ses Perceptions ;
 Un Principe secret fait nos Sensations.
 Que si l'on peut prétendre à sçavoir davantage ,
 Et chercher dans les Corps par quelles Actions
 Nous viennent ces impressions ;
 Ces connoissances sont l'Ouvrage
 De nos Raisonnemens , de nos Reflexions.



Dans les Proprietez à notre Esprit données ,
 Ne mêlons donc jamais rien de materiel ;
 Et que dans l'Etre corporel
 Ses qualitez à part soient aussi discernées.

Car enfin qui pourra jamais se proposer
De mesurer une Ame , ou de la diviser ?
Et veut-on que d'un Corps arrangeant les parcelles ,
Quelque agitation qu'on se figure en Elles ,
Une Ame connoissante ait pû s'en composer ?
Comment en tous les Sens ces parcelles placées
Deviendront-elles des Pensées ?
L'Esprit lui-même ainsi voudroit-il s'abuser ?



En qualité d'Esprit , j'entens , affirme , nie ;
Je puis aimer , haïr , douter , délibérer ,
Me repentir , craindre , espérer ,
Point de matiere ici , l'idée en est bannie.
L'Esprit n'est point aigu , ni chaud , ni coloré ,
En rond , en cube il n'est point figuré ;
Mais une autre Nature à la sienne est unie..
C'est un Corps qui se peut diviser & mouvoir ,
Et dont les traits changeans peuvent s'appercevoir..
Que ce Corps , devenu plus léger , ou plus rare ,
En subtiles Vapeurs s'assemble , ou se separe ,
Pour un Etre pensant peut-on le recevoir ?
Sentiment , ni Raison peut-il s'y concevoir ?
Non , sur tout ce qu'il est privé de connoissance ,
Jamais avec l'Esprit il ne sçauroit avoir
Conformité , ni ressemblance ,
Et dans tous leurs effets on void leur difference.



C'est ce que nous devons sans cesse examiner,
 Etre Matière, ou Corps, c'est avoir des Parties,
 Qu'on puisse desunir, arranger, ou borner.
 Etre Esprit, c'est sentir, choisir, & discerner,
 C'est réfléchir sur les choses senties,
 Se connoître soi-même, entendre, & raisonner.



Le Corps, mù, composé, par là doit se dissoudre,
 Changer & s'exhaler, & se réduire en poudre,
 L'Esprit est simple & sans division;
 De partage il est incapable;
 Donc en lui-même il est inalterable,
 Exempt de changement & de corruption,





DE DIEU.

JE te sens en moi-même, ô Puissance infinie !

Par tout présente, agissante en tous lieux.

Toi, qui de la Terre & des Cieux

Animes les Beautés, & regles l'Harmonie.

Toi, par qui les flambeaux de la Nuit & du Jour

Dans le Cercle des Temps ont commencé leur tour.

Esprit, qui dans le nôtre exprimes ton Image,

Auteur de la nature, instruis-nous de fès Loix ;

Dévoile-nous ce grand Ouvrage,

Qu'a fait naître ta seule voix.



Si, dans ce beau Projet qui me pousse & m'enflamme ;

L'Etude & la Retraite ont fait mes vrais plaisirs ;

Si, loin des vulgaires desirs,

Les soins de te connoître ont occupé mon Ame,

Sois favorable aux Efforts innocents,

Par qui ma Raison & mes Sens

Ont tâché de trouver des Lumières fidelles ;

Ouvre-moi des Routes nouvelles,

Et propice à mes vœux, fais que je puisse aller

Des Connoissances naturelles

A ces Vêrités éternelles

Qu'il t'a plu de nous révéler.



PRINCIPES

Voici le grand Objet de la Philosophie.

Il faut, si nous voulons atteindre à sa hauteur ;

En observant l'Ouvrage, y rechercher l'Auteur.

Par tout Dieu se découvre, & tout le certifie ;

Soit qu'on veuille observer les Corps ou les Esprits ;

Un Esprit Créateur sera toujours compris.



Sans l'Etre Souverain pouvons-nous nous connoître ?

Moi, qui sçai que je suis, suis-je Auteur de mon Etre ?

Vient-il de la Matière, a-t-elle le pouvoir

De me produire & de me faire naître ?

Elle-même jamais ne sçauroit se mouvoir.

Je me trouve un Esprit ; il connoît, il raisonne.

C'est mon Etre. Qui me le donne ?

Peut-il être formé par un aveugle Agent ?

Ne procede-t-il pas d'un Etre intelligent ?

Par quelle Erreur vaine & grossière

Veut-on tirer l'Esprit du sein de la Matière ;

Et qui pouvoit former un Etre connoissant,

Qu'un Esprit Souverain, tout sage, tout puissant ?



Il est. S'il donne l'Etre, il a l'Etre en partage ;

Etre éternel dont le Nôtre est l'Ouvrage ;

Celui par qui je suis, qui me fait exister ;

A plus forte raison doit exister Lui-même :

Il est Esprit, il est l'Esprit suprême.

Je pense. C'est par Lui. Je n'en sçaurais douter,

Lui-même à notre Esprit s'offre avec évidence.
 Quelque chose existoit de toute éternité.
 Car s'il étoit un temps que rien n'eût existé,
 Veut-on de ce Néant qu'aucun Etre commence ?
 Jamais de rien, jamais rien ne sera conçu.
 Quelqu'un possède l'Etre, & ne l'a point reçu ;
 Et de lui tout a pris naissance.
 C'est Dieu seul. Seroit-il si sa divine Essence
 N'avoit l'éternelle Existence ?
 Il faudroit de son Etre avoir un autre Auteur,
 Qui deviendrait le Créateur.
 A l'infini ce Dieu sera cherché de même,
 Jusqu'à ce qu'on le trouve existant par Lui-même.
 Donc il est incréé, donc immatériel.
 Il tient l'enchaînement des Causes ;
 Lui qui n'est point produit, a produit toutes choses ;
 Principe sans principe, immuable, éternel.

Je sçai qu'il s'est trouvé d'aveugles téméraires,
 Qui souvent ont voulu traiter d'imaginaires
 De cet Etre infini les Attributs-sacrez.
 „ Les Mortels, disoient-ils, de frayeur penetrez,
 „ Exposez aux douleurs, foibles & misérables
 „ Ont mis sur les Autels, ou des Dieux redoutables,
 „ Ou des Deitez secourables,
 „ Spectres par l'Erreur adorez
 „ Comme vangeurs, ou comme favorables.



» Pauvres Mortels, en trouble jouissans
 » D'une vie & si courte & si mal assurée,
 » Ils ont vû d'Atropos les Ciseaux menaçans ;
 » Ils ont imaginé sur la Voute étherée
 » Des Dieux immortels, tout-puissans,
 » Possédans un bonheur d'éternelle durée,
 » Et leur ont prodigué leurs Vœux & leur Encens !



» Dans les peines, dans les misères,
 » En plaignant les malheurs de leur condition,
 » Ils ont sçû par la fiction
 » Se former à plaisir des Images contraires ;
 » Au gré de leurs souhaits & de leur passion,
 » Etendre, amplifier, assembler des Chimères,
 » Et se forger un Être en qui fussent unis
 » Un pouvoir sans limite, & des biens infinis.



Non, non, ce ne sont point des Images fondées
 Sur l'Illusion des Mortels.

Les Principes en sont réels.

On ne peut du néant tirer nulles Idées.

De l'Être Souverain nous découvrons les traits
 Dans leur Original éternellement vrais.

C'est Dieu qui de Lui-même a pu seul nous instruire.

D'où viendrait son Idée, & qui peut la produire,

S'il n'avoit découvert à notre Esprit borné

Le Parfait, l'Infini, l'Immense !

Ce que l'Homme jamais n'auroit imaginé ?
 Loin que du plus parfait la sublime Excellence ,
 En se montrant à nous sous des traits empruntez ,
 Composez , embellis , assemblez , augmentez
 Par là du moins parfait ait quelque dépendance ,
 Décidons au contraire , avec pleine assurance ,
 Que la parfaite Idée a les réalitez ,
 Dont la défectueuse a les traits limitez.

Parceque l'Homme est foible , est miserable ,
 Il ne fait point un Dieu tout-puissant , immuable ;
 Ces traits intérieurs à l'Ame presentez

Sont d'existantes Veritez ,
 Si mon Esprit connoît ses Erreurs , sa foiblesse ,
 Ce n'est qu'en contemplant l'éternelle Sagesse
 Dont la réelle Idée étoit infuse en moi ;

C'est dans ce modèle où je voi
 Ma nature bornée , imparfaite & grossiere ,
 On connoît les défauts par la perfection ,
 Toujours d'un bien réel suit la privation ,
 Les Tenebres ne sont qu'où manque la Lumiere.
 Reconnoît-on l'Erreur , void-on la Fausseté
 Si l'on ne les compare avec la Verité ?
 L'aveuglement n'est point qu'en supposant la Vûe ;
 La borne du fini par l'infini connue ,

Montre qu'il en doit proceder ,
 Il faut une premiere & souveraine Idée ;
 Comme la Regle unique on doit la regarder ;

Tout la fuit , & de rien elle n'est précédée ;
 Tout est connu par elle , & tout montre en effet
 Les traits diminuez de cet Etre parfait.



Toujours la Verité sous des Voiles cachée ,
 Et par nos foibles yeux vainement recherchée ,
 Subsiste dans sa force & dans sa pureté.
 Quelque part qu'elle soit elle est vive & réelle ,
 Toute notre Raison n'en est qu'une érinelle ;
 Elle sera toujours , elle a toujours été.
 Quand nos foibles Esprits sont dans l'obscurité
 Cherchons sa Lumière immortelle ;
 Et songeons , en ouvrant les yeux à sa Clarté ,
 Que Dieu lui-même au sein de son Eternité
 Est l'éternelle Verité.



Tout procède , tout vient de ce divin Principe.
 Notre Essence est l'Esprit , Esprit qui participe
 Aux privileges immortels.
 Aussi ce n'est pas lui que je puis mettre en doute ,
 Ni les Dons intellectuels ;
 Plûtôt l'Erreur que je redoute
 Touche les Sujets corporels.
 Je pense , il ne se peut que mon Ame s'ignore.
 Mais sçachant que je suis , je puis douter encore.
 Si les Etres divers sont tels que je les sens ;
 Si le brillant éclat dont le jour se colore ,

Si tant d'Objets sans cesse renaissans ,
Avec réalité viennent fraper mes sens.



L'Ame par eux pourroit être deçue.
Et nos Songes souvent ont dû nous avertir ,
Que rien ne presentoit à l'Esprit , à la Vûe
Tant d'Objets qu'au dehors nous avons cru sentir.
Oui , sur tous ces Sujets je suis encore en peine.
Cet Esprit seul Auteur de tout ce que je voi ,

Par sa puissance souveraine
Ne peut-il pas se plaire à se jouer de moi ?
Dans l'erreur du Sommeil peut-être qu'il me plonge ;
Et de toute ma vie il ne me fait qu'un songe.
Non , puisque c'est un Dieu ; que tout est sous sa Loi ;
Qu'il est l'Etre parfait , ma frayeur est bannie ;
Nul défaut ne se mêle à la perfection ,
Sa Bonté , sa Sagesse , & sa Gloire infinie
Ne peuvent s'accorder avec l'Illusion.



Meditons à loisir sur son divin Ouvrage.
Gardons-nous seulement de nous laisser fraper
Aux premieres lueurs de quelque fausse Image ;
Il ne nous trompe point , ni ne laisse tromper
Ceux en qui la raison des Sens regle l'Usage ;
Nos Craintes , nos Erreurs peuvent se dissiper.



Ces Esprits nonchalans qui suivent Epicure ,
 » Qu'on veuille , disent-ils , nommer *Destin , Nature ,*
 » *Hasard , Esprit ,* ou *Dieu* ce qui meut l'Univers ,
 » N'est-ce pas nous donner , sous tous ces Noms divers ,
 » Une Cause premiere également obscure ?
 » Ce Dieu , dont vous vantez les Titres éternels ,
 » En est-il mieux connu par les foibles Mortels ?
 Non , Epicuriens , votre impie arrogance
 D'un Sophisme trompeur a saisi l'apparence.
 C'est la Grandeur de Dieu , c'est son Infinité
 Que ne peut embrasser notre Esprit limité ;
 Mais rien n'est mieux connu que l'est son Existence ,
 Rien mieux senti que sa Puissance .

O vous , qui persistez dans votre aveuglement ,
 Qui du monde au hasard laissez le réglement ,
 Quand vous niez un Dieu , votre Raison rebelle
 Reconnoît cependant une Essence éternelle ?
 D'éternels Elemens vous formez tout sans choix ,
 Sans dire qui commence à leur donner des Loix .
 Vous disputez à Dieu la Sagesse immortelle ,
 Lorsque dans la Matiere , avec indignité ,
 Vous mettez une aveugle & fausse Eternité !



Quand l'Esprit Créateur à vos yeux se presente ,
 Vous érigez en Dieu la Matiere impuissante .
 On vous a démontré qu'elle est sans action ,
 Qu'un autre Agent qu'un Corps donne l'impression ,

Que tout vient d'un Esprit , seul Etre neceſſaire
 Qui ſeul meut tous les Corps , qui les Eſprits éclaire.

On ſçait qu'il eſt ; c'eſt tout ſçavoir.

Demandons-nous comment ſ'exerce ſon pouvoir ?

Pour Lui c'eſt agir que vouloir.

Par quel ordre veut-on que l'Univers commence ?

Quel Auteur peut-on lui donner

Qu'un Dieu qui contient tout dans ſa grandeur immenſe,

Que rien n'a précédé, que rien ne peut borner ?

Si l'on ne reconnoît ce Principe ſuprême ,

Il faudra qu'un Néant du néant ait puisé

Ces Elemens dont tout eſt compoſé.

L'Infini pouvoit ſeul trouver tout en Lui-même.

Iroit-on hors de Lui rechercher vainement

D'où la Matiere a ſon commencement ?

Il veut ; & dans l'inſtant même

Il en voit l'accompliſſement.

Rien ne peut ſ'établir que ſur ce fondement.



Qu'il ait la Gloire toute entiere.

Quand ſes divins Decrets marquerent le moment

De mettre dans un Monde & l'Ordre & la Lumiere ,

Alors il a créé cette même Matiere

Dont il a fait l'arrangement.

Il eſt tout , il peut tout ; en Lui ſont réunies ,

Dans un Etat exempt de changement,

Les Perfections infinies

Dont un parfait Bonheur fait le couronnement.



C'est là notre Principe. Esprit-Dieu, premier Etre
 Qui n'a point commencé, qui doit toujours durer,
 Qui par tout agissant, se fait toujours connoître,
 Et que l'on ne peut ignorer.



De ses faux préjuges la Raison ramenée
 Ne s'occupera plus à rechercher sans fruit
 Comme on peut expliquer l'aveugle Destinée.
 Qu'est-ce que le Destin qu'un nom qui nous séduit ?
 Il est vrai qu'une Cause à l'autre est enchaînée,
 Toujours l'une préside à celle qui la suit ;
 Mais remontant toujours, cette chaîne bornée
 Jusqu'au premier Moteur à la fin nous conduit,
 Par qui l'Univers fut produit.
 L'Opinion Stoïque est ainsi condamnée.



Et d'Epicure aussi le Principe est détruit.
 La Nature au hasard seroit-elle entraînée ?
 Le precedent discours clairement nous instruit
 Qu'une Cause toujours par l'autre est gouvernée,
 Par une antérieure elle est déterminée,
 Jusqu'à ce que l'Esprit se trouve enfin réduit
 A la premiere Loi de nulle autre émanée,
 Par qui cet Univers fut créé, fut construit.
 Ce qu'on nomme Hasard n'est rien, ne peut rien être
 Qu'un

Qu'un nom pour désigner ce qu'on ne peut connoître.
Et d'Effets en Effets, sans jamais s'arrêter,
A la premiere Cause il faudra remonter.



Contre ce Sentiment les Songes d'Epicure
Imaginoient un Vuide habité par les Dieux
Où leur Repos délicieux
Même craignoit d'ouïr le mouvement des Cieux,
Et méprisoit le soin de regir la Nature.
Ils mettoient le bonheur de l'Immortalité
Dans la profonde Oisiveté,
Et laissoient l'Univers aller à l'avanture.
Erreur injurieuse à la Divinité !



Voudroit-on renfermer l'éternelle Pensée
Dans l'Indifference & l'Oubli ?
Peut-elle être jamais, inactive ou lassée ?
Dieu veut ; & dans l'instant tout se trouve accompli.
Ni rien ne coûte à sa Puissance,
Ni rien ne voile à son Intelligence
L'Ordre constant par Lui seul établi ;
Dans son Immensité féconde
Que rien ne peut remplir ; que rien ne peut borner,
S'il n'a point eu de peine à construire le Monde
En a-t-il à le gouverner ?



Mais laissant ces Esprits dont l'orgueil inflexible
 Dans cette indigne erreur veut s'obstiner toujours ,
 D'autres preuves encore appuieront ce Discours,
 Et montreront cet Etre aux Sens inaccessible.
 Contentons-nous d'abord d'expliquer simplement
 La Matiere & le Mouvement.



Quand des Objets qui nous agitent
 Nous nous sentons environner ,
 Quelles Proprietez pouvons-nous leur donner
 Pour produire l'effet qu'en nos Sens ils excitent ?
 Qu'est-ce que nous pouvons d'abord imaginer
 Dans la Matiere, ou l'Etendue
 Que d'être figurée ou meue ?
 Ainsi nous en serons aisément assurez ,
 Les Corps environnans sont meus , sont figurez.



Peut-on former ni des Regles plus sûres ,
 Ni de plus claires Notions ?
 Si le seul Mouvement fait les Divisions ,
 Et les Divisions produisent les Figures ,
 Tout naît, tout s'entretient par leurs Concours divers ;
 Matiere, Mouvement composent l'Univers.



REFLEXIONS GENERALES
sur la Matiere & sur le Mouvement.

Ces Veritez jamais ne furent ignorées ;
Les Poëtes jadis les avoient celebrées.
Maîtres ingenieux , en leurs riches Tableaux ;
A la Philosophie ils prêtoient leurs Pinceaux.
Ces genereux Esprits , la gloire de la Grèce ,
Qui puisoient leur Science aux rives du Permesse ,
Et par qui les neuf Sœurs ont reçu des Autels ,
Des vulgaires Esprits menageant la foiblesse ,
De belles Fictions ont orné la Sageſſe
Pour faire mieux aimer ſes Appas immortels.



La Matiere, ont-ils dit, eſt ſeule toutes choſes ,
Principe general , & Corps de tous les Corps ;
Elle peut éprouver par differens efforts
Mille & mille Metamorphoſes ,
Mais quelques changemens qu'on lui faſſe ſentir
Rien ne ſçauroit l'anéantir.
Qu'on la preſſe , qu'on la diviſe ,
Qu'en mille enfantemens à toute heure on l'épuiſe ,
Sans rien perdre de ce qu'elle eſt ,
Parmi ſon inçonſtance extrême
Elle ſe conſerve la même ;

D'un Etre qui perit l'autre soudain renaît.
 C'est Saturne ce Dieu qui ses Enfans devore
 Aussitôt que le Jour vient de les éclairer,
 Et qui toujours fecond les reproduit encore
 Afin de les devorer ;
 Ne cessant point d'engendrer , de détruire ;
 D'exterminer , & de produire.



La Matiere se cache aux yeux les plus perçans ;
 Toujours un voile envelope sa Masse ,
 Et sa seule Surface
 Peut se découvrir à nos Sens.
 Ses forces sont toujours permanentes & vives ;
 Mais ses Figures fugitives
 Changent & perissent toujours.
 Et quand sous ces Voiles muables
 De tous l'un après l'autre elle se couvriroit ,
 Qu'à force de changer , même elle épuiserait
 Tous les Etats imaginables ,
 Au premier elle reviendrait ,
 Pour commencer encor des Changemens semblables.



On la désigne aussi sous le nom du Prothée
 Que les Poètes ont chanté ,
 Qui ne gardant jamais de Figure arrêtée
 Echappoit aux liens qui l'avoient garotté.
 Armé d'une Forme changeante,

Tantôt comme un grand Fleuve en onde il se répand,
 Tantôt il a du Feu la chaleur devorante,
 Tantôt il siffle en l'air comme un affreux Serpent ;
 Il est un lourd Métal , une debile Plante ;
 Jusqu'à ce qu'épuisant tous ses Déguisemens
 Sous sa premiere forme aux yeux il se presente ;
 Prêt à recommencer de pareils Changemens.



On avoit bien d'abord conçu cette *Matiere* ,
 Principe à tous les Corps commun également ,
 Lorsqu'en un Sens abstrait on l'appelle *Premiere* ,
 Propre à devenir tout , prête à tout Changement ;
 Mais qui n'est rien encor ; comme l'informe Argile

Peut se paître diversement
 Au gré de l'Ouvrier à cent formes docile.
 Donc ces divins Esprits concevant clairement
 Qu'elle est , demeurant immobile ,
 Et Cause sans effet & Principe inutile ,
 Et qu'il faut que le Mouvement
 Lui donne l'Action , la Vie & l'Ornement.
 Ils chantoient que des Dieux & le Maître & le Pere ,

L'Amour par qui tout est produit ,
 Ce Dieu par tout brillant avoit eu pour sa Mere
 La tenebreuse Nuit.

Ils assuroient que sa Flâme seconde
 De l'horreur du Cahos vint affranchir le Monde ;
 Et sous d'heureuses loix ranger les Elemens ;

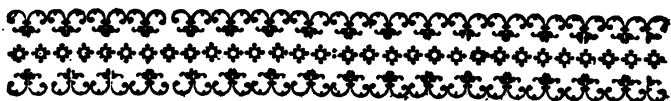
Que son Flambeau divin alluma la Lumiere,
 Que sa main produisit les premiers Mouvements
 Qui débrouillèrent la Matiere,
 Et qu'il en entretient l'Ordre & les Reglemens,



Par cet Amour, Pere de la Nature,
 Par ce premier des Dieux né de la Nuit obscure,
 Ils exprimoient excellemment
 Ce Principe éternel Source du Mouvement,
 Cette force unique & premiere
 Qui forma tout de la Matiere,
 Mais que l'on ne sçauroit montrer, ni définir,
 Puisqu'elle est avant toutes choses,
 Puisqu'elle est la premiere, & la Cause des Causes,
 A rencontrer sa Source on ne peut parvenir,
 Elle est toujours sentie, & toujours inconnue;
 Nul effort, nul travail n'y porte notre Vûe;
 A ses seuls Attributs nous devons nous tenir,
 C'est par les seuls Effets que l'on peut la comprendre,
 C'est par tant de Beutez que nous voyons répandre
 Sur tous ces grands Objets à nos regards offerts,
 C'est Dieu de qui les traits en tout sont découverts;
 Par lui le Mouvement joignit les Corps solides,
 En fit separer les liquides,
 Il affermit la Terre, il répandit les Mers,
 Il découvrit le vaste Champ des Airs,
 Il étendit les Cieux & leurs Voutes lucides,

Enfin de tous les Corps , & pesans , & légers ,
Des Chands , des Froids , des Secs , & des Humides.
Ce grand Dieu règle les Concerts ,
Et par le Mouvement entretient l'Univers.





DES PROPRIETEZ DE LA MATIERE.

MAIS de cette Matière en Êtres si féconde,
 Ce Corps de tous les Corps Principe général,
 Si l'on en compose le Monde
 On doit en expliquer l'Attribut principal.
 Elle est Air, elle est Flâme, elle est Terre, elle est Onde,
 Elle est séparément tel Être qu'il nous plaît;
 Mais rien de tout cela ne montre ce qu'elle est.



Elle nous touche, elle nous environne,
 Nos Corps même en sont composés;
 Aux Sentimens qu'elle nous donne
 Nous sommes sans cesse exposés.
 Mais par ces qualitez dont elle est revêtue,
 Notre Etude souvent deçûe
 Dans l'Erreur nous laisse engager,
 Donc si de la Matière on prétend bien juger,
 Si l'on veut en avoir la véritable Idée,
 A ses Modes changeans il faut ne point songer,
 Et qu'elle ne soit regardée
 Par nul Accident passager.
 La Matière à l'Esprit n'est proprement connue

Par ce qui dans les Corps se nomme qualité,
 Froid, Chaud, Humide, Sec, Poids, ou Legereté,
 Couleur, Odeur, Saveur, Moleſſe, ou Dureté;
 Mais nous la connoiſſons toujours comme étendue.



Nous concevons un Corps ſans Poids & ſans Couleur,
 Sans Dureté, ſans Froideur, ſans Chaleur,
 Sans Mouvement, ſans Saveur, ſans Odeur,
 Mais jamais ſans Longueur, Largeur, & Profondeur.
 La Nature n'en eſt conçue.

Si, quelque Idée enfin qu'on en puiſſe excepter,
 Tous les Corps dans cette revue
 Sous ſes Dimenſions viennent ſe preſenter,
 Penſons que l'*Etendue* eſt donc de la Matiere
 L'Eſſence ſinguliere.

Ainſi le *Lieu* des Corps qu'on nomme *Interieur*,
 C'eſt leur propre Subſtance, & c'eſt toute leur Maſſe;
 Et pour le *Lieu* qu'on nomme *Exterieur*
 Des Corps environnans c'eſt la ſimple Surface.

De là nous concluons que l'Univers eſt plein;
 Sur ce même Principe il doit être certain,
 Que quand l'Eſprit ſe forme une immenſe Etendue,
 Il conçoit la Matiere en tous lieux répandue.



D'Infinité, d'Immenſité
 Ne parlons qu'avec retenue;

A la seule Divinité

La Gloire en est proprement due,
 Ces termes toutefois peuvent se rapporter
 Aux Sujets que l'Esprit ne sauroit limiter,
 Dans ses Discours, dîtes par la sagesse,
 Descartes seulement admet l'Indéfini ;
 Un indiscret orgueil par là se voit banni.
 Car enfin il faudra que notre Esprit confesse
 Qu'on ne peut se tracer un Monde limité ;
 Et l'étendant sans borne , alors notre foiblesse
 S'abîme dans l'Infinité.
 L'un & l'autre parti doit donc être évité,



Ainsi nous compterons pour de pures Chimères
 Les Espaces imaginaires.
 Le Monde occupe tout ; il n'est point au dehors
 Ou d'Intervale vuide , ou d'Espace sans Corps.
 Un Rien existeroit ; la Raison nous le nie.
 Sans borner d'un Néant les Cercles etherez ,
 Sans les représenter par un Vuide entourez ,
 Disons que la Grandeur en est indéfinie.
 Que si pour l'Univers on croit déterminer
 Le Contour qu'on veut lui donner,
 Nous renfermerons-nous dans ces Bornes prescrites ?
 Ou si comme Infini l'on veut l'imaginer ,
 Ne chercherons-nous pas à trouver ses Limites ?
 Ce sont des Soins qu'il faut abandonner

De l'étendre sans borne , ou bien de le borner.



Lorsqu'on n'apperçoit rien , croire un Espace vuide ,
C'est l'erreur de l'Enfant , de l'Ignorant stupide.
Que sans égard aux Corps , palpables , colorez ,
Par leur seule Etendue ils soient considerez ,
Et non par leur Nature ou subtile , ou grossiere ,
L'Air avec sa Legereté ,
Son invisible Agilité ,
En l'Espace d'un pied n'a pas moins de Matiere
Qu'une Masse de plomb de même quantité.



De la Matiere ainsi l'Essence reconnue
Par ce Principe seul nous avons des clartez
Sur toutes ses Proprietez ;
Elles suivent de l'Etendue ,



Un Corps , comme étendu , ne peut par nuls efforts
Tenir le même lieu qu'occupe un autre Corps ;
Si déjà le premier a rempli cet espace
Il faut l'anéantir pour en prendre la place ,
On aura beau le fouler , le presser ,
Aucun autre avec lui ne pourra se placer ,
Qu'il soit invisible , impalpable ;
Et a son etendue , il est impenetrable.
Ainsi comme étendus tous les Corps supposez ,
Le Mouvement entre eux leur doit être impossible ,

A moins qu'ils ne soient divisez ,
 Qu'à se donner passage ils ne soient disposez ;
 Et qu'ils ne soient d'un lieu dans l'autre transposez ;
 S'il est du Mouvement ; c'est la preuve infallible
 Que la Matiere est divisible.



Elle est même pour nous divisible sans fin.
 Quelques efforts que fit l'Esprit humain
 Pour amener un morceau de Matiere
 A sa Division dernière ,
 Il y travailleroit en vain.

Le dernier petit Corps aura son etendue ;
 A quelque point subtil qu'il se trouve réduit ,
 Il subsiste en lui-même , & rien ne le détruit.



Qu'on prenne une parcelle insensible à la Vûe ,
 Toujours sous sa Figure elle sera connue ;
 Cette Figure a ses côtez ,
 Son dessus , son dessous , & ses extrêmittez ;
 Par les Dimensions dont elle est composée
 Elle peut être divisée.



Qu'on la separe encore en mille portions ,
 La moindre particule aux mêmes loix fourmise ,
 Comme à l'infini se divise.
 De toutes ces Divisions ,
 Nous tirerons encor des Consequences sûres

Qu'il doit naître autant de Figures ;
 Et bien qu'on ne pût démontrer
 Comment ces subtiles parcelles
 Dans le détail se distinguent entre Elles ;
 Chacune a sa Figure on ne peut l'ignorer.



Où ces Réflexions vont-elles nous conduire ?
 En quels Corps infinis ne peut-on pas réduire
 Même un imperceptible Corps ?
 Il est un Animal, un Atome insensible,
 A peine, avec tous nos efforts,
 Le Verre qui grossit peut le rendre visible ;
 Plus petit qu'un Ciron & mille & mille fois ;
 Des autres Animaux il possède les droits.
 Quel Art a donc formé sa distincte figure ?
 Par quels ressorts industrieux
 Digere-t-il sa nourriture,
 Et quels Esprits sont meus dans les nerfs de ses yeux ?
 Cependant des mêmes parcelles
 De la liqueur qui forme ces Esprits,
 Sans cesse on formeroit des portions nouvelles !
 Miracle naturel, vrai, sans être compris !



Qu'un vaste Esprit veuille franchir le Monde,
 Il s'égare par tout dans une Mer profonde,
 Dont il ne peut trouver ni le fond, ni les bords ;
 Il ne sçauroit jamais en borner l'Etendue.

Si l'on pense aux plus petits Corps,
 Sur les moindres Objets si nous portons la vue,
 Nous ne sçaurions jamais les diviser assez,
 L'Esprit se perd, nos efforts sont lassez,
 Notre Raison surprise & confondue
 Trouve que les Objets dans tous ces deux partis
 Sont infiniment grands, infiniment petits.



Tant d'Ouvrages tirez d'une immense matiere
 Sont faits de petits Corps inconnus aux regards,
 Et qui de même aussi confusément épars
 Retournent se mêler à la Masse premiere.
 Tous les Etres divers, l'un sur l'autre agissans,
 Imperceptiblement s'attaquent, se ruinent,
 Ne cessant d'enlever de leurs Corps qui se minent
 Des Atomes subtils qui s'échappent aux Sens.
 L'Air, tout leger qu'il est, aux Roches les plus dures
 Fait de secretes ouvertures;
 Le Jour riant, l'humide Nuit
 Ont des traits inconnus par qui tout se détruit;
 Sans employer les éclats de la Foudre,
 Leurs invisibles coups font jusqu'aux fondemens
 Tomber les fermes Bâtimens,
 Tout se choque, se nuit, tout cherche à se dissoudre;
 Le Temps, par un secret pouvoir,
 Ronge l'Acier, & met le Marbre en poudre,
 Sans que nos yeux puissent l'appercevoir.



C'est par le même effet aussi que se séparent

Les ruines de l'Univers.

Les petits Corps subtils qui d'un Corps se séparent ;

Confondus dans la Terre , ou volant dans les Airs ,

Ne se perdent , ni ne s'égarent.

En retournant encor par de secrets conduits ,

S'ouvrant de toutes parts , des pores , des passages ,

Les Etres qui sembloient détruits ,

Font de leurs petits Corps differens Assemblages ;

La Nature cachée entretient ses Ouvrages ;

De nouveaux Etres sont produits.



D'invisibles Vapeurs se forment ces Rivieres ,

Dont les flots sont roulez dans un lit spacieux.

Les Marbres sont produits au fond de leurs Carrieres ,

De parcelles qu'en vain voudroient chercher nos yeux.

Et ces Métaux si chers aux Avares avides ,

Cet Or & cet Argent si massifs , si solides ,

Sont faits de petits Corps l'un à l'autre attachez ,

Par qui nos Sens ne seroient point touchez.



Quand la Matiere ainsi sans fin est divisible ,

Le Vuide est inutile , aussi-bien qu'impossible ;

Sans lui le Mouvement se laisse concevoir ;

Tout sera plein , tout pourra se mouvoir.

Dans Athene où regnoit une Raison profonde ,

Ceux qui soutenoient que le Monde ,

Comme nous l'assurons , est plein ;
 Faisoient voir qu'un Poisson , d'un mouvement soudain ;
 Sans laisser après lui de Vuide ,
 Fend de Thetis le Sein humide ;
 Et qu'enfin ses efforts ne sont point arrêtez ,
 Parceque les flots obéissent ,
 Et que les mêmes flots au même instant remplissent
 Les Lieux que le Poisson en nageant à quittez.



Mais , disoit Epicure , où veut-on que se mettent
 Les flots que le Poisson divise , & vient presser ?
 Et parmi d'autres Corps comment peut-il passer ,
 Si des Vuides ne le permettent ?



De là ses Partisans disent qu'il faut penser
 Que l'Action des Corps sans Vuide est impossible ;
 Puisque par les premiers qu'on auroit à pousser ,
 D'autres à l'infini devroient se déplacer ;
 A quoi l'on trouveroit un obstacle invincible.



Si l'on y prend mieux garde , on verra clairement
 Qu'on imagine à tort ce long dérangement.
 Les Corps sans admettre de Vuide
 Se peuvent circulairement
 Mouvoir dans un milieu liquide.



Comme

Comme il est vrai qu'un Corps ne sçauroit avancer,
 Sans qu'un autre en son lieu ne se vienne placer,
 Il se doit faire en cercle une soudaine trace.
 Le Corps premier pressé presse jusqu'au dernier,
 Qui ne se meut qu'au temps où ce premier
 Se dispose à quitter la place ;
 Ainsi tout presse ensemble , & quel que soit l'Espace
 Décrit par ce prompt Mouvement,
 Cette Action, sans que rien s'embarasse ;
 Se commence en un point , finit en un moment.



Pour juger comme à l'œil du Ressort circulaire
 Dont se fait cet enchaînement,
 Empruntons de la Danse une Image legere.
 Figurons-nous à l'ombrage d'un Bois,
 Des Bergeres en rond qu'anime une Bergere
 Des aimables Sons de sa Voix ;
 Si-tôt que la Chanson commence ,
 Toutes en même temps à l'ordre de la Danse
 Obéissent si promptement,
 Que notre œil attentif à suivre la Cadence,
 Trouvant par tout un égal Mouvement,
 N'en discerne la fin , ni le commencement.



Les Etres successifs ont ainsi leur Naissance ;
 Leur uniforme difference.
 Il suffit pour construire , & mouvoir l'Univers

58 P R I N C I P E S

D'avoir de petits Corps , & plus , & moins legers ;

 Qui se cedent , qui se mélangent ,

Qui mobiles toujours , en differens Degrez ,

 Et diversement figurez ,

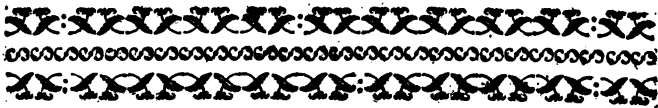
Avec des Nœuds secrets se joignent , & s'arrangent ;

Dont les Tours & Retours incessamment se changent ;

 Ils formeront ce Tout harmonieux ,

Toujours égal , toujours dissemblable à nos yeux.





DES LOIX DU MOUVEMENT,

MAIS comme la Matière, en tout si variable,
A des Loix, dont jamais elle ne peut sortir,
Le Mouvement de même a son Ordre immuable,
Auquel on doit l'assujettir.



Son Idée en un mot précisément tracée ;
Notre Axiome general,
Nous ne reconnoissons qu'un Mouvement local ;
Nul autre Mouvement n'est clair à la Pensée,



Le Mouvement est le transport
D'un Corps qui s'ébranle, & qui sort
D'auprès des Corps qui l'environnent,
Et qui comme en repos paroissent le toucher,
Pour joindre d'autres Corps qui cedent, & lui donnent
Le Lieu nouveau qu'il vient chercher,



Ce Principe nous frappe avec pleine évidence ;
De lui-même nul Corps ne sçauroit se mouvoir,
Si par un autre Corps son Mouvement commence ;
De degrez en degrez il s'agit de sçavoir
D'où celui qui le donne a pû le recevoir,

Ainsi donc la Raïson toujours nous détermine

A recourir à ce premier Moteur ,

Dont tout dépend , tout prend son Origine ;
L'Auteur de la Nature , & le Conservateur.

Sâ Puissance immortelle , immuable & féconde ,
Quand par le Mouvement elle anima le Monde ,
Laiſſa le Mouvement dans le Monde imprimé ,
Et l'y maintient toujours tel qu'elle l'a formé.



Dieu mit dans la Matière , à certaine meſure ,

Le Repos & le Mouvement ;

Et ſon puiffant Concours fait que dans la Nature
La même quantité demeure conſtamment.

Mais il eſt aisé de comprendre

Que les Etres divers changeant à tout moment ,
Le Mouvement de l'un à l'autre doit s'étendre ;
Un Corps à d'autres Corps le tranſmet aisément ,

Et de même peut le reprendre.

Autant qu'il en donne , il en perd ;

Et par ce merveilleux Concert ,

Toujours le même Etat ſubſiſte en la Nature ,
Et l'on void que tout change , & l'on void que tout dure.



Dans chaque Corps Repos , & Mouvement
Sont deux Modes divers qu'il garde également.
Comme un Corps en repos dans ce repos perſiſte ,
S'il n'a pour ſe mouvoir un externe Secours ;

De même s'il se meut il se mouvra toujours ,
A moins qu'il ne trouve en son Cours
Quelque autre Corps qui lui résiste.



Mais nous qui de nos Sens reglons mal les Rapports,
Accoutumez ici bas dès l'Enfance

A voir cesser le Mouvement des Corps ,
Nous avons décidé , sur cette experience ,
Que chacun de soi-même arrête ses efforts ,
Et que c'est au Repos que tend leur Violence.

Nous aurions dû plutôt penser ,
Que dans le même Etat leur course continue ;
Et qu'on ne la void point s'affoiblir , ou cesser
Si rien ne l'interrompt , ni ne la diminue.

On peut ici considérer

Qu'en son Etat présent chaque Etre doit durer ;
Et s'y maintient toujours si l'on ne l'en retire ;
La Nature l'ordonne , & ne peut obliger

Rien par soi-même à se détruire.

Il faut pour ce Mobile un obstacle étranger
Qui le traverse , & le fasse changer.



C'est ce que par l'épreuve il faut que l'on confesse.
L'Air nous environnant d'imperceptibles Flots ,
Les humides Vapeurs , & l'Onde plus épaisse
Font que des Corps lancez tout le Mouvement cesse ,
Et qu'après certain temps on les void en Repos ,

Selon que le milieu leur résiste, ou les presse.



S'il trouve à s'avancer plus de difficulté,
Le Corps meuble sent plutôt mourir sa violence.
Ainsi, par le Salpêtre, un Boulet emporté
Dans la Terre qu'il s'ouvre est bien-tôt arrêté :
Mais s'il fendoit des Aïrs la molle résistance,
Dans une longue Course il seroit emporté.



Comme c'est une Loi certaine,
Qu'un Corps autant qu'il peut se meut directement,
Ceux qu'on meut circulairement
Tendent à s'éloigner, d'une fuite soudaine,
Du centre de leur Mouvement.
Si voulant aller droit, on voit à tout moment
Que leur Ligne se courbe, & leur Course est panchante,
Tirons-en la Preuve évidente
Qu'ils trouvent quelque empêchement
Qui les force à ce changement.



Donc le Mouvement circulaire
Marque dans le Corps meuble mille & mille détours ;
A son Progrès direct quelque autre Corps contraire
A chaque Instant fait incliner son Cours.



L'effort qui pousse un Corps, ou le poids qui l'incline
En cent façons le détermine.

Il est des Mouvements mixtes & composez ;
Produits par des effets l'un à l'autre opposez.



Si le Corps qui se meut n'a pas tant de Puissance
A persister toujours dans son Mouvement droit ,
Qu'un autre Corps , qui sa Cheute reçoit ,
En a pour faire resistance ,
Le premier repoussé va vers un autre endroit ;
Ou s'il est le plus fort , on connoît qu'il s'avance
Comme il étoit déterminé ,
Et de son Mouvement le Foible est entraîné :
Mais ce plus Fort aussi perd de sa Violence
Ce qu'à l'autre il en a donné.



Par cette loi les Corps , mols , non liez , liquides ,
Qui ne résistent point , ou qui sont aisément
Susceptibles d'ébranlement ,
Prennent en Eux le mouvement ,
Et le font perdre aux plus solides.



Quand l'effort d'un Corps dur vainement se déploie ;
Et qu'un Corps très-dur le renvoie ,
Il ne perd point son Action ,
Mais sa Détermination ;
Ce Corps se réfléchit , & revient sur sa Voe ;
S'il va droit , il retourne aussi directement :
Mais si son Mouvement ,

Avec, ou plus, ou moins de différence ;
 Le fait tomber obliquement ,
 Son cours se réfléchit à certaine distance ;
 Et l'Angle de Réflexion ,
 D'une entière Précision ,
 Se montre égal à celui d'Incidence.



Quand il se trouve un Corps , ou liquide , ou fragile ,
 Qui laissant passer le Mobile ,
 Fait changer sa Direction ;
 La route détournée est la Refraction ;
 Et l'Angle du Détour est à proportion
 Que le Passage est plus , ou moins facile.



Les Rayons lumineux seront moins inclinez ;
 Trouvant de l'Air dans l'Eau la route plus aisée ;
 De l'Eau dans l'Air ils sont plus détournés ,
 La route étant plus opposée.
 De ces Refractions les differens Degrez
 Sont marquez avec évidence
 Dans tous les Corps qui , par leur transparence ,
 Sont vûs du Soleil penetrez.



Ce n'est que par ces Loix claires , simples , sensibles
 Que de tout l'Univers se font les Changemens ;
 Par l'effet de ces Mouvements
 Tous les Corps , tels qu'ils soient , visibles , invisibles ,

Sont séparés , sont assemblés ,
Sont détruits , & renouvellent.



Nous détachant ainsi d'une lourde Matière ,
Nous pouvons nous ouvrir une belle Carrière ,
Et jusques dans les Cieux étendre nos progrès.
Mais proposons-nous bien cette Maxime utile ,
Lorsque de la Nature on cherche les Secrets ,
De s'ouvrir un accès facile
Aux Objets qui sont loin par ceux qui sont plus près ;
Jugeons des Mouvements qui se font sur la Nue
Par ceux qui se font ici bas ;
Jugeons par les Objets qui touchent notre Vûe ,
De ceux que nous ne voyons pas.



Quelque variété que l'Univers étale ,
De quelques traits changeans que les Corps soient mar-
quez ,
De quelques noms divers qu'on les ait distingués ,
Leur Essence à tous est égale.
On reconnoîtra seulement
Les différens Degrez d'un même Mouvement ;
La Matière aussi n'est changée
Qu'en ce qu'elle est autrement partagée ,
Et la même Nature existe constamment.



Les Mouvements produits sur ces brillantes Voutes ;
 Recommencez toujours dans ces immenses Routes ,
 Sont par la même règle accomplis dans les Cieux ,
 Que ceux qui chaque jour se passent sous nos yeux.



Pour tous le Mécanisme a ses loix infaillibles ,
 Dont le puissant Moteur a réglé les accords ;
 Des Etres que nos Sens trouvent imperceptibles
 Sont agitez par les mêmes ressorts
 Que nous voyons mouvoir les plus grands Corps.



En ces moindres Objets qui par leur petitesse ,
 Leur obscurité ; leur bassesse
 Ne semblent pas dignes d'être observez ,
 Nous verrons le même Ordre , & la même Sageſſe
 Que pour les plus brillans , & les plus élevez.



Depuis la Naissance du Monde ,
 Le Soleil , les Saisons , & les Nuits , & les Jours ;
 Les Cieux , les Airs , la Terre , & l'Onde
 Tout garde le même Ordre , & suit le même Cours.



Fin du premier Livre.





PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,
O U
PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

LIVRE SECOND.

DES ÉLÉMENTS. DE LA STRUCTURE DE L'UNIVERS.
DU SOLEIL, DES PLANÈTES, ET DU FIRMAMENT.
DE LA PESANTEUR, ET DE LA LÉGERETÉ. DU FLUX,
ET REFLUX DE LA MER. DE LA MATIÈRE SUBTILE.
DES MOUVEMENTS PARTICULIERS. DES SAISONS.

DES ÉLÉMENTS.



U A N D je veux observer le Monde à sa Naissance ,

Je croi que le Moteur par sa Toute-puissance
L'a fait dans la perfection ,

Sans employer du Temps la lente impression ;
 Mais cette Oeuvre immortelle en naissant accomplie ,
 A vû pour sa durée une Regle établie.

Le même Pouvoir qui soutient
 De ce vaste Univers la Structure admirable ,
 Le même Ordre qui l'entretient ,
 Pourroit à tous momens en former un semblable ;
 Et Dieu qui le conserve en un état si beau ,
 Semble ainsi tous les jours le créer de nouveau.



Le contemplant d'abord comme un grand Edifice ,
 Merveilleux dans son Ordre , & dans ses Ornaments ,
 Engagez à chercher de ces Arrangemens

Les nœuds cachez , les secrets changemens ,
 Il faut que notre Esprit medite , & s'éclaircisse
 Sur ce qu'on appelle Elemens.

Comment de la Matière on tire toutes choses ;
 Voir ce qui dans les Corps se nomme , Qualitez ;
 Leurs Accords , leur Mélange , & leurs Proprietez ;

Trouver enfin les Principes , les Causes
 De tant d'effets divers qu'étaient à nos yeux
 Et la Terre , & les Eaux , & les Airs , & les Cieux



Se faut-il étonner qu'une aveugle ignorance
 Regnât dans les Commencemens ?

Les Hommes par leurs Sens bernoient leur connoissance ;
 Des Dieux ils donnoient la Puissance

A la Matière , aux Elemens.

Enveloppez dans cette Erreur grossière ;
 Tout ce qui faisoit voir quelque trait de Beauté ;
 Ou pouvoit les flatter de quelque utilité
 Leur devenoit une Divinité.



Ils ont adoré l'Eau , l'Air , le Feu , la Lumière :
 La Lune & le Soleil , Etres inanimez ,
 Tels que ces Elemens dont ils étoient formez ,
 Sous le titre de Dieux ont éclairé le Monde ;
 On crut en attirer l'influence féconde ,
 Lorsqu'au pied des Autels ils étoient reclamez.



Les Sages font venus. Leurs Veilles immortelles
 Ont cherché le Secret des choses naturelles.
 Mais les Sages n'ont point les mêmes sentimens
 En voulant éclaircir cette Science obscure.
 Qu'on écoute Hesiode , on entend qu'il assure
 Que la Terre a fourni les divers Elemens.
 Talés soutient que l'Onde est leur Source infinie.
 Anaximene dit que l'Air a tout formé.
 Le Feu , dit Heraclite , a seul tout animé.
 Pitagore établit le Nombre , & l'Harmonie.
 Tel le Clair & l'Obscur , tel le Pair & l'Impair.
 Anaxagore , Epicure , Leucipe
 Ont les *Atomes* pour Principe.
 Aristote le Feu , l'Onde , la Terre , & l'Air.

Platon la Matière , & l'Idée.

On ne ſçauroit nombrer tous leurs Avis divers ;
Par differens chemins leur Science eſt guidée ;
Et chacun à ſon gré veut former l'Univers.



Je croirois toutefois que ces fameux Genies
Soutenoient leur parti par de fortes raiſons ,
Et que leurs ſçavantes Leçons
Se verroient ſouvent réunies ,
Si l'on avoit ôté l'équivoque des Noms.
Oui , ſoit l'Air , ou le Feu , ſoit ou la Terre , ou l'Onde
Que l'on veuille donner pour Principes du Monde ,
Ils ſont de la Matière , on a pû l'en former.
Il s'agit de bien voir ce qu'on veut exprimer
Par tous ces Elemens qu'à ſon gré l'on arrange.
Soit qu'on en prenne un ſeul , ou ſoit qu'on les mêlange,
On peut comme autrefois , d'un Art ingenieux ,
Faire un Syſtème ſpecieux.



Mais enfin l'Element étant à chaque choſe ,
Ce qui le premier la compoſe ,
Ne doit point être propoſé
Sous nulle Idée obſcure , imaginaire ,
Sa Notion d'abord doit être ſimple & claire ,
En ſorte que l'Eſprit trouve toujours aisé ,
Dans le même inſtant qu'on y penſe ,
D'en reconnoître l'Evidence.



Donc on semble avoir tort de nommer Element,
 Par exemple, le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,
 Si ces Corps pris séparément,
 Sont des plus composez que nous ayions au Monde,
 Et ne sont point d'abord connus distinctement,
 Ils ne peuvent former une Idée assez claire.
 Quand même on les prendroit dans la simplicité,
 Que l'on appelle Elementaire,
 Le terme est équivoque, & dans l'Erreur vulgaire
 Notre Esprit, malgré nous, est sans cesse emporté.
 En nommant froid, humide, & chaud, & sechereffe
 Premieres Qualitez qu'on mêle dans les Corps;
 On marque obscurément leurs débats, leurs accords:
 Mais cela n'instruit point de leur Nature expresse.
 On est toujours en peine à se bien expliquer
 Ce que c'est que le chaud, le froid, le sec, l'humide;
 En quoi leur Action en Eux-mêmes reside,
 Et comment sur l'Organe elle peut s'appliquer.
 Les mots seuls ne font rien. Et comme il faut qu'un Etre
 Naisse effectivement des Principes posez,
 Tout Principe inconnu ne nous fait rien connoître,
 Et par des Mots confus nous sommes abusez.
 Ces autres Elemens, comme le Jour, & l'Ombre,
 Ou le Pair & l'Impair, l'Harmonie & le Nombre,
 Trop abstraits, trop subtilisez,
 Seroient vainement proposez.



L'Esprit a peine à se réduire
 A l'exaëte simplicité ;
 Mais elle seule peut conduire
 Sûrement à la Verité.

Quelques Agens divers que la Nature employe ,
 Elle choisit les chemins les plus courts ;
 Par la plus abrégée , & la plus simple voye
 A ce qu'elle veut faire elle arrive toujours.

Depuis l'Origine premiere
 Elle est toujours la même , en tous tems , en tous lieux :
 Que les Corps soient obscurs , ou brillans à nos yeux ;
 Que l'apparence en soit délicate , ou grossiere ,
 Qu'ils soient , ou Fange vile , ou Metal précieux ,
 Des Abîmes profonds jusqu'au plus haut des Cieux
 Tout est fait de même Matière ,
 Tout se fait de même Maniere.
 Sur les Estres naissans nos Regards occupez
 Les verront composer , comme l'Architecture
 Pour faire un Bâtiment , employe à sa structure
 Des pierres , des moilons de diverse figure ,
 Que du même Rocher l'Ouvrier a coupez.



Donc pour avoir l'Idée & nette & singuliere
 Des Mélanges de la Matière ,
 Par les divisions , & par les mouvemens
 Nous chercherons ces Elemens
 Qui des Estres divers composent la Texture.

Des Secrets naturels, c'est ici l'ouverture.
 Prenons de *petits Corps* aigus, ronds, & crochus,
 Cilindriques, plians, hérissés, ou branchus,
 Qui, selon leur Figure, en cent façons se lient,
 Et que leurs changemens sans fin diversifient.
 Au lieu de Qualitez, qui n'étoient que des Noms;
 De la forme d'un Etre, on trouve les raisons;
 Leurs proprietés s'éclaircissent,
 On reconnoît comme ils agissent.
 Que tous ces petits Corps figurez & mouvans,
 Font de plaisir aux yeux sçavans!
 Que leurs atteintes invisibles,
 Quand on y pense bien, sont claires & sensibles!
 Et que ces Elemens, du Vulgaire ignorez,
 A l'Esprit sont bien démontrés!



Un Moschus, la memoire en doit être éternelle;
 Ebaucha, nous dit-on, un Système si beau.
 La Philosophie au berceau,
 A ce Phenicien dut sa clarté nouvelle.
 Il a droit d'obtenir la Palme la plus belle;
 Sur ces Pheniciens fameux dans l'Univers,
 Qui découvrirent l'Art de traverser les Mers;
 Et sur ceux qui par l'Ecriture,
 De la parole ont tracé la Peinture.
 Si les uns dominant & les Vents & les Eaux,
 Les Regards attachez sur cet Astre Polaire,

Qui d'un feu si constant nous guide & nous éclaire,
Furent chercher au loin des Rivages nouveaux ;
Si d'autres ont trouvé la Science immortelle,

Qui sçait transmettre à l'avenir
Des grandes Actions l'éclatant souvenir,
Et par qui le Commerce & l'Amitié fidelle
Des bouts de l'Univers peuvent s'entretenir ;
Celui-ci pénétrant l'immensité profonde,
Où se cachotent pour nous les Principes du Monde,

A sçu le premier démêler
Les nombreux petits Corps de diverse figure,
Qu'un mouvement secret sans cesse fait rouler.
Par lui jusques aux Cieux notre Esprit peut voler,
Nous voyons les Ressorts que voile la Nature ;
Nous l'observons jusqu'à ses moindres traits,
Et lisons dans son sein ses merveilleux secrets.



Sur les pas de Moschus arriva Démocrite,
D'un Systême imparfait celebre Imitateur,
Des *Atomes* roulans il parut l'Inventeur.
Leucipe, Anaxagore, & le sage Heraclite,
Avec les petits Corps, & leurs tissus divers,
Expliquerent aussi l'ordre de l'Univers.



Epicure, qui vint ensuite,
Par la Déclinaison régla le Mouvement,
Là Rencontre & l'Enchaînement.

Des Principes errans du Sçavant Abderite.



En petits Corps ainsi tout étoit divisé.

Loin de donner aux Corps des qualitez obscures ;

Les divers Mouvemens, les diverses Figures ,

Offroient pour les connoître un moyen plus aisé.

Mais ce commun Principe, en general posé ,

Forme encor des Sectes contraires.

Anaxagore a cru ses Notions plus claires ,

En nous établissant chaque Etre composé

De Particules *Similaires*.

Ces petits Corps, dit-il, confondus & cachés ;

Douez chacun à part de Figures constantes ,

Quand ils sont tous pareils en grand nombre attachez ;

On voit alors des especes naissantes.

Rien, à ce qu'il pensoit, n'étoit fait de nouveau ;

Les parcelles changeant de place ,

Les Etres différens changeoient aussi de face.

L'Eau s'offroit à nos yeux, quand des parcelles d'Eau,

Avec les autres Corps auparavant mêlées ,

Venoient à se voir assemblées.

Il vouloit que le Feu nous parût allumé ,

Quand il s'en rassembloit diverses étincelles ,

Et que l'Or tout de même, en petites parcelles

Au sein de la Terre semé ,

Par leur réunion y fût aussi formé.



Heraclite a pensé , non sans quelque apparence ,
 Que tous les Elemens l'un sur l'autre rangez
 Etoient l'un en l'autre changer ;
 Que l'Air de l'Eau prenoit la consistance ,
 Que l'Eau devenoit Terre , & la Terre à son tour
 Reprenoit la forme de l'Onde ,
 Qui , reprenant de l'Air la vertu vagabonde ,
 Revoloit au brillant séjour.



Ce Sage a cru par là marquer l'ordre du Monde.
 Et la Matiere ainsi qui dans tous les Etats ,
 Ou s'élève , ou se précipite .
 Fait ce *Mouvement* qu'Heraclite
 Nomme *de bas en haut* , nomme *de haut en bas*.
 Ces Révolutions , ces forces mutuelles ,
 Caused incessamment les accords , les débats ,
 Ce cercle de formes nouvelles
 Qui font naître & mourir les choses naturelles.



Lucrece enfin nous a chanté ,
 Que les *Atomes d'Epicure* ,
 De diverse grosseur , de diverse figure ,
 D'éternelle durée en leur solidité ,
 Se mêloient dans le vuide avec diversité.



Respectant la Morale & la Foi la plus pure ,
 En notre siècle Gassendi

DE PHILOSOPHIE. LIV. II.

Vouloit par un projet aussi vain que hardi,

Dans les choses de la Nature

Renouveler ces Dogmes d'Epicure.

Bernier, plein de Lucrece, amoureux de ses Vers,

Instruit sous Gassendi, nous décrit l'Univers ;

Il croit insinuer, par des raisons plausibles,

Ses Atomes incorruptibles.

C'est le terme, dit-il, où l'on doit s'arrêter ;

Il ne faut pas penser que jamais un Principe,

Ni s'altère, ni se dissipe,

Ce dont tout est formé doit toujours subsister.

Mais est-on convaincu de ces *Corps insécables*,

Absolument inaltérables ?

De même que le Vuide on peut les rejeter.

Ces Regles seront démenties,

S'il est vrai que tout Corps doit avoir des parties ;

Les Atomes en ont, ainsi l'on peut douter,

Qu'à leur division ils puissent résister.



Descartes établit, invente, ou rectifie

Un heureux Plan de la Philosophie :

Il met les Veritez dans un Ordre nouveau ;

Système mieux suivi, plus facile, plus beau,

Que la sage Methode éclaire & fortifie.

Il propose d'abord que ce Tout spacieux,

Sans vuide aucun se répand en tous lieux :

Voilà notre Matière égale, informe, unie.

Cette *Etendue* indéfinie ,
 Il ne lui donne encore aucune qualité ,
 De l'Onde , ni du Feu , de l'Air , ni de la Terre.
 Il ne met point d'abord en guerre
 La Molléſſe , & la Dureté ,
 Le Chaud avec le Froid , le Sec avec l'Humide.
 Ce n'eſt point le Cahos d'Ovide.
 Il ne nous l'a fait concevoir
 Que comme une *Etendue* également ſolide ,
 Qui peut ſe diviſer , & qui peut ſe mouvoir.



Pour aider notre intelligence ,
 Il nous fait du *Grand Tout* prévenir la Naïſſance.
 Libres de tous Objets , eſſayons de penſer
 Que Dieu vient de produire une Matière nue ;
 Mais où le Mouvement ſoit prêt à commencer.
 Qu'il commence en effet , & s'offre à notre vûe.
 Autant que le peut l'œil humain ,
 Obſervons l'action du Maître Souverain.
 Si de cette *Etendue* il veut former le Monde ,
 En Cubes inégaux il va la diviſer ;
 Car la Diviſion ne ſe peut ſuppoſer
 En des Corps de figure ronde ;
 Des Globes entaſſez , comme il nous eſt connu ,
 Ne ſçauroient occuper d'eſpace continu.
 Figurons-nous que cette Maſſe entière
 Se meuve circulairement.

Et que les morceaux de Matière
 Soient mêlés ainsi chacun séparément.
 Tout de ce double Mouvement
 Suit l'impression circulaire.

Un petit Cube alors par les Angles se rompt ;
 L'un glissant près de l'autre , il semble nécessaire
 Qu'il change, qu'il s'écorne , & qu'il devienne rond,

Or si le Vuide est impossible ,
 Comme il nous paroît établi ,
 Des Globules soudain l'entre-deux est rempli

Par ces Particules mobiles ,
 Des Cubes arondis les Brisures subtiles ,
 Et dont la petitesse & la subtilité
 S'introduit à l'instant avec facilité.

D'autres Parcelles plus grossières
 Ont moins du Mouvement senti l'impression ,
 Et demeurent encor dans leur division
 Inégales , irrégulières ,
 Ont des Coins , des Replis qui peuvent s'enchaîner ,
 S'accrocher , & s'entrelasser.



Lorsqu'ainsi la Matière est divisée & mêlée ;
 Si l'Acte du Moteur réglément continue ,
 Les Formes par degrez vont se débarrasser ,
 Et les Etres distincts en leurs rangs se placer.

Une simplicité seconde
 Nous développe ici les Principes du Monde.

Ces petits Corps subtils, les premiers divisez,
 Qui naissent des Angles brisez,
 Sont de ces autres Corps la poussiere menue;
 Elle se meut soudainement,
 Plus vite que tous ceux par qui même elle est mûe.
 D'abord au moindre ébranlement,
 Elle reprend son action perdue,
 Elle glisse, elle cede, & par-tout s'infinue,
 Penetre tous les Corps, aide à leur Mouvement;
 C'est ce que nous nommons le premier Element.



Tous les petits Globes solides
 Qui ne cessent point de rouler,
 Et se touchent sans se mêler.
 Forment de l'Univers les Espaces liquides;
 Par leur Figure ils sont mûs aisément,
 Dans le tour du grand Cercle ils vont rapidement;
 C'est notre second Element.



Le troisieme Element est fait de la Matiere,
 Qui demeure brisée en morceaux plus grossiers;
 Un partage inégal se trouve en ces derniers,
 Leur Figure est irréguliere;
 Diversement unis, confusément mêlez,
 Les autres Elemens en remplissent les vuides;
 Ils composent des Corps plus mols, ou plus solides,
 Selon qu'ils seront mûs & seront assemblez.



Voilà les premiers Corps. Mais il n'est pas étrange,
La Matière en effet changeant à tout moment,

De s'imaginer simplement

Qu'une parcelle en d'autres change,

Par la Figure, & par le Mouvement;

Peut-être du premier, du second Element,

De petits Corps unis deviendront le troisième,

Et celui-ci peut tout de même,

En se froissant, se divisant,

S'arrondissant & se subtilisant,

Prendre la forme du deuxième,

Devenir le premier par sa vitesse extrême.



Ainsi sans recevoir les Amas similaires,

Ni l'infecable *Atome* incertain dans son cours,

Ni ces renversemens, ces mutuels retours,

Des Régions Elementaires,

Par ce Système aisé nous serons mieux instruits.

De nos trois Elemens qu'un différent mélange

Sans cesse unit, assemble, ou separe, ou dérange;

Tous les Etres seront produits,

Et de la même sorte aussi seront détruits.



Par les Figures innombrables,

Dans les Corps divisez toujours inépuisables,

Ces Elemens en leur simplicité,

Sans cesse fourniront à la variété;

Mais leur mélange encore a de plus grands usages,
Leurs differens concours, leurs divers assemblages,
Recommencez toujours, n'ont rien de limité :
D'une même Matiere il naît tous ces Ouvrages
Qui ne tarissent point dans leur diversité.



Tels que sous l'Ecrivain les mêmes Caracteres,
Placez diversement, & sans cesse changez,
Mêlez, unis, repetez, & rangez
D'une infinité de manieres,
Tracent à nos regards ce grand nombre de Vers,
Dont Homere & Virgile ont charmé l'Univers.



DE LA STRUCTURE DE L'UNIVERS.

D'ABORD d'un noir Cahos on se fait les Images ,
 Un mélange confus brouille les Elemens ,
 Où l'Esprit n'apperçoit que des Renversemens.
 Tout est obscurci de Nuages.

Mais quand les Elemens du Cahos dégagez ,
 En leur rang furent partagez ,

Les Astres asservis à de reglez usages ,
 Le Monde eut de leurs Fondemens ;
 Il montra ses Beutez & ses Arrangemens ;
 Et ses Pieces alors constamment assorties ,
 Ce ne fut plus qu'en ses moindres Parties
 Qu'il éprouva des changemens.



Par ces Descriptions en ornemens fécondes ,
 La Poésie antique a toujours éclaté ;
 Et la Philosophie a toujours médité
 Pour expliquer ces Merveilles profondes.
 D'un téméraire essor Epicure emporté ,
 Se formoit à plaisir des millions de Mondes ,
 Et rien ne limitoit son Plan audacieux.
 Les *Atomes* errans , Semences vagabondes ,
 Composeroient au hazard Terres , Astres , & Cicux ;

Son engageant Système établissant le Vuide ;
Le donnoit pour Principe avec le Corps solide ;
Outre un Vuide mêlé dans les Etres divers ,
Il affueroit que la Matiere
Dans un Vuide infini doit avoir sa carrière ,
Et qu'il n'est dans le Plein aucuns Chemins ouverts.



Contre lui la Raison décide ,
S'il ne veut point qu'une cause préside
Aux *Atomes* épars qu'il conçoit dans le Vuide :
Comment pour composer ses Mondes infinis ,
Ces Corps toujours tombans se seroient-ils unis ?
Et sur quel fondement prétendre ,
Que du Mouvement droit ils pussent décliner ?
Sans fin ils auroient dû descendre ,
Sans pouvoir s'accrocher , se joindre , ni se prendre ,
A moins que de s'imaginer
Le concours d'un Agent qui les fit détourner.



Pour nous qui pensons au contraire ,
Et qu'il n'est point de Vuide , & que le Mouvement
Se communique incessamment ,
Nous en avons la Cause nécessaire ,
En remarquant des Corps l'action circulaire.
En vain on veut nous objecter ,
Si notre Monde est plein , & s'il est tout l'espace ,
Que nulle portion ne s'en peut transporter ,

Qui puisse ailleurs trouver sa place.

Répondons que les Corps, sur leur Centre agitez,
Sans tenir plus de lieu, se mouvans, qu'arrêtez,
Tournent l'un parmi l'autre, en rond tourne la Masse;
Comme un Cercle d'acier parfaitement poli,

Encore que tout soit rempli,

Il ne s'arrête point, quelque tour qu'il embrasse,
Sur lui-même il se meut, il se suit & se chasse;
Tout est mêlé, tout est plein, tout change & se remplace.

En tous les Mouvemens cet Ordre se maintient;
Un Corps quitte sa place, un autre Corps y vient;

A mesure qu'un Poisson nage,

L'Onde se meut en Cercle, en lui donnant passage;
Si le Poisson avance, il faut qu'au même temps
Son Lieu soit occupé par ces Cercles flottans.



Tout Corps résiste à celui qui le presse.

Dans le plein les Corps détachez
Sont tous de se mouvoir l'un par l'autre empêchez;
Pour s'éloigner du centre ils s'agitent sans cesse,
Et dans leur Cours direct par leur Choc reprimez,

En redoublant leur force & leur vitesse,

Des Tourbillons en sont formez.

Ces Corps, que cet obstacle en grand nombre rassemble,
Disposez par leur pente à se mouvoir ensemble,
Dans leur rapide effort obligez à tourner,

En rond doivent se ramener.



Ainsi différens Assemblages
 De l'Air subtil & des Corps étherez,
 Se ramassant dans leurs partages
 Autour de Centres séparez,
 Ont fait ces Tourbillons, qui tous sont mûs de même,
 Sur leurs Cercles tournans d'une vitesse extrême,
 En divers sens, en différens degrez.



Ces Tourbillons divers partagent la Matière,
 Et leur Circonférence à tous est singulière.
 Ceux qui sont plus massifs, par là moins détournent,
 Dans un plus grand espace étendent leur Carrière,
 Ceux dont la force est moindre, ont des toûrs plus bornez,
 A tenir moins d'espace ils sont déterminez.



Par la violence rapide
 Dont chaque Tourbillon à part est emporté,
 Dans sa Circonference il paroît limité,
 Comme s'il n'étoit point fluide,
 Ou qu'il demeurât arrêté
 Par quelque barrière solide.
 Les divers Tourbillons sur leur Centre roulez,
 Tournez chacun sur soi, jamais ne sont mêlez.



Quelques-uns cependant s'allongent en ovales,
 Les uns par les autres pressiez;
 Et de quelque façon qu'ils se trouvent placez,

Ils doivent tous entr'eux laisser des Intervalles.

Mais on le sçait, ce seroit se tromper,
De croire que le Vuide ait pû les occuper.

Dans ces milieux triangulaires,
Quelques Corps du premier, du second Element,
Echapez des mouvantes Spheres,
Sans laisser aucun Vuide agitez vivement,
Peuvent s'en écarter dans leurs courses legeres,
Et revenir à tout moment.



De tous ces Tourbillons les Masses assemblées,
Jamais dans notre Esprit ne sçauroient se borner ;
Mais bien qu'on puisse imaginer
Jusqu'à l'indéfini leurs bornes reculées,
Songeons à nous déterminer
Dans cet Espace enclos de Voutes étoilées ;
Sans aller s'égarer en des Mondes divers,
Que ce soit là notre Univers.



Voilà ce Tourbillon dont le grand Cercle embrasse
Terre, Lune, Soleil, & ces Globes épars,
Saturne, Jupiter, Venus, Mercure, Mars,
Qui des fluides Champs courent le vaste espace,
Et brillant plus ou moins s'offrent à nos regards.



Ces Globes suspendus à divers intervalles,
Sont en des Tourbillons de grandeurs inégales,

En des temps inégaux différemment tournez.
 Le Tourbillon terrestre entraîne dans sa Sphère
 La petite Masse Lunaire.

D'autres Astres encor sont vûs subordonnez.
 Saturne, Jupiter ont plus d'un Satellite,
 Dans le vaste Liquide attachez à leur suite.
 Par un Astre plus fort de moindres gouvernez,
 Sont de leur mouvement & du sien entraînez;
 Comme lorsqu'un Torrent dans ses fureurs extrêmes,
 D'un Cours précipité fait les Flots écumer,
 On voit en Tourbillons les Vagues se former,
 Et tourner autour d'elles-mêmes,
 Tandis que le Torrent en poursuivant son cours,
 Dans son sein écumeux les emporte toujours.



Lorsque nous contemplons dans ces immenses plaines,
 De ces Astres épars les divers Phenomenes,
 Nous demandons comment ces Globes sont formez
 Au sein des Tourbillons dont ils sont enfermez ?
 Comment de tous les points d'une Circonférence,

L'Ether dans sa Fluidité
 Vers un Centre certain pousse avec violence
 Des Corps où nous voyons tant d'inégalité.

Ici par l'effort circulaire
 Se forme dans le Centre un Globe lumineux ;
 Et là dans une autre Sphère
 Se fait au Centre un Globe tenebreux.



Le Soleil renfermé sous une Voute ardente,
Concentre sa Clarté brillante.
Qui peut donc ainsi resserrer
Cette active & prompte Matière,
Prête à voler par-tout, propre à tout pénétrer,
Qui n'est que Mouvement, que Flâme, & que Lumière ?
Pensons que la rondeur de son Disque enflâmé,
Vient du seul mouvement au grand Tout imprimé.
Souvenons-nous des parcelles mobiles,
Les plus pures, les plus subtiles,
Qui par leur petitesse ont plus facilement
Conservé tout leur Mouvement.
Cette Matière en tous lieux répandue,
Et qui se meut incessamment,
Des Abîmes profonds jusques au Firmament,
Ne se trouve point confondue.
Dans les Corps pénétrez de son activité,
Il en demeure encore en grande quantité,
Qui par des Corps massifs de tous côtez chassée,
Contrainte à leur céder en un Globe est pressée.
Elle compose une ardente Liqueur ;
Et voulant s'échaper, par l'Ether reprimée,
Comme dans sa Fournaise en cercle renfermée,
Du Tourbillon Solaire elle occupe le Cœur.



Mais la Terre, au contraire, inactive & pesante,
Et qui sous nos yeux se présente,

Comme un mélange épais, matériel, obscur ;
 Forme un Globe grossier dans l'Air liquide & pur.
 Son Tout apparemment fut d'abord moins solide ;
 Ce n'étoit qu'un amas inégal & poreux ,
 D'Atomes longs , crochus , entortillez , rameux.
 Que de semblables Corps nageant dans le liquide ,
 Viennent à se presser , à s'accrocher entr'eux ,
 Qu'un autre après un autre approche & s'entrelasse ,
 Toujours d'autres pareils y viendront se mêler ,
 Par le concours du temps , en grossissant la Masse ,
 Ne pourront plus se mouvoir , circuler.
 Les petits Corps branchus , perdant leur résistance ,
 Chassés de tous les points de la circonference ,
 Doivent ensemble se coller ;
 Liez par la force pressante
 De la Liqueur environnante ,
 En Globe , dans le centre , on les voit s'assembler.



La Terre en sa rondeur est ainsi composée :
 Et nous en convaincrons notre esprit curieux ,
 Par une expérience aisée ,
 Sans l'aller observer de la Voûte des Cieux.
 Un Vase transparent expose à notre vûe ,
 De l'Eau que l'on agite en rond ,
 Et de Cire rougie une poudre menue ,
 Que son poids fait couler au fond.
 Par le premier effort du branle circulaire

La Cire nage , & va vers les bords de la Sphere ;
Mais quand le vase aura tourné long-temps ,
Et que dans ces Cercles flottans ,
Au mouvement commun l'eau s'est mieux ajustée ,
Qu'on laisse le Vase en repos ,
Cette Eau, parmi la Cire , alors roulant ses flots ,
Plus coulante , plus agitée ,
Vient à tenir le premier lieu ;
Loin du Centre elle est emportée ;
Et la Poudre rougie est chassée au milieu ,
Où ses Corps accrochez font une Masse ronde ;
Un Globe dans ce Centre environné de l'Onde.



N'est-ce pas à peu près par de semblables Loix ;
Et pour nous en donner une sensible preuve ,
Qu'une Isle se forma dans le Tibre autrefois
De Gerbes qu'au hazard on jetta dans ce Fleuve ?
Une touchant le fond , & cessant de flotter ,
Celles qui la suivoient s'y vinrent arrêter ;
Le Limon que les Eaux y charioient sans cesse
Rendit la Masse plus épaisse ;
Et de nouveau Limon qui s'y joignoit toujours ;
L'augmenta , l'affermir par le nombre des jouts.
Mais cette Isle , ou Terre naissante ,
Touchant le Sable par son fond ,
L'eau ne put la former en rond ,
Comme une Planete flottante ;

L'Onde qui l'embrassoit glissant le long des bords,
 Par de continuels efforts,
 L'allonge en forme de Navire,
 Les ans l'ont cimentée au lieu de la détruire.
 Elle porta de fermes Bâtimens,
 Rome y jetta les Fondemens,
 D'un Temple d'Esculape & de vastes Portiques.
 On en voit aujourd'hui les vestiges antiques,
 Et de cette Isle * encor les bords sont celebrez
 Par des Edifices sacrez.



Souvent de cette sorte il se forme une Tache,
 Qui commence à nager sur le front du Soleil;
 Ce qu'il a de moins pur en écume s'attache,
 Devient un Corps opaque à la Terre pareil;
 Jusqu'à ce que cet Astre, en sa force première,
 Ait dissipé la Tache, & repris sa lumière.



Pour un temps telle Etoile a ses traits effacez,
 Puis de ce voile obscur elle se débarrasse;
 Elle renaît & brille dans sa place.
 Telle autre pour jamais disparoît & s'efface;
 Sa nature se change, & ses feux éclipsiez,
 Sont dans l'Ecorce opaque à jamais enfoncez.



Une semblable Ecume épaissie & grossière,

* A présent l'Isle de Saint Barthelèmi à Rome.

Des Planettes fans doute a fourni la matiere.

Si l'on ne peut plus contester
Que la Terre en leur rang ne se doive compter ;
Pour montrer leur nature elle-même décide ;
Chacune est un amas de divers Corps mêlez ,
Dans le Liquide unis , vers un centre assemblez ;
De même que la Terre ils font un Tout solide ;
Et c'est cette épaisseur & cette opacité ,
Qui des rayons du Jour refléchit la clarté.



Si pour mieux découvrir toutes les circonstances ,
Soit des vrais Mouvemens , soit de leurs apparences ,
Vers les Voutes du Ciel nos yeux sont élevez ,
Nous trouvons les sujets d'une étude profonde.
Du grand Astre des Jours les Pas sont observez ,
Des bornes du Matin au Couchant arrivez ,
Eclairant sans repos les Cieux , la Terre , & l'Onde.
Ou l'on peut croire aussi que ce Flambeau du Monde ,
Immobile au milieu de ce vaste Contour ,
Laisse aux Astres errans faire leur Course ronde ;
Et que de ses regards ils viennent tour à tour
Emprunter la Lumiere , & recevoir le Jour.





DU SOLEIL, DES PLANETTES, DU FIRMAMENT.

D'UN endroit élevé de ce Monde sensible ,
Voyons le Tout entier autant qu'il est possible.
Ce qui frappe le plus nos yeux & nos Esprits ,
Ce sont les clairs Flambeaux des Voutes éthérées ,
Les uns sont attachez au celeste Lambris ,
Les autres nous font voir des Courses mesurées ;
Les uns brillent toujours de leurs propres clartez ;
Les autres sont brillans par des feux empruntez.



C'est le Soleil qui régne , & par sa vive flame
Du Monde Elementaire il est la Vie & l'Ame.

Il semble décrire en son Cours ,
Et le Cercle annuel , & les Cercles des Jours.
Avec l'Astre des Nuits les Etoiles errantes ,
Se montrent à nos yeux sous des formes changeantes ,
Et le sublime Ciel où notre œil est borné ,
Est de Feux infinis superbement orné.



Le grand Astre paroît une mouvante Sphère ,
 Il n'est rien qu'il n'échauffe , il n'est rien qu'il n'éclaire.
 Elançant de son Globe un Feu brillant & pur ,
 Perçant l'espace entier du transparent azur ,
 On le voit sans relâche imprimer sa puissance
 Sur tous les Elemens de son feu pénétrez ,
 Sur tous les Corps par lui seul éclairez.



Autour de nous occupant notre vûe ,
 Et du vaste Horison parcourant l'étendue ,
 Ce Globe que nous habitons ,
 Formé de la Terre & de l'Onde ,
 A nos sens prévenus nous le représentons ,
 Comme placé dans le Centre du Monde.
 Une apparence encor nous a préoccupez :
 Observant de nouveau la parfaite ordonnance ,
 Qu'expose à notre Esprit cette Machine immense ,
 Nous pourrions être détrompez.



Lorsque notre Raison avec soin considère
 Tout ce que notre Monde à nos yeux vient offrir ,
 L'Ordre & les Mouvemens qu'il laisse découvrir
 Ne sçauroient s'accorder au sentiment vulgaire.
 Ptolomée a pensé que le Flambeau des Cieux ,
 Et les Astres errans que cette Voute enferme ,
 Tournoient tous autour de la Terre ;
 Mais aujourd'hui que l'Art vient secourir nos yeux ,

On se peut assurer de les observer mieux.
 Il faut de Ptolomée oublier le Systême.
 On connoît clairement que Mercure & Venus,
 Les plus près du Soleil autour de Lui font mûs.
 La Terre tourne ensuite, est Planette elle-même;
 Mars, Jupiter, Saturne enfin tournent de même;
 Le Soleil est leur Centre, & d'un Ordre pareil
 Tous roulent autour du Soleil.



Cette idée est plus simple & plus juste & plus claire.
 Par des Sages fameux le Plan en fut tracé.
 L'Ecole de Samos avoit ainsi pensé,
 Que dans l'ordre du monde il étoit nécessaire
 Qu'un Astre qui l'anime, & l'échauffe, & l'éclaire,
 Au Centre se trouvât placé.



Numa dont le Genie & si grand & si sage,
 Apprit dans la Retraite à régir les Humains,
 Et fondant sur les Loix l'Empire des Romains,
 En Eux sçut allier la Sageffe au Courage;
 Philosophe Religieux,
 Du Monde dans un Temple il dressa la Figure.
 Au sein de l'Edifice un Feu mystérieux
 Conservoit sa chaleur perpetuelle & pure;
 Il voulut exprimer l'Ordre de l'Univers,
 Tel que l'enseigna Pithagore,
 Où le Soleil, au Centre, épanche dans les Airs

L'ardeur dont tout s'anime, & dont tout se colore.
 La Terre n'étoit point dans le milieu des Cieux ;
 Et loin de la croire immobile,
 Il crut plus raisonnable ainsi que plus facile,
 De fixer du Soleil le Trône radieux.



Et le Divin Platon à la fin de sa Vie,
 Observant de nouveau l'Ordre de l'Univers ;
 Sur cette Verité ses yeux furent ouverts,
 Il suivit Pithagore & sa Philosophie ;
 De la Terre mobile il reconnut le Cours,
 Autour du grand Astre des Jours.



A ce Roy lumineux des jours & des années,
 Les Loix du Mouvement sont toujours enchaînées.

Là commence l'activité,
 Et de-là tout s'ébranle avec rapidité.
 Tout y répond, tout suit cette belle harmonie ;
 Dans le Ressort central toute la force unie
 Se répand par degrez, par elle tout se fait
 D'un Ordre immuable & parfait.

Dans les Régions Planétaires
 Les Globes décrivant leurs Routes circulaires,
 Leur course est mesurée à leur éloignement ;
 Les plus près du Soleil vont plus rapidement ;
 Et ceux qui sont placez dans les lointaines Spheres,
 En des termes plus longs roulent plus lentement.

Tout va de même sens du Centre jusqu'au Faîte,
 Sans que rien se démente, ou se nuise, ou s'arrête.

Admirable uniformité !

Merveilleuse simplicité !



Tel qu'un Monarque au sein de son Empire,
 Cet Astre souverain agit de toutes parts ;
 Sur tout ce qui se meut, & vegete, & respire,
 Par un juste partage il porte ses regards.



Pouvoit-il occuper que le Centre du Monde ?
 C'est là que sa chaleur doit avoir son foyer.

C'est de-là qu'il doit envoyer
 Les rayons embrasés qui percent à la ronde.
 Là se tournant sur soi, ses prompts élancemens,
 Ses efforts resserrez, les vifs bouillonnemens,
 Jettent de tous côtez l'ardeur féconde & pure,
 Qu'il fait sentir à toute la Nature.



Mais cette source enfin de flamme & de clarté,
 Souvent ne garde pas toute sa pureté,
 Nous voyons sur son front tourner plus d'une tache,
 Et le terme réglé qui les montre ou les cache,
 Nous prouve que cet Astre à chacun de ces tours
 Employe environ trente jours.



Par sa chaleur, par sa lumière

Il est semblable au feu parmi nous allumé.
Quelques Sages pensoient qu'il seroit consumé
En versant tant de feux dans sa vaste Carriere,
Sans l'humide Aliment des Vapeurs exprimé,
Qui l'entretient toujours dans sa force premiere.
Mais pressé par les Cieux, en sa Sphere enfermé,
Il est toujours nourri de sa propre matiere ;
Le premier Element qui d'abord l'a formé,
Et qui vole par tout d'une Course legere,
Redonne à la brillante Sphere
Tout ce qui s'échapoit de son Sein enflâmé.



Quand ses feux sont cachez sous le Rivage More ,
De cet autre Hemisphere il nous éclaire encore ;
De spheriques Miroirs nous rendent sa splendeur ;
Il se presente à nous sur le front des Planetes.
Nous avons remarqué comme elles se sont faites ;
On en connoît le cours , l'éclat , & la rondeur ,
Leurs Cercles inégaux , leur diverse grandeur.
On void que dans l'Ether une Planete nage ,
Par son poids , par sa masse y prend certain étage ;
Ainsi que les Corps durs , plongez dans les liqueurs ,
Nagent selon leur poids à diverses hauteurs.



Il faut que dans son Ciel une Planete roule ,
Et sur soi-même encor tourne comme une Boule .
Comme ces Corps roulent plus lentement

Que l'Ether qui sur eux poursuit son mouvement ;
 Son choc les fait tourner sans cesse ;
 Leur cours alors est de plus d'une espece ;
 Dans le tour d'un grand Cercle on les void entraînez ,
 Et sur leur Axe propre en même temps tournez.



Dans l'Espace fluide où la Terre est placée ,
 Toujours flottante & balancée ,
 Comme les autres Corps qui sont placez ainsi ,
 A se laisser mouvoir aussi
 Peut-elle n'être pas forcée ?
 Le Mouvement des Cieux, qui meut de plus grans Corps,
 La pouvant emporter par de moindres efforts ,
 Quelles Chaînes , quels Nœuds feroient sa résistance ?
 Même où seroit la Vraisemblance ,
 Que le Soleil , d'une énorme Grandeur ,
 Pût en si peu de temps parcourir la Rondeur
 De toute la Circonference
 Que doit avoir son Tourbillon immense ;
 Qu'avec les Cercles Etoilez ,
 Espaces que tout l'Art n'a jamais calculez ;
 Des Corps , tels que l'on sçait , Jupiter , & Saturne ,
 Par le seul mouvement diurne ,
 En si peu de momens sur nous fussent roulez ?
 Hé quoi dans l'Univers la Terre , un grain de Sable ,
 D'un liquide entourrée , est ferme , inébranlable ;
 Elle void l'Univers sur elle circuler

Tandis qu'elle demeure stable !

N'est-il donc pas plus vraisemblable

Que sur son petit Axe elle doive rouler ?



Quand on lui donneroît une Affiette tranquille,
Son Ciel au moins l'emporte , & l'on peut concevoir ,
Lorsqu'en un jour sur nous tout paroît se mouvoir ,
Que c'est nous qui tournons sur ce monceau d'argile,
Qu'emporte dans un jour son Tourbillon mobile.



Ne sçait-on pas que les Nochers ,
Quand ils abandonnent les Rives ,
Pensent voir éloigner les Tours & les Rochers ,
Et courir devant eux les Côtes fugitives ?



Le Soleil à nos yeux décrit un Cercle ardent ,
Parceque nous tournons sur une Masse ronde.
Quand il paroît courir de l'Aube à l'Occident ,
Ici sortant des Flots , là se plongeant dans l'Onde ,
C'est la Terre qui se mouvant ,
Au tour de son Essieu , du Couchant au Levant ,
Fait qu'en un sens contraire on voit tourner le Monde.



En tournant chaque jour , la Terre tourne encore
Par son mouvement annuel.
Au tour de ce grand Astre elle parcourt le Ciel ,
Et roule en s'avancant du Couchant vers l'Aurore.

Ses deux Poles fixez observent constamment
 De répondre à deux points marquez au Firmament.
 Liée à ce rapport fidelle,
 Dans les fluides Champs à sa Carriere ouverts,
 Elle garde toujours son Axe parallele
 Aux mêmes points de l'Univers.
 Ainsi le divin Mecanisme
 A ces deux mouvemens joint le Parallelisme;
 Mêlé sans être confondu,
 Par un Exemple simple il peut être entendu.
 En abrégé la Raison s'en explique
 Dans le fer qui reçoit la vertu magnétique.
 Avec le Firmament observons le rapport
 Que garde l'Aiguille aimantée;
 Lorsque sur son pivot elle s'est agitée,
 Et qu'à prendre sa place elle a fait son effort;
 Elle est par ses deux bouts constamment arrêtée
 A regarder & le Sud & le Nord.
 On juge que ce fer, Ame de la Bouffole,
 Sans être gouverné par d'internes ressorts,
 Fait simplement passage à d'invisibles Corps,
 Dans ses pores percez vers l'un & l'autre Pole,
 Et suit l'impression qu'il reçoit du dehors.



C'est du Parallelisme une assez juste Image.
 A des Corps dont les Cieux, les Airs sont penetrez,
 Depuis le haut Sommet des Lambris étherez,

Dans ses pores la Terre aussi donne passage.

Tous ces petits Corps canelez ,

Entre trois Globules moulez ,

Rencontrent des Chemins propres pour leur Usage ,

Pressant d'un & d'autre côté ,

Entrant vers chaque Pole avec rapidité ,

Directement par eux la Terre est traversée ,

Et dans sa ferme Assiete ils la tiennent placée.

Si bien qu'en cet état qu'elle garde toujours ,

D'un Ordre égal elle poursuit son Cours.



Sur le Plan du grand Cercle appelé l'Ecliptique ,

Qui coupe l'Equateur d'une maniere oblique ,

Elle va du Soleil recevoir les Aspects

Plus obliques , ou plus directs.

Vers lui diversement tournée

Parcourant ces douze Maisons ,

Signes où sont marquez les Jours & les Saisons ;

De differens Côtes toujours illuminée ;

Par l'ordinaire effet qu'une Boule produit ,

D'avoir sur sa moitié la Lumiere épanchée ,

Quand l'autre partie est cachée ,

Le Jour naît au matin , le Soir , s'évanouit.

Sur nos Climats roulans tout passe , tout se fuit ,

Et par ce Mouvement qui nous est insensible ,

Notre Hemisphere perd la Clarté qui nous luit ,

Lorsqu'à l'autre Hemisphere elle se rend visible ;

On croit que le Soleil nous approche, & nous fuit,
 Nous vient rendre le Jour, & nous laisse la Nuit.

D'un Degré chaque jour dans sa Route elle avance,

Et le Soleil qui prend cette Apparence,
 Dans l'Ecliptique aussi nous doit faire observer
 Des Degrez differens au point de son lever.

Sur la Ligne Equinoxiale

Ou le Globe terrestre, au milieu separé,
 Est de l'Aube au Couchant, dans son tour, éclairé,
 Du Jour & de la Nuit la durée est égale.

De-là vers chaque Pole on a les Nuits, les Jours
 De suite par Degrez & plus longs & plus courts,
 Pour le Sud, pour le Nord cette Regle s'applique,
 Tant qu'au Zenith Austral, & sous le Pole Arctique

Les Peuples opposez, soumis aux mêmes Lois,
 Ont une seule Nuit, un seul Jour de six Mois.



Si l'Astre est vû dans l'un & dans l'autre Solstice,
 C'est la Terre en effet qui court dans cette Lice;
 Et quand elle accomplit ses Retours mesurez,
 Soit vers le Capricorne, ou soit vers l'Ecrevice,
 Il semble à l'opposite en ces Champs étherez

Parcourir autant de Degrez.

Ses Regards sont toujours la Cause generale,
 Qui de ces Changemens divise l'Intervale.

Comme la Terre expose à ses Clartez

Pendant six Mois sa moitié Boreale,

Pendant

Pendant six autres Mois l'Australe.

Il y produit en des temps limitez

De constantes Varietez.

L'Été succede à l'horreur glaciale ;

L'Hiver succede à l'ardeur des Etez ;

Un Equinoxe double à ses termes nous donne

Et les Fleurs du Printemps, & les Fruits de l'Autonne ;

Et ce qui fait des Jours les Inégalitéz

De ces quatre Saisons fait les Diversitéz.



Si le Soleil n'a plus à courir l'Ecliptique ;

Et si de son repos nous sommes assurez,

Nous dressons aisément le Plan Cosmographique.

Les Poles, l'Equateur, l'un & l'autre Tropicque

Ne s'imaginent plus dans le Ciel figurez.

Cercles, Zones, & points sur la terrestre Sphere

Sont marquez simplement par l'Astre qui l'éclaire,

Et les divers Climats distincts & mesurez.



Le Soleil remplit tout. Et lorsqu'en un Champ libre

Chaque Planete à part garde son Equilibre,

Sur elles par degrez il répand ses rayons ;

En differens Aspects par lui nous les voyons.

Terre ou Planete enfin, c'est la même matiere ;

Ces Corps construits de même, ont mêmes mouvemens,

Sont joints, sont opposez en la même maniere,

Ont aux termes prescrites de pareils changemens,

Ont leurs accroissemens , & leurs decroissemens.



Selon que le Soleil accorde sa presence
Aux Globes revêtus de ses feux éclatans ,
L'Astronomie calcule , & mesure le temps ;
Du sein de l'Univers ce grand Astre dispense
Et les Jours , & les Nuits , & les Mois , & les Ans.



Dans le Cercle annuel on connoît que la Lune
Observe avec la Terre une Route commune.
Mais dans un moindre Cercle elle a son propre cours
En l'espace de trente Jours.

Des Mois diligente Courriere ,
Douze fois en un An elle fait sa Carriere ;
On la void en Croissant , en son Plein , en Decours.
Sa face dans son plein au Soleil opposée
Nous renvoyant ses feux montre un Globe argenté.
Au Croissant , au Declin sa face est divisée ;
L'Opaque par degrez y cede à la Clarté ,
Et par degrez le Clair cede à l'Obscurité ,

A mesure que sur son Globe
La splendeur du Soleil s'étend , ou se dérobe ;
Tant qu'à la fin de ce Tour limité ,
Jointe au Soleil , on la void disparoître ;
Par elle aucun Rayon n'est renvoyé vers nous ;
Sa partie haute alors les reçoit tous ;
Mais visible bien-tôt elle semble renaître ,

Et de même à nos yeux toujours croître & décroître.



Si lorsqu'en décrivant son tour,
Directement elle se place
Entre nous & l'Astre du Jour,
Par toute l'épaisseur de son obscure Masse,
Elle intercepte alors les Rayons lumineux ;
Du Soleil éclipsé l'on void mourir les feux.



Et la Terre aussi par son Ombre,
A l'égard de la Lune, a le même pouvoir,
Entre elle & le Soleil venant à se mouvoir
Le Corps terrestre épand un voile sombre ;
La Lune en est couverte , on ne peut plus la voir ;
Cessant ainsi de recevoir.

La Clarté du Soleil dont la sienne est formée,
Dans une noire Eclipsé elle est toute abîmée.



Souvent à l'Astronome un Objet curieux
S'offre sous le Voile nocturne.
Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne
Semblent pour égarer nos yeux
D'un Cours non regulier se mouvoir dans les Cieux.
Comment, arrive-t-il, sous leur voute tranquille,
Qu'on voye un Astre avancer, retarder,
Ou suspendre son Cours, ou le retrograder ?
Cetle apparence vient de la Terre mobile,

Qui sous divers Aspects nous les fait regarder.



Sur la Terre placez, comme dans un Navire ;
Nous y voguons en rond. Tous ces Globes errans ;
Comme autant de Vaisseaux guidez par le Zephire ,
Flotent dans le liquide Empire ,
Et chacun y parcourt des Cercles differens.

Pour tous les mêmes Loix sont faites :
Mais comme un Voyageur, en traversant les flots ,
Void tout marcher, & croit être en repos ,
Nous ne voyons aussi que le Cours des Planetes.
C'est un jeu dans les Cieux, vûs plus loin, ou plus près.
Ces Corps changent pour nous leurs phases, leurs progrès.
Nous qui roulons entre eux dans la troisième Sphere ,
Et dont le mouvement d'avec les leurs differe ,
Leur rencontre pour nous a des diversitez ,
Quoique d'un ordre égal ces Corps soient emportez.
Quand l'un d'eux nous paroît dans sa Route ordinaire ,
Au même endroit du Ciel répondre quelques Jours ,
Nous nous imaginons qu'il arreste son Cours.

Nous le nommons STATIONAIRE.
Et lorsque devant lui nous avançons toujours ,
L'apparence nous persuade
Que c'est lui qui nous fuit, on le dit RETROGRADE.
Ils semblent quelquefois plus lents, ou plus hâtez ,
Et selon qu'ils sont vûs de differens côtez ,
Ils brillent plus ou moins de leurs feux empruntez ,



Des Routes quelquefois dans le Ciel sont tracées
 Par des Corps incertains qu'on voit de temps en temps
 Montrer d'ardens Cheveux, des Glaives éclatans ;
 On peut les appeller Planetes déplacées,
 D'un Tourbillon peut-être en un autre passées.
 Ou l'on en forme encore un autre Jugement ;
 On veut attribuer à tous leurs Phenomenes
 Des Revolutions certaines ;
 Leur longue absence vient d'un grand éloignement ;
 Et lorsqu'ils ont fini cette Course inconnue,
 Ils reviennent encor s'offrir à notre vûe,
 Et causer notre étonnement.



Ces Corps dont nous voyons les brillantes figures ;
 L'Origine cachée, & les progrès douteux
 Exciter des Scavans les hautes conjectures ;
 Par la nouveauté de leurs feux
 Sont aux foibles Esprits des menaces fatales :
 On les croit pour les Grands des Signes malheureux ;
 Que des exemples vains marquent dans les Annales.

Mais qu'auroient-ils de dangereux ?
 Le Soleil leur fournit ces Clartez passageres ;
 Loin de nous, comme ils sont, tous les traits effrayans ;
 Et, les longs Cheveux flamboyans
 De ces Etoiles étrangères,
 Sont des Menaces mensongeres
 Qui n'épouvantent plus les Esprits clairvoyans.



D'IMMENSES Regions des autres séparées
Retiennent notre Esprit , & nos yeux arrêtez.
Avec quelle splendeur les Nuits sont décorées ,
Lorsque le Ciel paisible étale ces Clartez ,
Dont nous aimons toujours les constantes Beutez :
Quel charme de courir les Voutes éthérées
Dans tout ce beau Contour , appelé Firmament ,
Qui le Jour void pâlir ses Lumieres dorées ,
Pour briller dans la Nuit avec plus d'Ornement !
L'Olimpe est radieux de pures étincelles.
Des figures de feu , dans cet Eloignement ,
Sans effacer leurs traits luisent plus doucement ;
Font après de beaux Jours des Nuits encor plus belles.



Que ce Lambris semé de Chiffres lumineux ,
A nos regards charmez occupe bien la place
Des Objets éclairez que l'Ombre nous efface !
Quel Spectacle aux Humains ! quel Théâtre pompeux !
Tous ces Objets fixez dans leur magnificence
Observent le même Ordre , & la même Distance.
Dès que sous l'Horifon le Jour va se plonger ,
Ces Astres devant nous viennent tous se ranger.
La Route du Soleil sous eux nous est tracée.
Phaëton que perdit son audace insensée ,
Aux signes que son Pere exposoit à ses yeux ,
Eût marché sûrement dans son Cours radieux.



Des Herôs fabuleux la Vertu signalée
 Fait de riches Tableaux sur la Voute étoilée ;
 Mais en nous amusant la docte Antiquité,
 Voulut à ces plaisirs joindre l'utilité.

Ces Astres au sortir des humides demeures ,
 Marquent d'un Ordre exact les Climats & les Heures ;
 Des Voyageurs errans les regards appliquez
 Trouvent que dans le Ciel tous leurs pas sont marquez.
 Seule , sans se tacher , la belle Cynosûre
 Offre au sçavant Pilote une lumière sûre.
 Au Ciel le Laboureur va lire les Leçons
 Pour le temps favorable à semer les Moissons.
 L'orageux Orion , & les tristes Pleïades
 Défendent aux Nochers d'abandonner les Rades ;
 Et le Belier doré , le Taureau , les Gemeaux
 Annoncent le Printemps , & ses charmes nouveaux.
 C'est un vaste Cadran , une Horloge immortelle
 Qui de tous les Humains est la Règle fidelle.



Mais où vont s'égarer ces Esprits indiscrets
 Qui des Succès futurs y cherchent les Secrets ?
 L'Astrologue imposteur dans ce Livre veut lire
 L'Avenir qu'un Mortel ne peut jamais prédire ;
 Le Destin des Humains , leur Vie^{et} , leur Trépas ;
 Même au fond du Neant ce qui ne sera pas.



Méprifons ces Erreurs , n'écoutons que les Sages ;
 Tirons d'autres Leçons de ces brillans Ouvrages.
 Ciel ! où va de ces Corps le nombre & la grandeur ?
 Quel en eft de plus près & l'éclat & l'ardeur ?
 Quand on fçait que perçant ces grandes Voutes bleues ;
 Cent mille millions de millions de lieues ,
 Nous laiffent d'une Etoile encor voir la Splendeur ?

Quelle vive Lumiere en eux eft ramaffée ?
 O du Pouvoir fuprême immense profondeur !
 Si chaque Etoile ainfi s'offre à notre penfée ,
 Au fein d'un Tourbillon comme un Soleil placée ,
 Et fi ces Tourbillons font au nôtre pareils ,
 Que l'éternel Auteur a formé de Soleils !



Que fi nous ajoutons aux Etoiles vifibles
 Celles qui nous font infenfibles ,
 Ou dont on n'apperçoit qu'un refte blanchiffant ,
 S'affoibliffant toujours , & toujours s'effaçant ;
 Et fi plus loin encore un fonds impenetrable
 Nous offre de ces Corps la fuite inconcevable ,
 Que nos Chiffres jamais ne pourroient exprimer ,
 Où nos Efprits troublez fe vent-ils abimer !



Mais bornons des penfers trop au-deffus des Hommes,
 Du grand Tourbillon où nous fommes ,
 Contentons-nous de voir l'ordre & l'arrangement ,
 Arrêtons nos Regards aux bords du Firmament,



Le Monde ainsi formé fuit des Regles constantes ;

Il subsiste, il change toujours ;

De nos trois Elemens le different Concours

Fait des Etres divers les Formes differentes.

Le premier a formé le bel Astre des Jours,

Et du Ciel étoilé les Beutez éclatantes.

Le second, qui remplit tout l'espace des Cieux,

Roule & porte en son Sein les Etoiles changeantes ;

De son riant Azur les Ondes transparentes,

Les petites Boules mouvantes ,

De tant d'Astres divers transmettent à nos yeux

Les justes mouvemens & les traits radieux,

Le troisiéme, mêlé d'inégales parcelles

Propres à recevoir mille formes nouvelles ,

Composé auprès de nous la Region des Airs.

Les Feux tombans, les roulantes Planetes,

Et les menaçantes Cometes ,

Les Corps que nous touchons, les Terres, & les Mers

Sont de cet Element les Mêlanges divers,





DE LA PESANTEUR ET DE LA LEGERETE',
DU FLUX ET REFLUX DE LA MER.

DANS ce Système, simple autant que vraisemblable,
De tout ce que le Monde offroit d'inconcevable ,
Avec plus de clarté nous pouvons discourir ;
Ses plus profonds Secrets semblent se découvrir.



Deux Mouvemens encore occupent nos pensées.
Celui qui fait des Corps & la chute & le poids ,
Et celui qui fait voir , par de contraires Loix ,
Les Ondes de la Mer sur leurs bords élançées.



Jusqu'ici par un ordre , observé constamment ,
Nous avons vû que les parcelles
Les plus propres au Mouvement ,
Qui s'accrochent le moins entre elles ,
Volent le plus rapidement ;
Qu'elles repoussent , qu'elles chassent
Les parcelles qui s'embarassent ,
Et que leur embarras fait mouvoir pesamment.



Le Tourbillon terrestre en sa Circonference ,
Au premier rang contient de ces Corps éthérez ,

Globules subtils, séparez,

Qui cedent aisément, s'ouvrent sans résistance,

Et pour le Mouvement exprès sont figurez.

L'Atmosphère de l'Air est un autre liquide

Qui fait auprès de nous des Cercles azurez ;

Dans l'étage au-dessous est l'Element humide,

Qui fait rouler ses flots sur les Champs alterez ;

La Terre est la plus basse, une pierre jetée

S'y void soudain précipitée.

Et ces Corps differens de leur place changez

Bientôt, selon leur poids, nous paroïtroient rangez.



Des Corps nommez pesans on cherche la Nature,

Au centre de la Terre ils semblent attirez,

Par leur chemin, leur masse, leur figure

De leur descente on règle les degrez.

Quelle inclination les dirige, & les pousse,

Et rend leur chute, ou plus grave, ou plus douce ?

Il ne faut point ici de Mouvements secrets,

De desirs d'union, ni d'occultes crochets.

Ce qui rend une chose, ou pesante, ou legere,

Est une Cause unique, & generale, & claire.

Le même Mouvement par qui furent poussez

Tous ces terrestres Corps en Globe ramassez,

Le même aussi fait que l'Air presse & chasse

D'autres Corps qu'il rejoint à la terrestre Masse.

Ainsi les Corps humains, les Corps des Animaux

Qui respirent dans l'Air , & que cet Air enferme ;
 Formez d'un Suc terrestre , en cela tous égaux ,
 Marchent pieds contre pieds sur le rond de la Terre.



Tous les Corps agitez vont naturellement
 Loin du Centre, du Mouvement :
 Mais les plus ronds, les plus rapides
 Pendent plus aisément les Campagnes liquides.
 A se mouvoir , cette facilité
 Deviendra la legereté.
 Toute Matiere ainsi , par degrez comparée ,
 Se cede respectivement.
 Bien que notre Air se meuve pesamment
 Près de la Matiere étherée ,
 Pour l'Onde , & pour la Terre il est un Corps leger ;
 Les Corps par ces degrez doivent tous se ranger.
 Ceux de qui la figure est plus embarrassante ,
 Et de qui la Course est plus lente ,
 Tous , d'un rapide effort par les autres chassés ,
 Paroissent à nos yeux de nature pesante ,
 Et vers le bas sont repoussés.
 Ainsi qu'un Contrepoids ce Mouvement s'acheve.
 Un Corps descend toujours dès que l'autre s'élève ;
 Les uns prennent le lieu des autres déplacez.
 Leur figure retarde ou presse leur descente ;
 Selon qu'ils sont massifs on la void différente ;
 Et d'un seul Mouvement ces deux effets divers.

Nous font nommer les Corps , ou pesans , ou legers.



Mais de quelle action la Mer est agitée ,
 Quand sur ses bords nous la voyons montée ,
 Et que par des efforts nouveaux
 Malgré sa Pesanteur elle élève ses Eaux ,
 Et semble d'elle-même hors de son lit jettée ?
 Elle surmonte l'Air par ces Elancemens :
 Mais sur les vastes Flots si notre œil peut s'étendre ,
 Il doit être aisé de comprendre
 Que l'Air pressé d'ailleurs cause ces Mouvements.
 En les voyant regler sur le Cours de la Lune ,
 Le Flux & le Reflux alors nous surprend moins ;
 Il montre avec cet Astre une action commune
 Qui doit à l'expliquer encourager nos soins.



La Matière fluide , où circule la Terre ,
 Décrit un tour ovale avec rapidité ;
 La Lune qui s'y meut a moins d'activité ;
 Au petit Diamètre où le chemin se ferre ,
 Par le Corps de la Lune , & sa solidité ,
 Ce Torrent qu'elle arrête en est plus irrité.

A ce Choc la Terre ébranlée
 Vers l'endroit opposé se trouve reculée ,
 Où le Chemin par là de nouveau retressi ,
 Fait que dans cet endroit le Torrent presse aussi.
 Les Eaux à ces deux points sur la Terre pressées ,

Sous le Cercle Equinoxial

Dans le milieu se trouvent enfoncées ;
Et vers le Pole Arctique , & vers le Pole Austral ,
Le long des Rives sont haussées.



Et quand la Terre , en achevant son Tour ,
Revient , en la moitié d'un jour ,
Répondre sous l'endroit où la Lune est placée ,
La Terre de nouveau , par les Airs repoussée ,
Reculé , & void les Flots salez ,
Pour la même raison , sur le Rivage enflez.



Au plus grand Diametre , où la Course est plus lente ,
Le Tourbillon terrestre en circulant toujours

Laisse aux Eaux reprendre leur pente ,
La Mer rentre en son Lit , les Fleuves ont leur Cours.

Les Eaux ainsi diversément chassées ,
Sont deux fois chaque Jour six heures à hauffer ,
Et deux fois elles sont six heures à baisser ,
Tantôt libres , tantôt forcées.



Et ce qui marque enfin ce Rapport , ces Concerts
De la Lune avec l'Air , de l'Air avec les Mers ,

C'est que la Lune entre les deux Tropiques
Pressant le vaste sein des Ondes Atlantiques ,
Elle y fait commencer ce long bouillonnement ,
Ce general Soulevement ,

Qui dans tout l'Océan étendent les Marées,
 Par deux fois chaque Jour toujours réitérées.
 Les Eaux glissent delà vers le Sud, vers le Nort,
 Et font, ou plus, ou moins ressentir leur effort,
 Selon que par les bords elles sont resserrées.



D'une heure chaque Jour le Flux doit retarder,
 Parcequ'avec la Lune il se doit accorder.
 La Planete se meut du côté de l'Aurore

De treize degrez en un Jour,
 Et quand la Terre a fait son tour,
 Il faut qu'elle s'avance encore
 Vis-à-vis de la Lune, en ce même degré,
 Où de son Tourbillon le Chemin est serré ;

Ce qui regle la difference
 D'une heure chaque Jour où le Flux recommence.



La Mer croît davantage au-dessus de ses bords
 Aux Lunes pleines & nouvelles ;
 Dans l'Equinoxe enfin sont ses plus grands efforts :
 C'est que dans tous ces temps, par des Regles fidelles,
 Il se fait sur les Eaux des pressemens plus forts,
 L'Astre les fait sur l'Air, ensuite l'Air sur Elles,
 Et l'on ne void jamais démentir ces Accords.



Les Astres qui sur nous exercent leur Puissance,
 Ne nous agitent point par des Traits inconnus ;

Occultes Qualitez , & fecretre Influence
Sont des Noms dont l'Erreur nous avoit prévenus ;
Et faisoit reverer une vaine Science.

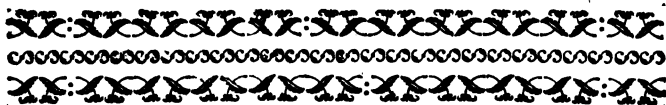


On sçait par quels moyens les Corps superieurs
Ont le pouvoir d'agir sur les inferieurs.
Ce sont impulsions , tantôt plus ou moins vives ,
Dont les atteintes successives ,
Dans la Masse des Elemens
Font naître tour à tour ses divers changemens.



Comme le Monde est plein , loin que la plenitude
S'oppose au mouvement des Corps ,
Elle fait de tous leurs Accords
La constante Vicissitude ;
Et par là tout Corps meu doit avec certitude
Sur d'autres Corps voisins déployer ses efforts.
L'impression de l'un sur le suivant s'applique ;
C'est toujours un Ressort à quelque autre enchaîné ,
De près , de loin le Tout se communique ,
Par une même Roue incessamment tourné ;
Un Corps en pousse un autre , & jamais ne l'attire.
Dans cette grande Montre.ensemble tout conspire
A l'uniforme Mouvement
Qui fait de l'Univers l'Ordre , & le Reglement.





DE LA MATIERE SUBTILE.

SI, parmi tous les Corps le Vuide est impossible,
 Une Matiere aux Sens imperceptible,
 Et que son Mouvement introduit en tous Lieux,
 Cause tous les effets qui surprennent nos yeux,
 Or la Crainte du Vuide est un Nom inutile,
 Puisque l'Experience a sçu nous démontrer
 Que tous Corps sont poreux, & d'un accès facile,
 A cette Matiere subtile,
 Toujours prête à les penetrer.



Par l'Air qui fait Ressort, qu'on presse, qu'on entasse,
 Reduit dans des Tuyaux en un petit espace,
 Nous decouvrons clairement
 Que de ses petits Corps la Structure invisible
 Laisse quelque Intervale à d'autres accessible.
 On voit par ce Ressort, & par ce Pressement,
 Que les pores de l'Air sont pleins d'une Matiere,
 Près de qui la sienne est grossiere;
 Matiere qui se meut, qui vole incessamment,
 Et qui prompte à changer ses petites figures,
 De tous les autres Corps remplit exactement
 Les inégales Ouvertures,

Et redoublant sa force au moindre pressément
Favorise le Mouvement.



Elle tient lieu de Vuide ; elle fuit , elle échappe
Dès qu'elle heurte un Corps , & dès qu'un Corps la frappe,
Et s'ouvrant devant eux avec facilité
Laisse à leur Mouvement l'entiere liberté.



Sa force n'est point affoiblie
Par sa grande legereté.
D'une lame d'acier que Lemnos a polie ,
Elle écarte la dureté.
Lorsque la main de Mars par fois est occupée
A ployer pour essai sa redoutable Epée ,
Que tous les petits Corps par la trempe durcis ,
Ont dans leur Curvité leurs pores étressis ,
Elle s'y fait passage , elle entre avec Vitesse ,
Penetre dans la lame , & soudain la redresse.



Elle produit ainsi le Ressort de l'Acier ,
Et fait sentir par tout cette force élastique.
Du plus profond Abîme , au Sommet Olimpique
Elle parcourt le Monde entier.
Zenon reconnoissoit une pure Matière ,
Qui nourrit le Soleil , repare la Lumière.
Voyant avec tant d'Art cet Univers formé ,
Il l'estima vivant , & par elle animé.

Mais sans aller si loin, des raisons convaincantes

Partout nous la font concevoir.

Par ce feu qui fait tout mouvoir,

Elle développe les Plantes,

Introduit dans leur sein les Sèves nourrissantes ;

De leurs Germes feconds c'est l'éternel espoir ;

Elle excite en nos Corps ce radical humide

Qui pousse les Esprits, qui rend le Sang liquide.

Dans toute la Nature on ressent son pouvoir.



Elle prend toute forme en passant dans les Vuides,

S'ouvre les Corps les plus solides,

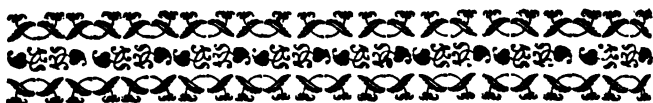
Des Airs & de l'Ether agite les Ressorts ;

Toujours prompte, légère & vive,

Et l'effet general de sa Vitesse active

Commence l'Action qui meut tout ce grand Corps.





DES MOUVEMENS PARTICULIERS.

DE chaque Mouvement la diverse Puissance
 Vient d'un Mouvement general ,
 Et quelle qu'en soit l'apparence
 Ce n'est qu'un Mouvement local ;
 Encore que la Connoissance
 A nos Sens en puisse échaper ,
 L'Esprit ne doit point s'y tromper.



Outre tous ces Effets si grands , & si sensibles ;
 Il se fait à tous les Momens
 Dans les Etres divers de soudains changemens
 Que produisent encor des Ressorts invisibles.
 On veut à tous ces Mouvements
 Donner des Causes differentes ,
 On y veut concevoir mille Diversitez ;
 Au lieu de s'arrêter aux Causes évidentes ;
 On remplit les Sujets d'obscures facultez.
 Ce ne sont plus que Vertus attractives ;
 Sympathiques , fermentatives ;
 Un même Mouvement , par d'inutiles Noms ;
 Se multiplie en cent façons.



Mais l'Impulsion seule à l'Esprit se présente.
 La Loi des Mouvements , generale & constante ,
 Est qu'il s'y trouve un Agent , un Milieu ;
 Il y faut reconnoître un changement de Lieu ,
 Il y faut l'action d'une Cause mouvante ,
 De qui la force agissant au-dehors
 Par son impulsion vienne ébranler un Corps.



Ainsi les Mouvements ont tous la même Cause ;
 Ils se font tous avec simplicité.
 Jamais ces Regles qu'on propose
 Ne produiront d'obscurité.
 On reconnoît la même chose
 Dans tout ce qu'on appelle , ou Generation ,
 Ou Croissance , ou Corruption.



Quelque sujet qu'on s'imagine
 S'accorde à ce Raisonnement ;
 Par tout l'Impulsion agit uniquement ,
 Et des Etres divers la Fin , ou l'Origine
 Vient de leurs petits Corps poussez diversément ;
 Leur Assemblage , ou leur Ecoulement ,
 Produit un Etre , ou cause sa Ruine..
 Tout dépend d'un Principe égal.
 C'est une Impulsion , un Mouvement local
 Qui joint ces petits Corps , ou qui les desassemble.
 Quand des Atomes separez

Vient à se mêler ensemble ,
 Avec certains Accords , avec certains degrez ,
 Des Etres sont engendrez.



Et quand ce Tout éprouve une force pressante ,
 Par qui tous ses Nœuds se défont ,
 Que de ses petits Corps l'Assemblée se rompt ,
 Il se void menacé d'une fin violente.

Si ces Mouvemens sont si forts
 Qu'ils détruisent tous ces Accords ,
 Il se corrompt , s'exhale , & la Mort le devore.
 Mais si ce Mouvement un peu plus modéré ,
 Le laisse reconnoître encore ,
 Il est simplement alteré.



Souvent un même Corps se montre en apparence ,
 Tantôt plus resserré , tantôt plus étendu ,
 Sans que de sa propre substance
 Il ait rien augmenté , ni qu'il ait rien perdu.
 La Raison nous certifie

Que quand un certain Corps s'étend soudainement ,
 Et qu'on dit qu'il se rarefie ,
 Il faut que d'autres Corps d'un subtil Mouvement
 Entre ses pores s'introduisent ;
 Ils les écartent , les divisent ,
 Et font imperceptiblement
 Cette espece d'Accroissement.



Pour sa propre Matière, il n'a pas plus d'espace.
Ainsi quand nous voyons que dans l'Airain brûlant,
L'Onde en franchit les bords d'un essor violent,

Et nous semble augmenter sa Masse,
L'Onde en effet ne tient pas plus de place;
Des Corps d'Air & de Feu parmi les siens mêlez,
Font que les Flots nous paroissent enfler.



Et quand un Corps de même se condense;
Tous ces petits Corps étrangers,
En s'évaporant dans les Airs,
Font resserrer par leur absence
Les pores qu'ils avoient ouverts.



Donc la droite Raison, sitôt qu'on la consulte,
Nous dit que tout se fait par la même Action.
Loin d'ici *Sympathie*, *Horreur*, *Attraction*,
Bannissons de ces mots la vaine Invention,
Rien de connu, rien de clair n'en résulte;
Jamais le Mouvement n'a d'*Cause occulte*;
Nous expliquerons tout avec l'Impulsion.



C'est par ce Principe solide
Que ce Siecle a trouvé des Eclaircissemens
Sur ces merveilleux Mouvements
Qu'on imputoit à la crainte du Vuide.
Si nous examinons l'Air comme un Corps liquide,
H iiii

Si nous considérons qu'il a sa pesanteur ;
De nos Pompes d'abord la Nature est trouvée ;
C'est par le poids de l'Air que l'Onde est élevée
Jusques à certaine hauteur ,
Non par ce Vuide affreux que la Nature abhorre.
Car passé ces degrez nous pouvons observer ,
Quoique le Vuide y fût à craindre encore ,
Que l'Eau ne peut plus s'élever.



DES SAISONS.

PARCOURONS l'Univers, toutes choses sont nées
Par les mêmes impressions.

On voit par ces impulsions
Nos Saisons dans leur Ordre, en Cercle ramenées.
Que l'on fasse tourner la Terre, ou le Soleil,
L'effet du Mouvement sera toujours pareil.



Cet Astre qui paroît des Rives de l'Aurore
Dans les flots du Couchant venir plonger le Jour,
Et du bord Indien recommencer encore

A faire son oblique Tour,
Sans que son Char dans sa Carrière ardente

Visite les Climats divers,
Demeurant immobile au sein de l'Univers,
Il marque également, dans sa Course apparente,
La borne des Etez, & celle des Hyvers;
De nos Champs tour à tour la face est différente,
Ils sont ou de Verdure, ou de Glace couverts.



Prenons-le aux premiers jours, où la Toison dorée
De l'Equateur vers nous lui semble ouvrir l'entrée;
Des changeantes Saisons observons le progrès,

Retraçons-nous d'abord l'agréable peinture
 De ce Printemps cheri plein de rians Attraits ,
 Qui rajeunit , & pare la Nature.
 Quand le Ciel blanchissant répand ses riches pleurs ,
 Que le Pere du Jour amoureux de la Terre ,
 Chasse par de tièdes Chaleurs
 Le Froid cruel qui la resserre ,
 Elle produit les tendres Fleurs ,
 Donne aux Prez leurs féconds herbages ,
 Aux Arbres leurs épais feuillages ,
 Et de son Sein humide agité doucement ,
 Des Plantes & des Fruits fait sortir l'Aliment ,
 Ce Suc précieux qu'elle enferme.
 Et par cet heureux changement
 Tout naît , tout s'entretient , tout fleurit , & tout germe.
 Les Champs ont leurs Tréfors , les Bois leur Ornement ,
 Tout prend sa Nourriture & son accroissement.



Quand la Terre au Soleil encor plus exposée
 Se pare des Epics croissans ,
 Et que par les longs Jours Cerès favorisée
 Voit meurir des Guerets les Tréfors jaunissans ,
 Sur cette ronde Masse , au tour de lui roulante ,
 L'Astre enflammé répand une Clarté brûlante :
 Tout percé de ses traits le halé Moissonneur
 Tire des Champs dorez son Usure innocente ,

Et ramasse en faisceaux la Recolte abondante

Qui fait la Joye & son Bonheur.



Quand pour comble de Biens, & Bacchus, & Pomone
De Raisins, & de Fruits se font une Couronne.

Qu'on celebre leurs Noms par des cris éclatans,

En voyant accomplir par les Dons de l'Autonne

Les Esperances du Printemps.

Là d'un Feu moins brûlant la Terre est éclairée.

Le Soleil qui paroît reculer dans les Cieux

Verse en des Jours moins longs une ardeur temperée,

Et sous les Pampres verts cuit le Suc précieux

Des plus charmans Festins, attrait délicieux.

Pour ces Arbres feconds que sa presence anime,

Il foment la Seve, en eux l'aide à couler,

Sans qu'elle puisse au-dehors s'exhaler;

Et par les Mouvements qu'à loisir il imprime,

Dans les Tuyaux ligneux il la fait circuler;

Tant qu'il forme ces Fruits dont l'Odeur attrayante,

Dont la Couleur, la Beauté ravissante,

Pour le Goût, & les Yeux viennent nous presenter

Tout ce qui pouvoit nous flatter.



Aussi quand il paroît au plus lointain Tropique,

Et qu'il nous semble fuir vers le Cercle Antarctique,

A chaque pas qu'il marque en ces autres Climats,

Nous voyons dans nos Champs avancer les Frimats,

De nos Jardins l'Hyver efface la parure ;
Des utiles Vergers , des ombreuses Forêts.

On void tomber la verte Chevelure.

L'Aquilon furieux ramene la Froidure ,
Enchaîne les Ruisseaux , & durcit les Guerets ;
Tout prend un Air affreux , tout est sans Nourriture.

L'humide Suc n'a plus de Mouvement :

Un fatal Engourdissement

Saisit la Terre paresseuse ,

Et les Germes feconds dans son Sein enfermez ,
Tant qu'on entend souffler la Bize rigoureuse
Demeurent comme inanimez.



L'extrême Froid , la Chaleur dévorante
Sechent également la Verdure & les Fleurs ,
Quand du Soleil la Flâme est trop ardente ,
Ou que des Aquilons la rigueur violente
De l'Aurore a glacé les pleurs.

Flore qui de son teint n'entretient les Couleurs
Que par l'heureux secours d'une vapeur humide.
Aussi-tôt que les Champs ne sont plus humectez ,
Sur la Terre gelée , ou sur le Sable aride ,
Void perir ses Attraits , & fletir ses Beutez.



Voyons le Tronc superbe , & le vaste feuillage
De ces Chênes audacieux ,

Dont les Rameaux toufus vont embrasser les Cieux,
Et cachent le Soleil sous leur épais Ombrage.

Un Gland dans la Terre jetté
S'amollit, & s'entrouvre en cette humidité,
Se développe, étend ses petites Racines,
Et l'humide Limon par la Chaleur ému,
Etant dans leurs pores reçu,
Y monte, & fait pousser des branches enfantines.
On plie avec la main un Arbrisseau naissant :

Mais sa tige tendre & debile
S'augmentant tous les jours par le suc nourrissant,
Par le Cours des Saisons toujours s'affermissant,
Elle prend dans la Terre une Assiette immobile ;
D'un insensible Cours sans cesse s'accroissant,
Ce qui n'étoit d'abord qu'une si foible Plante
Est un Arbre Geant de Grandeur étonnante.



Ce juste Mouvement, cette force feconde ;
Par un Cours successif regne en tous les Climats.
Les Jours & les Saisons sont partagez au Monde ;
Selon que le Soleil, semblant sortir de l'Onde,
Fait paroître qu'il fuit, ou revient sur ses pas ;
Dans son éloignement tous les Etres languissent,
A son Aspect tous vivent, tous fleurissent,
Et dans tous l'Univers par un progrès pareil
Le Mouvement dépend des regards du Soleil.





REFLEXION SUR L'ORDRE *& la Durée du Monde.*

AINSI de ce Grand-Tout contemplant la Structure,
 Un Systême très-simple en montre les Accords,
 Nous découvrent ces Nœuds, cet Ordre, ces Rapports,
 Par où l'Auteur de la Nature,
 De ce vaste Univers a lié tous les Corps.



Cette immense Machine est si bien disposée,
 Se meut par des Ressorts si reglez, si constans,
 Agissant tous ensemble, unis, en même temps.
 Que si quelque autre Loi par la force imposée
 Contraindroit l'Univers à suivre un autre Cours,
 Si-tôt qu'il seroit libre il reprendroit toujours

Cette Construction à nos yeux exposée ;
 On verroit rétablir ces Ordres differens ;
 On reverroit encor ces nombreuses Etoiles,
 Qui de l'épaisse Nuit percent les sombres Voiles ;
 La Terre, l'Eau, les Airs reviendroient à leurs rangs,
 Les Cieux, l'Astre des Jours, & les Globes errans.



Ecphantès, Philolas, Copernic Galilées,

Thico-Brahé, Keplers, & Cassinis,

O de quels plaisirs infinis

Vos Ames ont été comblées ;

Quand votre Esprit perçant jusqu'au plus haut des Cieux,

Malgré l'épaisse Nuit qui nous couvre les yeux,

Ces Merveilles pour vous se trouvoient dévoilées !



Que Descartes souvent sentit de doux transports,

Lorsque d'Egmont la longue Solitude

Lui permit la profonde Etude,

Qui du Monde à ses yeux démêla les Accords,

Qui sembla démonter cette immense Machine ;

En penetrer les plus secrets Ressorts,

Comme s'il en eût vû la première Origine.



O purs Contempliers d'un Esprit glorieux,

Qui va puiser des Biens si précieux

Dans la source de la Lumière ;

Et connoît que la Terre entière

Ne sera plus qu'un grain de Sable & de Poussière,

Ne sera plus qu'un point invisible à nos yeux,

Si nous envisageons l'Immensité des Cieux !



Mais ils vont plus avant ces Esprits magnanimes,

Ils vont par ces Degrez sublimes

Jusqu'au Trône de l'Immortel ;
Jusqu'où l'on voit briller les Esprits sans Matière ;
Où l'intelligible Lumière
Rend l'Etre inalterable , & le Jour éternel !

Fin du second Livre.





PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,

o v

PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU.
ET
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

LIVRE TROISIE' ME.

DES OBJETS SENSIBLES EN GENERAL. DE LA DURETE'
ET DE LA LIQUIDITE'. DE LA CHALEUR ET DE LA
FROIDEUR. DES SAVEURS. DES ODEURS. DU SON.
DE LA LUMIERE. DES COULEURS. DU TRANSPA-
RENT ET DE L'OPAQUE.

DES OBJETS SENSIBLES EN GENERAL.



Ous avons observé les choses generales,
L'Ordre & les Mouvemens que l'enceinte des
Cieux,

D'un immuable Cours développe à nos yeux,

Des Jours & des Saisons les justes intervalles ;
 Par quelles Actions les Etres sont produits ,
 Et tour à tour sont changez , & détruits.
 Essayons de trouver des Lumieres égales ,
 Pour juger de ces Corps qui nous font de plus près
 Sentir , & discerner leurs traits.



Un mélange infini se trouve sur la Terre.
 Là mille & mille Objets à nos sens sont tracez ;
 Attirez par les uns , par les autres , blessez ,
 Tout nous flatte , ou nous fait la guerre.
 Souvent les Elemens paroissent en courroux ,
 Et souvent tous leurs Dons se répandent sur nous.
 De Fleurs le Printemps se couronne ;
 Les jaunes Tréadors de Cerès
 Sortent des fertiles Guerets ;
 Nos Vergers sont remplis des presens de Pomone.
 Les Aquilons ensuite amènent les Hyvers ,
 Et les Champs herissés sont de Glace couverts.
 Les Fleuves bien-faisans , roulant leurs claires Ondes ,
 Rendent les Campagnes fécondes ;
 Et soudain blancs d'écume , en Torrens débordez ,
 Par eux ces Champs sont inondez.
 Tantôt l'Astre du Jour dore , & peint les Nuages ,
 Tantôt il semble éteint par les affreux Orages.
 Des Feux sont allumez sous les Rochers tremblans ;
 Pour engloutir les Monts , la Terre ouvre ses flancs ;

Pour le bien des Humains , elle ouvre aussi ses pores

A la Vertu d'un feu Central ,

Qui répand en tous lieux un Esprit vegetal.

Au tour de sa surface on voit les Metheores ,

Formez , & dissipez dans le milieu des Airs ;

Neige , Pluye , & Brouillards , Iris , Tonnerre , Eclairs ,

La Grêle si funeste aux Plaines abondantes.

Autant que la Nature a de faces changeantes ,

Autant de nouveaux Mouvements

Nous font sentir ces changemens.



Par les Sons , par le bruit notre oreille est émue ,

Le Soleil lumineux éblouit notre vue ,

Et de tous les Objets anime la couleur ;

On ressent au toucher la Froideur , la Chaleur ,

Le Mol , le Dur , & le Liquide ,

Le Poli , le Piquant , & le Sec , & l'humide ;

Les Liqueurs , & les fruits nous offrent leurs Saveurs ;

Les Fleurs , & les Parfums exhalent leurs Odeurs.

Chacun de ces Objets par notre Experience ,

De ce qu'ils font en nous nous donne connoissance :

Mais comment par l'Objet ces effets sont produits

Ce qu'il est ; c'est de quoi nous voulons être instruits.



Que nous soyons touchez du Fer , ou de la Flâme ,

Leur Action nous oblige à penser

Comment celle-ci brûle , & l'autre peut percer.

Ne parlons point ici de l'Ame ;
 Pour un autre Discours je veux la réserver.
 D'abord ce sont les Corps qu'il s'agit d'observer.



Avant tout il est nécessaire ,
 Si nous voulons des Sens distinguer les Rapports ,
 D'avoir la connoissance claire
 Des simples Mouvements qui se font dans les Corps.
 Attachons-nous à nous instruire ,
 Comment leur Action en nous peut se produire.
 Tant d'Êtres corporels dont nous sommes touchés ,
 Sont faits de petits Corps, tous à notre œil cachez ,
 Mêlez, enlacez de diverse manière.
 Si le regard en vain cherche à les discerner ,
 Par leurs effets tâchons d'imaginer
 Chaque figure singulière
 Des particules de Matière :
 Par là nous pourrons concevoir
 Quelles impressions doivent nous émouvoir.



Une parcelle est meue , un petit Corps s'applique ,
 Quelque chose nous presse , ou nous heurte , ou nous pi-
 que ,
 Tout vient de leur figure , & de leurs Mouvements.
 Ce sont toujours de vrais attouchemens ,
 Dont rien ne distingue l'espèce
 Que la construction des Organes des Sens ,

Ou plus, ou moins de force & de delicateſſe
Des Corps ſur l'Organe agiſſans.



Cette Regle bien entendue ,
A tous les Sens s'étend également.

Le Goût vient d'un ébranlement
Sur ces filers nerveux dont la Langue eſt tiſſue.

L'Odeur naît de l'épanchement
D'une vapeur juſqu'au nez répandue.

Le Son provient de certain tremblement ,
Dont l'Action par l'Air dans l'Oreille eſt reçue.
C'eſt ſur les nerfs des yeux un ſoudain preſſement ,
Qui de tant de façons exerce notre vûe.

Ces Actions ont un Principe égal
Pour tous les Sens en general.

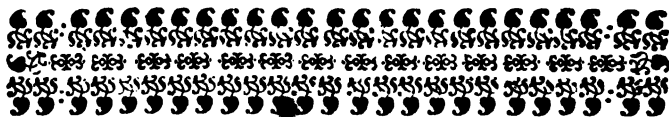


Il faut donc des Sujets diſtinguer la Puiffance ,
Et rechercher comment ces Corps ſont compoſez ;

Pour ébranler nos Corps organizez ,
De tant d'Agens divers quelle eſt la difference.

A les analyſer nous ſerons occupez ;
Leurs mélanges ſecrets , leurs tiſſus inviſibles ,
Avec un ſoin exact ſeront dévelopez ;
Ce qui les fait mouvoir, ce qui les rend ſenſibles ;
Enfin tout ce qu'on nomme en eux leurs qualitez ,
Leur forme, leur nature, & leurs proprietéz.





DE LA DURETE' ET DE LA LIQUIDITE'.

QU'UN Homme, par quelque Avanture,
 Marche dans une Nuit obscure,
 De ces Voiles épais par tout envelopé,
 De quoi premierement se trouve-t-il frapé?
 Il s'apercevra, s'il avance,
 D'un Corps, ou qui lui cede, ou qui fait résistance.
 Un Corps qui nous résiste, en y portant le bras,
 Nous fait sentir solidité, rudesse;
 Et dans celui qui ne résiste pas
 Nous éprouvons fluidité, mollesse.
 Par où diversément peuvent-ils nous toucher?
 Voilà leurs qualitez que nous devons chercher.



Par l'attention seule aux qualitez palpables
 Ils doivent être examinez.

Dans la Terre poreuse, où l'Argile, les Sables
 Rencontrent des chemins differemment tournez,
 Les Souphres, & les Sels, & petits Corps semblables,
 En des moules divers criblez, & façonnez,
 Se mêlent aux premiers, avec eux entraînez.

Dégagez de la Terre en ses pores ils passent ;
 Ils se joignent de près , se serrent , s'entrelassent.
 La pression , le poids , l'irrégularité
 Fait que le Mouvement en Eux est arrêté ,
 Leurs Angles , leurs Rameaux , l'un dans l'autre s'en-
 châssent ;

C'est d'où vient la solidité ,
 Et c'est ce qui fait dans la Terre ,
 Soit du Métal , soit de la Pierre
 L'Epaisseur , & la Dureté.



Si bien que quand un Corps est formé de parties ,
 Qui sont pour se joindre assorties ,
 Et sans que d'autres Corps rompent leur Union ,
 Se touchent , demeurent ensemble ;
 Le tout , joint & serré par ce Nœud qui l'assemble ,
 Résiste en même temps à sa division.
 Ce fera le Corps dur qui d'une force extrême
 Se maintient en repos , & se borne lui-même.



Les Corps ont plus de force , ont plus de Dureté
 Lorsqu'ils sont composez de parcelles solides ,
 Qui s'enchâssent le mieux , & laissent moins de Vuides.
 Ceux , dont les petits Corps ont moins d'égalité ,
 De sorte qu'en plus de manieres
 Les Figures irrégulieres
 Soient propres à s'embarasser ,

A s'accrocher , s'entrelacer ,
 Sont à rompre plus difficiles ;
 Ceux , dont les petits Corps , plus droits & plus polis ,
 Sans beaucoup se lier , sont seulement unis ,
 Dans leur Dureté sont fragiles.



Sur ces réflexions on se peut assurer ,
 Qu'un Corps qui brise tout , qui peut tout penetrer ,
 Le Fer , est composé d'inflexibles parcelles ,
 Et qui par leur longueur s'entortillent entre elles.
 Leur liaison commune , & leur solidité
 Donne au Tout cette force & cette Dureté.
 Il tranche , il coupe , il perce , & rien ne lui résiste,
 Le Cristal est plus dur , mais quand il est heurté
 Il se rompt , il se brise avec facilité.
 L'Acier acquiert aussi cette fragilité.
 Leur Dureté fragile , en tous les deux consiste,
 Dans leurs petits Corps longs , l'un sur l'autre couchez ,
 Polis , qui ne sont point l'un à l'autre attachez.



Et le Marbre & le Bronze , affermis & durables ,
 Propres à conserver les Titres éclatans ,
 Aux assauts du dehors résistent plus long-temps ;
 Aux attaques de l'Air sont plus impenetrables.
 C'est que leurs pores plus ferrez
 Aux vapeurs refusent l'entrée ,
 Au lieu que ceux du Fer s'en trouvent penetrer ;

Par là sa consistance en a moins de durée.
Des corps de Sel aussi dans la Masse fourez ,
Et qui dans un Air sec font le tout plus solide ,
Sont dérangez , fondus , lorsque l'Air est humide.
Ainsi le Fer se rouille ; il est bien-tôt gâté
Par l'Air & par l'humidité.



Cependant pour la force il n'a point de semblable ;
On voit par son secours nos travaux abrégez ;
De tout exécuter l'Artisan est capable ,
Avec les Instrumens que Vulcain a forgez.



Ah ! pourquoi ce Métal a-t-il un autre Usage ,
Que de seconder l'Art qui cultive les Champs ,
Et d'armer la Charue avec les Socs tranchans ,
Qui font l'honneur du Labourage !
Mais un cruel Demon , un Destin rigoureux
Ont inventé ces Piques , ces Epées ,
Par l'aveugle fureur au Sang humain trempées.
A quoi songez-vous , Malheureux ?
Ce Fer instrument de la Guerre ,
Ce Fer que vous forgez pour vous faire perir ,
Mortels , vous est donné pour tirer de la Terre
Les Fruits qui vous doivent nourrir.



Le Fer , ce Corps si dur , se corrompt , se dérange ,
En laissant dans son sein percer l'humidité ;

Et par le Chaud, l'humide fange
Prend une ferme aridité.

Quand on void la Terre épaissie ,
Et que ses Corps plus secs , en repos entassez ,
Sont par le temps plus liez , plus pressez ,
En Pierres , en Cailloux , leur Masse est endurcie.



Ainsi sont endurcis les riches Minéraux ,
Et ces brillans & précieux Cristaux ,
Qui sont comme une Onde glacée ,
En des Corps transparens fixée.



Le Liquide est un Corps qu'il faut examiner ;
Comme échappant toujours , difficile à borner.
Lorsqu'en son Lit penchant nous voyons courir l'Onde ,
Tâchons de nous imaginer
De nombreux petits Corps de forme longue & ronde ,
Qui peuvent tous , separement ,
Se fuir , & conserver leur propre mouvement.
Ils formeront cette Eau fugitive & mobile ,
Dont la Liquidité se doit entretenir
Par une Matière subtile
Qui passe entre ces Corps , & vient les desunir.
Ces Corps longs & plians , de surface polie ,
Par leur souplesse aisez à se mouvoir ,
Nageant chacun à part , & sans que rien les lie ;

Se feront ainſi concevoir ,
 Comme autant d'Anguilles gliffantes ,
 En ondoyant vives & penetrantes ,
 Qui coulent aifément , ſans pouvoir ſ'attacher ;
 Et ſi leur Action contrainte , & reprimée ,
 Dans un Vaiſſeau n'eſt renfermée ,
 On voit que la Liqueur eſt prompte à ſ'épancher.



Quand de l'Eau , par exemple , en un Vaſe poſée ,
 Paroît demeurer en repos ,
 Il faut croire pourtant que mille petits flots
 Sont dans ſa Maſſe diviſée ,
 A couler , à ceder ſans ceſſe diſpoſée.
 Ces petits Corps gliffans qui ſe meuvent toujours ,
 En haut , en bas prennent leur Cours ,
 Paſſent l'un parmi l'autre , en longs replis ondoyent ,
 Aux Murs de leur Priſon heurtent de tous côtéz ,
 Et ſans que nos Regards le voyent ,
 Comme une Mer ſont agitez.



Cette diviſion à connoître eſt aifée ,
 Si dans du Vin vermeil nous répandons de l'Eau ,
 Il ſe fait ſur le champ un Coloris nouveau ,
 La Teinture plus pâle eſt des deux compoſée ;
 L'Eau ſe mêle par tout à la vive liqueur ,
 Et le Vin n'a plus ſa vigueur ;
 Le tout eſt mêlé des diverſes parcelles ,

Ne comprend-on pas clairement ,
 Comme chacune à part étant en mouvement ,
 Elles se font passage entre elles ,
 Et de tous les côtez glissent en un moment ?



De même si du Sel dans l'Eau vient à se fondre ,
 Les petits Corps dissous par tout seront mêlez ,
 Dans les parcelles d'Eau propres à se confondre ,
 En haut , en bas ce sont des flots salez ;
 Et quelque Corps enfin qu'on jette dans cette Onde ,
 Soit qu'absolument il s'y fonde ,
 Soit que les petits Corps se puissent détacher ,
 Elle en aura le Goût, l'Odeur & la Teinture ,
 Et par tout avec elle on les void s'épancher ;
 Ce qui nous force de conclure
 Que tous ces petits Corps , ainsi de tous côtez ,
 Avec les siens sont emportez.



Mais comme en tous les Corps tour à tour se succèdent
 Repos & Mouvement ; ainsi la Dureté
 Fait place dans un Corps à la Liquidité ,
 Et le Liquide aussi prend la Solidité.

Les lourds Métaux eux-mêmes cedent
 Aux devorantes ardeurs ,
 Sont dissous , font changez en brûlantes Liqueurs ;
 Puis redeviennent durs ; & la Chaleur passée ,
 Leur Masse en est encor mieux jointe , & plus pressée.



Par la même raison nous pourrons éclaircir ,
Pourquoi tout autre Corps est , ou dur , ou fluide ;

Nous verrons comment l'Eau liquide
Dans le froid de l'Hyver souvent peut se durcir.
Par le Souffle perçant du rigoureux Borée ,
Les Airs sont comprimez , la Terre est resserrée ,
L'Onde se fixe , & résiste au pouvoir
Des petits Corps subtils qui la faisoient mouvoir ;
Les replis ondoyans s'arrêtent , se roidissent ,
Et n'obéissant plus au premier Element ,
Les parcelles ainsi s'attachent , & s'unissent ,
Comme nous voyons se durcissent.
Et toutes en repos , perdent leur mouvement.



Lorsqu'elle maintenoit ses parcelles , glissantes ,
Flexibles , obéissantes ,
Comme elles s'arrangeoient avec facilité ,
Elles occupoient moins de place.
Preuve de cette Verité ;
On voit enfler l'Eau qui se glace ;
Les fragiles Vaisseaux , au-dedans trop presséz ,
Par cette Eau dilatée alors seront cassez.



C'est un effet surprenant à la vûe ,
Que mêlant deux Liqueurs on en forme un Corps dur ,
Mais pour nous il n'est plus obscur ;
La Raison nous en est connue.

Nous pouvons aisément juger
 Qu'une de ces Liqueurs dans l'autre s'insinue,
 Et doit tellement s'y ranger,
 Que des Corps ondoyans la fluidité cesse;
 Etant de se mouvoir l'un par l'autre empêchez,
 Des vuides sont remplis, des pores sont bouchez,
 Ils forment une Masse épaisse,
 Et font l'un à l'autre attachez.



Ainsi les Corps sont durs, ou sont liquides,
 Sont fluides, coulans, sont secs, ou sont arides,
 Selon que nous trouvons unis, ou divisez
 Les petits Corps, dont ils sont composez,
 Et qu'à l'atteinte que leur donnent
 D'autres Corps qui les environnent,
 Ils ont des Mouvemens, ou plus, ou moins aisez.



Ces Regles, par l'experience,
 Aux Corps chauds, aux Corps froids doivent se rapporter;
 En les examinant on ne pourra douter
 D'une parfaite ressemblance;
 La Chaleur, la Froideur naissent évidemment
 Du Repos & du Mouvement.





DE LA CHALEUR ET DE LA FROIDEUR.

DE s Sages autrefois ont paru temeraires,
 Qui dans la Neige ont nié la blancheur,
 Et dans la Flâme, la Chaleur;
 Mais cette Opinion, que les Esprits vulgaires
 Accusent de folie & de temerité,
 A bien l'examiner contient la Verité.



Si d'un ardent brazier on sent la violence,
 Qu'est-ce en nous que l'appercevançe
 De ce Tourment que le Feu vient causer ?
 Et qu'est-ce dans le Feu que certaine Puissance
 D'ébranler notre Organe, & de le diviser ?
 Lorsque sur nous l'ardeur du Feu s'exerce,
 On ne doit point en lui mettre cette Chaleur ;
 Non plus que quand un fer nous déchire, & nous perce,
 On ne sçauroit en lui placer notre douleur.



Puisque le Feu n'est point semblable
 A ce qu'il nous fait éprouver ;
 C'est la Réflexion qui doit faire trouver
 De ses effets la cause véritable ;

Ce que c'est que la force , & son agilité ,
Son ardeur , son activité.



Pour expliquer sa qualité brûlante ,
Cette Vertu si prompte , si puissante ,
Et qui produit tant d'effets differens ,
Nous pouvons définir ce Feu comme un Liquide ,
Dont les Corps durs , & penetrans ,
Sont roulezz d'un essor rapide.
Ils nagent , emportez du premier Element ,
Ils prennent sa Nature active ,
Et suivent de son Mouvement
La promptitude la plus vive.
Ce sont des Flots bruyans , ondoyans , & legers ,
Qui s'écoulant parmi les Airs ,
Agitez sans repos , frémissent , piroüettent ;
Et loin de leur Centre emportez ;
Mais par l'Air qui les presse en leur Sphere arrêtez ,
Sur les Objets prochains se lancent , & se jettent.
Ils agissent de tous côtez ;
Par leur agilité penetrent , s'introduisent ,
Percent les autres Corps , les ouvrent , les incisent.
C'est en ce Mouvement vif & continuél ,
Que consiste du Feu le principe formel.
A diviser les Corps , si sa force est extrême ;
Il faut pour les mouvoir qu'il se meuve lui-même.



Le Feu qui nous fait de trop près
 Sentir la pointe de ses traits ;
 En agissant sur nous , comme un Fer pourroit faire ,
 Nous cause une vive douleur ;
 Si la distance le modere ,
 Nous sommes chatouillez d'une douce Chaleur.



Afin qu'il s'allume , ou qu'il dure ,
 Le Feu doit rencontrer des Alimens cachez ,
 Qui soient aisément détachez
 Pour lui servir de Nourriture.
 Mais s'il a besoin d'aliment ,
 Il faut que l'Air aussi cede à son Mouvement.
 C'est d'où vient dans le Feu cette Action legere
 Qui s'entretient toujours en ligne circulaire ;
 Les parcelles de Feu ne pouvant avancer ;
 Si l'Air que leur Mouvement chasse ,
 N'en force d'autre à se mettre en la place ,
 Qu'elles sont prêtes de laisser.
 Le Feu chassé toujours par son essor agile
 L'Air dont il est environné ;
 Et l'Air pour lui donner le passage facile
 Doit être vers la Flame en Cercle ramené.
 Cet Acte reciproque entre eux est necessaire ;
 Toujours les Corps de Feu tendent à s'échaper ;
 Toujours agitez dans leur Sphere ,

En circulant ils viennent nous fraper.



Dans un Sujet d'où la Flâme s'écoule ;
Ce Feu devrait toujours léger , rapide , & prompt ;
Libre , ne s'étendre qu'en rond ;
Il devrait nous paroître une brillante Boule.
Que si nous observons qu'en s'élevant aux Cieux ,
Comme une Pyramide il paroît à nos yeux ,
C'est qu'entouré de l'Air il cherche une ouverture ,
Pour se faire passage il contraint sa figure ;
Et dans l'endroit qu'il s'ouvre , il doit en se dardant
Former un trait aigu , non pas un Globe ardent.



Le Feu separe , il assemble , il divise ,
Il purifie , éprouve les Métaux ;
Un Chimiste sçavant par lui fait l'Analyse
Des Minéraux , des Vegetaux.
On voit que tous les Corps plus , ou moins se dérangent ,
Attaquez par des Feux plus , ou moins moderez ;
Et leurs nœuds sont détruits , s'alterent , & se changent ,
Selon qu'à cette ardeur ils se trouvent livrez.



Il n'est rien de si dur que le Feu n'amolisse ,
Qui ne cede à son Mouvement.
Le bras du Forgeron imprimé fortement
Sur l'Acier que le Feu met dans l'ébranlement ,
Le rend souple à son artifice.

Mais au contraire , il faut que la Chaleur durcisse
 Tous les Corps humectez , & qui sont amollis
 Par de moïtes vapeurs , des parcelles liquides ,
 Quand leurs pores demeurent vuides
 De ces humides Corps dont ils étoient remplis.



Ces differens effets ont tous la même Cause ;
 C'est par son Mouvement que le Feu les produit.
 Quelque Sujet aussi que l'Esprit se propose ,
 Tout change par la Flâme , & tout sera détruit ;
 Et le Marbre , & le Fer , & le Diamant même ,
 De ses traits penetrans trop vivement frapez ,
 Et trop long-temps l'Objet de son ardeur extrême ,
 Seroient à la fin dissipéz.



Pour montrer qu'il se fait de petites parcelles ,
 Qui sont dans tous les Corps ses Alimens cachez ,
 Des petits Corps , du Fer , d'un Caillou , détachez ,
 En s'élançant dans l'Air forment des étincelles.
 Du Sel qui sort des flots par la Rame agitez ;
 Des parcelles même de Glace ,
 Il naît une brillante trace ,
 Dont les effets sur nos yeux sont portez.



Le Bois , ou le Poisson qui par la pourriture
 Exhalent dans les Airs de petits Corps volans.
 Font à nos yeux dans une Nuit obscure

Luire des Feux étincelans ;
 Tout ce qui s'échapant en parcelles subtiles ,
 Dans l'Air , en liberté , fuit les Elans agiles
 Du premier Element,
 Du Feu prendra le Mouvement.



Du Bois les parcelles rameuses ,
 Se dégageant , se quittant peu-à-peu ,
 Sont propres à nourrir le Feu ,
 Et quand le Bois n'a plus de parcelles aqueuses ,
 En brûlant , il fournit des Flâmes lumineuses.



Du Naphte , du Bitume , & des grasses Liqueurs ,
 Les particules onctueuses
 S'enflâment de vives ardeurs.



Sur-tout l'Huile & la Cire , en qui , par leur Nature ,
 Se rencontre un amas de petits corps branchus ,
 Détachant lentement ces Atomes crochus ,
 A la Flâme long-temps servent de nourriture.

Leur Lumiere durable , & pure
 Des Festins , & des Jeux éclairant l'appareil ,
 Imite dans la Nuit la splendeur du Soleil.



Le Feu jette dans l'Air une grande Lumiere ,
 Lorsque la brûlante Matière
 Se meut en grande quantité ,

Avec rapidité.

Mais quand elle est mal allumée ,
Et qu'elle se meut lentement ,
Le Corps brûlé s'exhale en des flots de fumée ,
Qui dans l'Air obscurci perdent leur Mouvement.



Au temps que la Chaleur dans l'Air est répandue ,
Le Feu s'y fait des chemins plus aîsez ;
Ainsi pendant l'Été , des Buchers embrasés
La Flâme est moins active étant plus étendue.
Mais lorsque l'Aquilon vient des Antres du Nort ,
Souffler d'un violent effort
Les noirs Frimats , & la Gelée ,
L'Air plus épais , plus condensé ,
Fait que l'ardeur du Feu nous semble redoublée ;
Quand son chemin est traversé ,
Il gronde , il s'élance , il petille ,
Il luit , il étincelle , il brille ;
Et sa Chaleur alors devient l'heureux secours ,
Qui tient lieu dans l'Hyver du bel Astre des Jours.



S'il est des Feux brillans par des Clartez si vives ,
Il est aussi des Feux en secret renfermez ;
Des Corps qui sans jamais nous paroître allumez ,
Nous font sentir des Chaleurs excessives.
Mêlant un Corps liquide où regne la Froideur ,
Avec un autre Corps liquide

En qui le même Froid réside,
Ils s'embrasent tous deux d'une soudaine ardeur.



Quand cet Objet vient nous surprendre ,
Et que ces deux Liqueurs , froides séparément ,
Ainsi qu'une Matière où le Feu peut se prendre ,
D'elles-mêmes en un moment
S'échauffent , s'enslent , & bouillonnent ,
D'où peuvent leur venir ces Feux qui nous étonnent ?
C'est que leurs Corps roulans , qui se sont rencontrés
Se faisant des chemins plus étroits , plus serrez ,
Tous veulent écarter ceux qui les environnent ;
Le Chemin n'est-ouvert qu'au premier Element ,
De qui ces petits Corps prennent le mouvement ;
Et par les coups qu'ils s'entredonnent ,
L'un parmi l'autre agitez vivement ,
Causent dans les Liqueurs ce prompt embrasement.



Ces Raïsons pour la Chaux sont encore apparentes ,
Ses petits Grumeaux calcinez ,
Détrempez avec l'eau , séparez , entraînez ,
Du premier Element pressez , environnez ;
Produisent par leur Choc des ardeurs dévorantes.



Et cet Exemple apprend ce qui doit arriver
Dans les Minières différentes ,
Lorsqu'en ces Souterrains il se pourra trouver

Des Tuyaux trop ferrez , & des Sources coulantes.
 Les Eaux que leur prifon renferme étroitement ,
 S'échaptant avec force à cet empêchement ,
 Parmi les Minéraux , & les Métaux roulantes ,
 Enlevent de ces Corps ; qui par leur frottement ,
 Par leur choc redoublé l'un l'autre s'enflâmant ,
 Produifent au-dehors ces Fontaines brûlantes ,
 Dont nous voyons avec étonnement
 La Chaleur , la Fumée , & le Bouillonnement.



Dans les Conduits secrets des Arteres , des Veines ,
 Les flots de notre Sang inceffamment poussez ,
 S'ils n'y peuvent passer fans être trop preffez ,
 S'allument d'une ardeur semblable à ces Fontaines.

De ces diverfes Preffions

Viennent les Fermentations ,

Les promptes Ebullitions.

Nous fentions des Chaleurs douces , vivifiantes ,
 Quand le Sang dans le Cœur , doucement dilaté ,
 Répandoit les Eſprits avec facilité ;
 Ses mouvemens donnoient la Force , & la Santé.
 Mais on reſſent la Fievre , & ſes Vapeurs bouillantes ,
 Le Redoublement ſuit les Intermiſſions ,
 Quand un aigre Levain , par des Obſtructions ,
 Reſſerre le paſſage à ces Courſes ardentes ;
 Que du Sang épaïſſi les flots ſont emportez

De l'Obstacle plus irritez :

Alors dans le Cerveau , dans le Cœur agitez ,

Par leurs Secouffes violentes ,

Ces Ardeurs , ces Bouillons , ces Feux font excitez.



LE CORPS CHAUD est formé de parcelles agiles

Qui se meuvent rapidement :

LE CORPS FROID , son contraire , est sur ce fondement

Formé de petits Corps , ou qui sont immobiles ,

Qu qui font du Corps chaud cesser le mouvement.



Le Marbre , froid de sa Nature ,

Est une Masse épaisse & dure ,

Et dont chaque parcelle est dans un plein repos ;

Et n'éprouvons-nous pas , par la rude Gelée ,

Que l'haleine du Nort sur nos Climats soufflée ,

Dans un repos glacé vient endurcir les Flots :



L'Eau froide introduisant ses Anguilles glissantes

Dans les pores ouverts des Matieres brûlantes ,

Fait que les Corps de Feu ne peuvent s'y mouvoir ,

Et par là de l'éteindre elle aura le pouvoir.



Le Froid procede encor d'un Mouvement contraire

A celui qui fait la Chaleur ;

Celui-ci vient du Circulaire ,

Et le direct peut causer la Froideur.

C'est ce que nous voyons. Lorsque le Vent de l'Ourse
Sur nos Champs désolés a pris sa triste course ;

L'Air entraîné directement ,

Suit ce rapide Mouvement ,

Il ne circule plus , & toute la Nature

S'engourdit sous l'âpre Froiture.



Nous pouvons appliquer à cette Verité

Ce qu'Esopé a représenté

Dans une ingénieuse Fable.

Un Voyageur , pressé du Froid & de la Faim ,

Reçoit chez un Satyre un accueil favorable ;

Il souffloit en tremblant pour échauffer sa main ,

Il souffle encore assis à table

Pour refroidir les Mets brûlans.

Le Satyre ignorant que ce Spectacle touche ,

Est étonné de voir en même temps

Sortir le Froid , le Chaud par une même bouche.

Ce n'étoit qu'un seul Mouvement

Que l'Etranger pouffoit diversément.

Soufflant avec lenteur , ménageant son haleine ,

Il réchauffoit ses doigts glacez ;

Au lieu qu'élançant l'Air de ses poumons pressez ,

Par une impulsion , & directe , & soudaine ,

Les petits corps fumans des mets étoient chassés.



Les Bâtimens de la belle Italie

Font que dans les Chaleurs l'Air peut nous rafraîchir ,

Quand nous le sentons refléchir

Par une surface polie.

L'Été dans les Salons de nos riches Palais ,

Où le Marbre nous le renvoye ,

D'une Course directe il revient sur sa voye ;

Et nous le ressentons plus frais.



Quand sous la Canicule avec peine on respire ;

Un Eventail nous devient un Zephire.

Par le Souffle soudain au Visage poussé ,

On reçoit un Air frais , & le Chaud est chassé.



N'avons-nous pas encore une preuve ordinaire

Que par un Corps moins chaud un autre est refroidi ,

Et c'est du Mouvement une Loi necessaire.

Ainsi quand le Soleil semble au point du Midi ,

Dans les Etez sur nous marquer sa Course ronde ,

Notre Estomac rempli d'une bouillante ardeur ,

Resent un Froid extrême en se plongeant dans l'Onde ,

Où notre main sentoit de la tiédeur.



Mais les Corps les plus froids dont les Masses pesantes

Ont tant de peine à se mouvoir ,

Si d'un Feu penetrant ils sentent le pouvoir ,

Ils font des Flâmes plus ardentes.

C'est ce que nous voyons aux Pierres, aux Métaux ;

Quand on les a fondus ils sont sentis plus chauds,

Leurs atteintes sont plus cruelles ;

Et de plus grands effets par eux seront causez ,

Que par les legeres parcelles

Des Corps aisément embrasez.



Sans le secours du Froid que l'Ourse nous envoie ,

Sans éprouver l'Hyver, & ses rigueurs,

Au temps que la Moisson sur les Plainnes ondoie ,

On trouve le secret de glacer des Liqueurs.

Un Art commun à cet effet s'emploie ;

On met de l'Eau dans un Cristal ,

Entouré d'un mélange égal

De Sel & de Glace pilée :

Notre œil , avec étonnement ;

S'apperçoit au même moment ,

Que le Sel est fondu , la Glace est écoulée ,

Et l'Eau dans le Verre gelée.



Penfons au premier Element ,

Qui des parcelles d'Eau maintient le Mouvement ;

Si parmi ce mélange , & de Sel , & de Glace ,

Il peut couler plus librement ,

D'un Cours subit il y passe :

Et l'Eau qui perd sans lui ses Ondoyemens legers ;
Se glace dans l'Eté comme au fort des Hyvers.



Ces Regles vont sur-tout servir de sûres guides.
On voit dissoudre ainsi les Corps les plus solides ;
On voit durcir les plus liquides ,
Glacer les plus ardens , embraser les plus froids.
Et c'est du Mouvement toujours les mêmes Loix.





DES SAVEURS.

ON eût pû distinguer encor plus d'une Espece
Des Objets de l'attouchement ;

Mais par ce qui précède on verra clairement ,
Ce que c'est que Poli , Fermeté , Sécheresse ,
Humidité , Fluidité ,
Tiedeur , & Flexibilité.

Touchant le Tact les choses sont aisées ;
Il est le plus grossier , le plus simple des Sens ;
L'Odorat , & le Goût en nous sont agissans
Par des formes plus composées.



Mais poursuivant la Route où nous sommes entrez ,
Il semble qu'à nos pas les chemins s'aplanissent ,
Que les difficultez devant nous s'éclaircissent ,
Et que d'un plus grand Jour nous sommes éclairez.
Observons les Saveurs , essayons de connoître

Ce qu'elles ont pour faire naître
Ces Sentimens divers que nous éprouvons tous.
Le Goût que ces Saveurs frappent en tant de sortes ,
Par leurs impressions , douces , vives , & fortes ,
Tous les jours nous apprend ce qu'elles sont en nous ;
Mais ce que sont les Corps qui peuvent les produire ,

C'est le Raisonnement qui doit nous en instruire.



Dans le Corps savoureux nous devons concevoir
Que de sa Masse divisée
Se détachent des Corps, exerçant leur pouvoir
Sur certains filamens faciles à mouvoir,
Dont notre Langue est composée.
Ces Corps, comme on le peut prévoir,
Par des particules mobiles,
Les unes rondes & subtiles
Chatouilleront la Langue avec mille douceurs,
Par d'autres longues & perçantes,
Font ces impressions puissantes
Qui font la pointe des Saveurs.



Quand l'Action se fait avec rudesse,
Et que ces petits Corps dont les Nerfs sont piquez,
Sont des traits trop aigus, trop avant appliquez,
Alors l'impression nous déplaît, & nous blesse.
Ou si des traits perçans ne sont point détachez,
Que le sujet soit trop sec, trop fluide,
Nous trouvons un Goût insipide
Dont les Nerfs ne sont point touchez.



Suivant toujours les Regles qui nous guident,
Examinons les Corps où les Saveurs résident.
Par tout où nous pourrons prévoir

Les changemens qu'ils doivent recevoir ,
 Soit dans leur Action , ou soit dans leurs Figures ,
 Dans leur Mélange , ou leurs Tissures ,
 Nous trouvons infailliblement
 Dans les Saveurs le même changement.



Le Feu qui pour le Goût travaille sans relâche ,
 Dans les Mets qu'on nous sert produit des mouvemens ;
 Avant notre Estomac il cuit nos Alimens ,
 Et de cent Corps divers les Fibres qu'il relâche ,
 Leurs Chairs qu'il amollit , les Sucs qu'il en détache ,
 Les préparent pour nos Repas ,
 Avec un Goût qu'ils n'avoient pas.



Du Sel les parcelles pointues
 Sont des Saveurs l'ordinaire secours.
 Il porte sur nos Nerfs des atteintes aigues
 Qui font qu'elles plaisent toujours ;
 Il flatte le Goût , & l'irrite ,
 Il le réveille , l'excite ;
 Et parmi tous nos Mets mis sans profusion
 Il en est l'Ame & l'Action.



Tout ce que l'Art recherche encore
 Pour augmenter les assaisonnemens ;
 Tout ce qui vient à nous du Couchant , de l'Aurore
 Pour former des Saveurs les plus vifs sentimens ,

Poivre , Girofle , & Muscade , & Cannelle ;
 Qu'à-travers les perils de la vague infidelle
 Le Nocher vient nous apporter ,
 Qu'ont-ils pour plaire au Goût , le flatter , l'inciter ,
 Qu'un pouvoir qu'e leur communique
 La cuisante Chaleur de l'Inde , & de l'Afrique ?
 Ils ont de petits Corps à se mouvoir aisez ,
 Par un ardent Soleil arondis , aiguisez ,
 Dont l'Action perce , chatouille , pique ,
 Et fait dans leur usage oublier la Santé
 Pour la nuisible volupté.



Considérons un fruit qui sortant de sa tige ,
 N'est qu'un terrestre Suc qui s'amasse , & se fige.
 De l'Ecorce de l'Arbre il a la dureté ,
 On ne peut en tirer aucune humidité.
 Au bout de quelque temps il croît , & se colore ,
 Les petits corps l'un sur l'autre engagez ,
 Sont plus souples , & mieux rangez ;
 Mais ne le mangez point encore ,
 Il vous blesse la Langue avec son âpreté ;
 Tout ce qu'il a de Suc humide
 Est trop piquant , & trop acide.
 Attendez sa maturité ;
 Alors cueillez-en les prémices ,
 Vous y trouvez mille délices.
 Mais si l'on ne le cueille il est bien-tôt gâté ;

Il se pourrit , se détruit , se consume ,
Et n'est plus que Dégout , que Fadeur , qu'Amertume.



Pour le rang des Saveurs , s'il faut que sur nos Goûts
Un juste sentiment décide ,
N'opposons point l'Amer au Doux ;
Mais que l'Amer , & l'Acide
Soient les opposez pour nous.



Une parcelle acide est de figure aigue ;
Qui dans la Langue s'insinue ;
Elle pique profondement ,
Et produit un vif sentiment.
L'Amer est composé d'un tissu tout contraire ;
Ce qui fait la Saveur amere ,
Sont des Corps aplatiz , inégaux , émouffez ,
Immobiles , pesans , l'un sur l'autre entassez ;
Leur atteinte grossiere est sans force & sans Ame ;
Leurs traits sont amortis , aucun ne nous entame ;
Les nerfs où ces coups sont portez ,
En sont choquez , & rebuttez.



Le Doux tient le milieu. Ses petites parcelles
Rondes , & circulant entre elles ,
Impriment sur la Langue un leger Mouvement ,
Qui cause un doux Chatouillement.



L'Acide dans le Feu s'émouffe, & se consume ;
Ainsi les Corps brûlez auront de l'amertume.

L'Acre, l'Acide est dans tous les fruits verds ;
Meurs, ils deviennent doux ; en se gâtant, amers.



Une même Saveur pique avec difference
Les divers Goûts soumis à son impression.
C'est d'où vient cet amour, & cette aversion,
D'un Mets qui plaît à l'un, & dont l'autre s'offense.
C'est ainsi que chacun à son gré peut choisir,
Et que l'un mange avec plaisir,
Ce que l'autre souvent accuse d'amertume.

Mais nous voyons changer nos propres Goûts ;
A certaine Saveur aussi l'on s'accoutume,
Et ce que nous bleffoit enfin nous devient doux.



Le Goût que l'on avoit dans la vive Jeunesse,
N'est plus celui de la froide vieillesse :
Mais sans que d'un long âge on rappelle le cours,
Touchant le Goût l'expérience prouve,
Que trop souvent en peu de jours
Un fâcheux Changement s'y trouve.
Lorsque nos Corps mal disposez,
Sont par la Bile émeus, par la Fievre embrâsez,
Des Vapeurs s'élevant d'un Estomac malade,
Leur effet sur la Langue alors vient s'appliquer,
Tout ce qu'on mange après, ne fait que nous choquer ;

Devient amer, aigre, insipide, fade ;
Et ce Degoût par le mal excité ,
Peut quelquefois durer dans la Santé.



On se degoute aussi d'une chose qu'on aime ,
Lorsqu'un excès nous en fait trop manger.
En vain d'un Mets exquis la douceur est extrême ,
Nous demandons à le changer.
La Langue n'en est plus piquée ;
Il faut que quelque autre Saveur ;
Par de nouveaux traits appliquée ,
Des Nerfs comme engourdis réveille la Langueur.





DES ODEURS.

DE plus en plus notre Raison découvre
 Des Objets de nos Sens le plus secret pouvoir ;
 De degrez en degrez c'est un Rideau qui s'ouvre ,
 Pour nous découvrir mieux ce que nous voulons voir ;
 On voit comment des Corps la trame est composée ;
 Et ce qu'on vient de dire , au sujet des Savaus ,
 Rendra notre Recherche aisée.
 Si nous voulons de même expliquer les Odeurs.



Chacun connoît l'Odeur par son experience :
 Mais cherchons ce que c'est dans les Corps odorans.
 Si nous suivons toujours la même vraisemblance ,
 De nombreux petits Corps de tiffus differens ,
 Produisent les Odeurs , en font la difference.



Que les Corps odorans feroient donc imaginez ,
 Comme envoyant toujours de subtils corpuscules ,
 Qui chatouillent des pellicules

Que le Cerveau prolonge au fond de notre Nez.

A cet endroit ces Membranes posées ,
 A travers l'Os cribleux en filets divisées ,
 Y reçoivent les coups des petits Corps legers ;

Qui s'évaporent dans les Airs,
 Là des Odeurs l'impression commence,
 Et d'elles au Cerveau fait la correspondance.



De même que pour les Savours
 La Raison ainsi nous assure,
 De tous ces petits Corps de diverse figure,
 En quoi consistent les Odeurs,
 Selon que dans les Airs ces parcelles sont meues,
 Qu'elles sont rondes, ou pointues
 Elles font éprouver leur force, ou leurs douceurs.



Comme un subtil Extrait de ces mêmes parties,
 Qui sur la Langue étoient senties,
 Leurs Corps les plus légers parmi l'Air envoiez,
 Jusqu'au Cerveau sont exhalez.
 On sent l'aimable Odeur des Arbres qui fleurissent.
 On sent avec plaisir les doux Fruits qui meurissent.
 Nous trouvons qu'un Vin genereux,
 Sur la Langue se savoureux,
 Exhale dans le Verre un Esprit qui nous flatte;
 Avant qu'à l'essayer le Goût soit excité,
 Une Vapeur subtile, & délicate
 Nous fait juger de sa Bonté.



Si tout ce qui produit une Odeur agréable,
 Au Goût d'ordinaire est charmant,

Ce fut du Créateur le sage Reglement ,
Qui, par ce subtil sentiment ,
Voulut que l'Animal se trouvât plus capable
De distinguer d'abord , de chercher l'Aliment
Qui lui feroit plus convenable ,
Et le trouver plus aisément.



On voit parmi les Paturages
Les Animaux , & privez , & sauvages ,
Par l'instinct que l'Auteur leur donne en les formant ,
Choisir toujours heureusement ,
Dans l'Herbe , dont l'Odeur a d'abord scû leur plaire ,
La Nourriture necessaire ,
Ou le Remede salutaire ,
Mieux que nous ne ferions par le Raisonnement.



Ainsi donc , hors des temps où des Sujets contraires
Dérangent notre Goût , & ses Loix ordinaires ,
Les Odeurs , les Saveurs ont la même Action ,
Font à la Langue au Nez la même impression :
On void presque toujours ces Regles veritables ,
Les Mets qui sentent bon au Goût sont delectables.



On l'éprouve dans ces Repas ,
Où l'abondance avec Art se déploie.
Les Mets assaisonnez , exquis , & délicats ,
Par l'attirante Odeur que leur presence envoie ,

Des Conviez invitent le Desir,
A les goûter , à les choisir.



Une trop forte Odeur nous est insupportable ,
Le Cerveau n'en sçauroit souffrir l'ébranlement ;
Une plus temperée agite doucement ,
Et cause un effet agréable.
Autant que l'on prévoit aux Sujets odorans ,
De Mouvements differens ,
De differens effets leur Odeur est capable.
Telle qui nous bleissoit d'abord
Change , & sur le Cerveau ne fait qu'un doux effort.



Les voltigeantes parties ,
Dont un Corps odorant se trouve composé ,
Selon qu'à se mouvoir l'Organe est disposé ,
Seront diversément senties.
Un Homme a d'un Odeur un trop fort sentiment ,
Qu'un autre auprès de lui n'éprouve nullement.
Il est quelques Cerveaux dont la délicatesse
Ne sçauroit supporter l'atteinte des Odeurs ,
Des petits Corps subtils le Mouvement les blesse
Plus que l'impression des grossières vapeurs.
Tous les jours même il est visible
Qu'un Homme est aux Odeurs bizarrement sensible ,
Pour lui causer un mal soudain ,
Si de cette façon la Nature en dispose ,

Il ne faut qu'une Fleur dans un riant Jardin ;
 Tel ne pourra souffrir la senteur de la Rose ,
 Tel fuit la senteur du Jasmin.



Dans un Corps la force odorante ,
 Avec le Mouvement se produit , & s'augmente.
 L'Ambre jette un Parfum après qu'on l'a frotté ;
 Et par la Cire en feu l'Odorat est flétré.
 Ainsi lorsqu'au Printemps la diligente Antre
 A dans les Champs fleuris vetfé ses riches pleurs ,
 Que les feux du Soleil dont l'Horizon se dore ,
 Séchent l'Email des Prez , animent leurs Couleurs ,
 Que le jeune Zephir , vers l'Objet qu'il adore ,
 Pousse de ses soupirs les secondes Chaleurs ,
 Il répand à l'entour le doux Esprit de Flore ,
 Un Esprit parfumé se détache des Fleurs.



Dans les Champs Sabéens où tant de riches Plantes
 Charment , & ravissent les Sens
 Par leurs qualitez odorantes ,
 Où l'Arbre qui porte l'Encens
 Semble attirer du Ciel les faveurs caressantes ,
 Que fait le bel Astre des Jours ?
 Sur ces Arbres aimez il arrête son Cours ,
 Pour eux d'un plus beau feu sa Carrière s'allume ;
 Il change , il corrige , il consume ,
 Il subtilise , il fait purifier

Tout ce qu'ils ont d'humide , & de grossier.

On en recueille enfin ces dépouilles si cheres ,

Propres à s'envoler en parcelles legeres ;

Et les Encensoirs enflammez ,

Pour honorer le Ciel , dans les sacrés Mysteres ,

De l'heureuse Arabie ont les Dons parfumez.



Entre tous les Parfums qu'on aime , & qu'on estime ,

Deux ont le Rang le plus sublime ;

C'est au Muscq , c'est à l'Ambre gris

Que l'on donne le premier prix.

Cet Ambre précieux sur plus d'un Sens s'applique ,

Au Goût , à l'Odorat ses charmes sont offerts ;

Il surpasse les Dons de la Plaine Arabique.

Ce Trésor qu'on recherche aux plus lointaines Mers ,

Que Thetis jette à bord parmi ses fiers Caprices ,

Fait des pompeux Festins les exquises Delices ,

Et d'un Esprit subtil parfume au loin les Airs.



De l'Ambre gris , du Muscq l'Odeur inépuisable

Fait demander comment l'un & l'autre est capable

De fournir si long-temps ces nombreux petits Corps ,

Qui répandus dans l'Air , sur l'Odorat agissent ,

En le touchant toujours par tant de doux efforts ,

On s'étonne qu'ils ne tarissent.

Mais il faut seulement juger

Que ces parcelles agitées ,

De la Masse même emportées ,
Peuvent tout à l'entour encore voltiger.
Et pour voir , comme il est possible ,
Que cet écoulement puisse continuer ,
Sans laisser rien diminuer
D'une douceur si vive , & si sensible ,
Il faudra se ressouvenir
Que pour nous la Matière est sans fin divisible ,
Et qu'une parcelle invisible
A des Divisions sans cesse peut fournir.
Cette Objection même est la preuve nouvelle ,
De ce que pour les Corps nous avons défini.
Par cette Odeur perpetuelle
On connoitra qu'un Corps , dans la moindre parcelle ,
Se pourroit diviser jusques à l'Infini.





DU SON.

A V E C le Mouvement les Odeurs excitées ,
 Sont des Corps odorans parmi l'Air apportées ;
 Mais le Son n'est que l'Air qui vient nous émouvoir ,
 Ebranlé par des Corps dont il prend ce pouvoir ,



Si notre Etude est occupée
 A chercher en détail comment il est formé ,
 Nous connoissons que l'Oreille est frappée
 D'un certain tremblement dans les Airs imprimé.
 Il faudra que les Corps d'où les Sons se produisent ,
 Emeuvent le même Air par des tressaillemens ,

Y fassent par ces Mouvements ,
 Comme des vagues qui se frisent ,
 Et se suivent à tous momens.

Lorsque les Instrumens resonnent ,
 C'est par des Ondulations ,
 Des Retours , des Vibrations ;

C'est par des secousses qu'ils donnent

A l'Air environnant propre à les recevoir ,
 Et qu'en Cercles ils font mouvoir.



Selon que l'Air est meu , le Son frappe de même ,
 Il se varie en cent façons ;
 L'Air ému lentement produit les graves Sons ,
 Et fait le Son aigu par sa Vitesse extrême.



Le Son est entendu plus loin , plus vivement
 Dans la proportion que l'Action est forte ,
 Et qu'un plus vaste Champ s'ouvre à l'Air qui le porte.
 L'Airain frappé dans l'Air éclate hautement ;
 Du haut de nos Bédrois , & de nos Tours sacrées ,
 De ces Vases d'Airain dans les Aïrs suspendus ,
 Les secouffes répétées
 Font ces Sons éclatans par le Peuple entendus ,
 Dans les Citez , dans les Champs répandus ,
 Pour annoncer que des Atarmes
 Obligent de courir aux Armes ,
 Ou que des Devoirs solennels
 Invitent d'assister au Culte des Autels.



Quand du tonnant Airain la fureur se déploie ,
 Contre les Murs qu'elle foudroie ,
 On entend le Bruit effrayant
 Des Globes destructeurs que le Salpêtre emporte.
 Par une impulsion si forte ,
 Tout l'Air mugit en Cercles ondoyant ;
 Mais le Vent quelquefois à ce grand bruit s'oppose ,
 Ces Flots de l'Air sont agitez

Avec des inégalitez ,
 L'Aquilon violent de leur cote dispose :
 Lorsque du coup qui part notre œil est le Témoin ,
 Les Vents font d'un côté mourir le bruit qu'il cause ,
 Et de l'autre avec eux ils le portent plus loin.



De-près certain Son nous offense ,
 Qui se peut supporter dans une autre distance ;
 Comme avec difference il peut nous émouvoir ,
 Differemment aussi l'on peut le recevoir.

Chacun a le Son en soi-même ,
 Et deux Hommes ainsi n'entendent pas de même.
 Par de longues douleurs un Malade accablé ,
 Est par le moindre bruit rudement ébranlé.

Et même sans la Maladie
 Deux Hommes nous font voir cette diversité ;
 L'un du Son le plus foible a la tête étourdie ;
 L'autre par un grand bruit à peine est agité.
 Qu'une rustique Voix en glapissant éclatte ,
 Le Rustre y prend plaisir , & se laisse attirer ;

Lorsqu'une Oreille délicate
 S'éloigne , & se sent déchirer.



La Construction organique ,
 Qui fait qu'un Mouvement dans l'Oreille excité
 Frappe chacun de nous avec diversité ,
 Varie en nous aussi l'effet de la Musique.

Les Sons, dont nous sommes touchez,
 Aux battemens du poulx ont des rapports cachez.
 Lorsque les Troupes sont rangées,
 Par un bruyant Signal au Combat engagées,
 Le Son des guerriers Instrumens
 Produit dans les Soldats de nouveaux mouvemens;
 Des Ondoimens de l'Air les secouffes soudaines
 Emeuvent le Sang dans les Veines;
 Et les Sons éclatans, les Fanfares, les Cris
 Vont dans les nerfs glacez agiter les Esprits.



Suivant des autres Corps les regles generales,
 Les Sons ont leurs Varietez,
 Ont des Proportions, & des Proprietez,
 Des Changemens; des Intervalles,
 Et sur divers sujets des forces inégales.
 Pour fraper les Corps d'alentour,
 L'Air émeu le premier leur donne la puissance;
 Mais ces effets entre eux ont de la difference.
 Les Vitres d'un Palais tremblent par un Tambour,
 Qui rend un certain Son à certaine distance:
 Un autre Son plus fort frape en vain à son tour.
 Par les coups de l'Archet une Corde agitée,
 Fait voir qu'à lui répondre une autre est excitée,
 Et celle-ci tendue à l'unisson
 Tremble sans qu'on la touche, & rend le même Son.



Il est des lieux qui jamais ne nous rendent

Les Sons dans leur sein répandus.

Il en est où les Sons s'étendent ,

Et plusieurs fois nous sont rendus ;

Des Antres où jamais les Sons ne se déploient ,

Où les Sons absorbez meurent ingratement ;

D'autres Antres qui les renvoient ,

Et qui les font éclater doublement ;

Des Grottes , des Rochers où la Voix renfermée

Se ramene , & revient telle qu'on l'a formée ,

Et se répète plusieurs fois.



Une Fable agréable est ainsi ranimée.

Nous sçavons qu'elle est cette Voix

Qui planit , à ce qu'on dit , des tourmens si sensibles.

La Nymphé Echo nous répond dans les Bois ,

Quand de l'Air les Flots invisibles ,

Rencontrant un Obstacle , & vers nous rechassez ,

Rapportent les Accens que nous avions poussez.



DE LA LUMIERE.

Ouvrons une plus grande, & plus noble Carrière,
Et cherchons d'heureuses Clartez

Sur le sujet de la Lumiere ;

Elle qui semble moins être Corps & Matière,
Qu'une Ame qui du Monde anime les Beautés,
Splendeur de l'Univers, charme de notre Vûe,
A notre Oeil qui l'admire elle-même inconnue,
Dans le même Moment qu'elle nous fait tout voir.
Qu'un glorieux succès répondroit à nos Veilles,
Si ses éclatantes Merveilles

A notre Esprit enfin se laissoient concevoir !



Le Soleil, les Astres, la Flamme,

Sont les Sujets appelez Luminieux ;

Nous éprouvons assez ce qu'ils font sur notre Ame.

Il faut s'instruire ici de ce qu'ils font en eux.

Que peut avoir de propre un Corps qui nous éclaire,

Qu'une Action soudaine, & rapide, & legere ?

Ici plus que jamais il se fait avertir

De distinguer l'Objet de ce qu'il fait sentir.



Les celestes Flambeaux, Rois des Etres visibles,

Prennent ces qualitez si vives, si sensibles,

Lorsqu'ils

Lorsqu'ils causent en nous de prompts ébranlemens,
 Dont les nerfs de nos yeux se trouvent susceptibles,
 Comme nos autres nerfs d'autres attouchemens :
 Comparons les Rayons à de petites Balles,
 Ou concevons qu'ils sont autant de Dards,
 Qui dans leur Cours direct viennent sans intervalles
 Toucher, & fraper nos Regards.
 De la Lumiere ainsi nous sentons les atteintes ;
 Et selon que ces traits plus, ou moins penetrans,
 Sur nos yeux agitez enfoncent leurs empreintes,
 Nous éprouvons des effets differens.



Une Lumiere moderée,
 Qui par un moindre mouvement
 Cause sur notre Organe un léger pressement,
 Nous rejouit, & nous recrée ;
 Mais lorsque par l'Activité
 Des traits perçans de la Clarté,
 Notre vûe est trop ébranlée,
 Ils nous causent de la douleur,
 Comme feroit sur notre main brûlée
 Une violente Chaleur.



Cette pure Lumiere, Ame & Beauté du Monde,
 Dans le Corps du Soleil a sa source seconde.
 Regardons cet Astre des Jours,
 Tel que l'Orient le revere,

Dans l'instant qu'il paroît recommencer son Cours,
 Et redore notre Hemisphere.
 A son Lever nous le voyons
 Comme un Globe de feu couronné de Rayons ;
 Tout s'anime par sa presence ;
 Il penetre , il remplit des Cieux l'espace immense.



Sans le faire courir dans les Signes divers ,
 On doit fixer sa place au sein de l'Univers ,
 Formé des parcelles mobiles
 Les plus pures , les plus subtiles ,
 Spherique reservoir du premier Element ,
 Ses feux ont tout au tour la matiere étherée
 Qui les borne , & s'oppose à leur écoulement.
 Son Activité resserrée ,
 Dans les Cieux , dans les Airs jette un ébranlement ;
 Par qui leur étendue en-rond est penetrée.
 Du second Element les Globules poussez ,
 Et directement élancez ,
 Les derniers dans nos yeux viennent s'ouvrir l'entrée :
 Et comme il ne s'agit que du seul pressément ,
 D'une tendance au mouvement
 Qui n'exige aucune durée ;
 Soudain par le Soleil la Terre est éclairée ,
 Et le Jour en tous lieux éclate en un moment.



Une Comparaison l'explique.

Pensez que d'un autre Homme à vous

On suspende une longue Pique ;

Si cet Homme opposé pousse par l'un des bouts,

L'autre bout dans cet instant même,

Sans que la Pique ait besoin d'avancer ,

A la force de vous presser ;

L'effet de la Lumière est à peu près le même.

Les Rayons qui du Ciel parviennent jusqu'à nous ;

Sont faits de petits Corps qui s'entre-suivent tous,

Dès que l'un est pressé , d'une vitesse extrême ,

Sur celui qui le touche , il presse tout de même ,

Et sans que de sa place aucun doive sortir ,

Du Point où le Rayon commence ,

Quelle qu'en soit la distance ,

A l'autre extrémité le coup se fait sentir.



Cette Matière ainsi mouvante , & vive ;

Qui bornée en soi-même , & par là plus active ,

Sur un Centre enflammé tourne rapidement ,

Et répand alentour ce même mouvement ,

Est ce qu'on peut nommer *Lumière primitive*.

Les Globules subtils parmi les Airs placez ,

L'un par l'autre vers nous directement poussez ,

En sorte que le coup sur l'organe réponde ,

On peut les nommer proprement ,

M ij

Lumière dérivée , ou Lumière seconde ,

C'est celle qui nous touche , & fait le sentiment.



Ces Corps qui dans notre Oeil produisent la Lumière ;
Des Cieux , des Airs ont l'étendue entière ,
Pour s'y mouvoir de tous côtez ;
Si-tôt que le Soleil semble ouvrir sa Carrière ,
De toutes parts ces Corps sont agitez ;
En tous lieux , en tous sens , mêmes coups sont portez ;
Et dans un seul instant tout brille de Clartez.



Quand à cet examen notre Raison s'applique ,
La Lumière paroît soumise exactement ,
Comme les autres Corps aux Loix du mouvement.
Que sa Chûte soit droite , ou qu'elle soit oblique ,
Et que ses traits soient unis , ou diffus ,
Qu'ils soient réfléchis , ou rompus ,
En diverses façons elle se communique.
Les Corps parfaitement solides & polis ,
Par qui ses beaux Rayons ne sont point affoiblis ,
La repoussent vers nous , pure , vive , éclatante ;
Et si par d'autres Corps à ses traits opposez ,
Les coups sont affoiblis , détournés , divisez ,
Elle revient vers nous moins forte , & moins brillante.



Quand le Soleil paroît au plus lointain Tropique
N'éclairer nos Climats que d'un Aspect oblique ,

Plusieurs de ses Rayons ne viennent point à nous ,
Un grand nombre en chemin laissent perdre leurs coups ,
Et nous voyons alors sortir de sa Carrière

Moins de Chaleur , & de Lumière.

Mais aussi dans l'autre Saison ,
Où son Char nous paroît embraser l'Horison ;
Et proche du Cancer rouler sur notre tête ;
Alors tous ses Rayons percent de tous côtez ;
Nul obstacle ne les arrête ;
Nous sentons pleinement sa force & ses Clartez.



Par la Refraction , dans les Aîrs si connue ,
La Lumière naissante abuse notre vûe.
Là du chemin direct ses-traits sont écartez ;
Le Soleil qui n'est pas entré dans sa barrière ;
Et qui sous l'Horison devoit être caché ,
En rompant ses Rayons nous paroît approché ;
La Nue a vers nos yeux replié sa Lumière ,
Et sur notre Horison on croit qu'il est levé
Avant qu'il y soit arrivé.



De ses Portraits les Cieux quelquefois s'embellissent ;
Si l'effet des Rayons vient à se déployer
Sur quelque Corps poli propre à les renvoyer ,
Nous voyons qu'ils se réfléchissent ,
Et dans leur éclat radieux
Une seconde fois viennent frapper nos yeux.

Ainsi les surfaces polies
 Des Nuages glacez élevez dans les Airs ,
 Sont des Miroirs à ce bel Astre offerts.
 Les Campagnes du Ciel alors sont embellies ,
 Pendant le Jour par des Astres divers ;
 Les Rayons n'ayant plus leurs passages ouverts ,
 Sont réfléchis , forment des Parélies ;
 Et l'on croit voir plusieurs Soleils ,
 Tous éclatans , tous pareils.



De même quand les Vents , & l'Onde
 Jouissent d'une paix profonde ,
 L'Astre du Jour se mirant dans les Eaux ,
 Y forme de ses traits mille brillans Tableaux ;
 Ses Rayons réfléchis font de riches Pinceaux ;
 Et sur la Glace vagabonde ,
 On voit l'image de ses feux
 Qui revient nous fraper par des traits Lumineux.



Souvent aux plus beaux Jours s'élevent des Orages ,
 On voit de tenebreux Nuages ,
 Qui de l'Astre du Jour cachent l'éclat vermeil ;
 Les Rayons jusqu'à nous ne trouvent plus passage ,
 Ses traits sont sans pouvoir , sa force est sans usage ;
 Il n'est plus de Lumière , il n'est plus de Soleil.



Quelquefois quand la Nue est de Vapeur legere,
La brillante Clarté seulement se modere,
Cet Astre s'affoiblit, sans toutefois ceder ;
La Vapeur étendue alors sert d'une Toile ;
Il nous paroît comme au travers d'un Voile ;
Nos yeux sans s'éblouir peuvent le regarder.





DES COULEURS.

PAR les vifs mouvemens que la Lumiere imprime,
 Tout rit dans l'Univers, tout brille, tout s'anime.
 Mais ce sont les Couleurs, dont les traits moderez,
 Et les mélanges temperez,
 Nous offrent les Objets, marquent leurs differences;
 Par elles nous allons de Beutez en Beutez;
 Ces heureux changemens, & ces douces Nuances
 Charment toujours notre Oeil par leurs diversitez.



D'autant que les Couleurs tiennent à la Lumiere
 Par une dépendance entiere,
 Et que nous en voyons l'étroite liaison,
 Si cet enchaînement conduit notre Raison,
 Des Sujets colorez nous apprendrons l'Essence;
 Et que cette varieté,
 Qui d'émouvoir nos Sens, leur donne la puissance;
 En eux de la Lumiere est un bien emprunté.



Si-tôt que l'Horison voit la riante Aurore,
 Des Champs & des Forêts l'Email se recolore,
 De ces Tableaux divers la Beauté se produit;
 Et si-tôt que le Jour a fait place à la Nuit,

Il n'est plus de Couleurs , la Noirceur les dévore ,
Et tout cet éclat se détruit.



Donc la Couleur des Corps est la seule Lumiere
Qu'ils repoussent vers nous de diverse maniere ;
Et ce qu'ils ont de propre en eux ,
C'est la façon dont ils renvoient
Les traits qui sur eux se déploient
A l'aspect du Corps lumineux.



Une preuve bien simple à nos yeux verifie
Par quel merveilleux changement
La Lumiere se modifie ;
Et des Couleurs produit le Sentiment.

Nous verrons qu'elle fera naître
Les Couleurs du Corail , de l'Ambre & de l'Azur ,
Passant dans un Cristal , tout transparent , tout pur ,
Où rien de pareil ne peut être.
La ses Réfractions nous la font méconnoître ;
Par cet effet soudain dont nos Yeux sont surpris ;
Dans le *Prisme* l'on voit paroître
Toutes les Couleurs de l'Iris.



Cet Iris que le Ciel montre après les Orages ,
Ces vastes Champs d'Azur , ces grands Châteaux dorez ,
Ces Montres , ces Geans parmi l'Air colorez ,
Ces amas étonnans de confuses images ,

Tous ces Tableaux tracez sur des Nuages ,
 Sur des Corps purs , & transparens
 Qui n'ont point de figures peintes ;
 Tous ces Coloris differens ,
 Qui portent à nos Yeux de si vives atteintes ,
 Ne sont que des Rayons plus , ou moins amortis ;
 Et selon que la Nue a permis qu'on les voye ,
 Et que sous certain Angle un Objet les renvoye ,
 Sous diverses Couleurs ces traits sont ressentis.



La Lumiere s'altère aux plus legeres teintes ;
 Soit au travers des Vitres peintes ,
 Ou soit au travers des Rideaux ,
 Ses Rayons sont chargez de Coloris nouveaux ,
 Qui s'impriment , qui s'apperçoivent
 Sur les Objets qui les reçoivent.



Lorsque l'on regarde aux flambeaux
 Un Cristal où le Vin montre un Vermeil aimable ,
 La blancheur de la Nape offre un Rouge semblable ;
 Là les traits lumineux , en la couleur changez ,
 Par des Réfractions agitant notre Vûe ,
 Leur atteinte en nous est reçue
 Dans l'ordre , où par le verre ils ont été rangez.



Un homme est quelquefois different de soi-même ;
 A l'égard des Couleurs dont son Oeil est touché ;

Un Malade accablé d'une langueur extrême,
 Loin du bruit, & du Jour sur la plume couché,
 S'il pense ouvrir sa debile paupiere,
 Par le moindre Rayon il est tout ébloui,
 Est blessé des Couleurs, comme de la lumiere,
 Dont son Oeil, étant sain, eût été rejoui.



Mais des Objets qui sont de même espece,
 Sur des Yeux differens ont different pouvoir;
 Tel sent qu'une Couleur lui déplaît, & le blesse,
 Qu'un autre prend plaisir à voir,
 Oui, toutes avec difference

Font à chacun de nous éprouver leur presence.

Nous nous trompons à tout moment,
 En reglant les Couleurs sur notre sentiment.

Ne voit-on pas qu'un Ictérique,
 Qui porte son mal en tous lieux,
 Aux Objets du dehors injustement applique
 Ce Jaune épanché dans ses Yeux?

La Bile en ses regards à tout se communique,

Et ce Venin contagieux

Jaunit le Verd des Prez, jaunit l'Azur des Cieux.



S'il avoit apporté ce mal à sa naissance,
 Il auroit vû tout jaune; & nous dans la Santé,
 De toutes les Couleurs jugeant dès notre Enfance,
 Nous n'avons entre nous nulle conformité.

D'Organes differens ces sentimens dépendent ;
Et rien sur les Couleurs ne nous fait conformer
Que la façon de les nommer ;
Jamais sur ce sujet les Hommes ne s'entendent ,
Bien que dans leur Commerce ils semblent de concert ,
Nommer Bleu , Jaune , Rouge , ou Vert.



Cependant on doit reconnoître
Que des Tableaux , un beau Ciel , & des Fleurs ,
Qu'enfin tous les Objets'ont de quoi faire naître
Les divers mouvemens d'où naissent les Couleurs.
Des Jours que leur Surface altere , & distribue ,
Se forment ces Couleurs qu'ils font appercevoir.
Ces traits modifiez , en frappant notre Vûe ,
Font le Rouge , le Bleu , le Vert , le Blanc , le Noir.
Si les Surfaces sont changées ,
Le Coloris devient, ou plus sombre , ou plus clair ;
Bien-tôt en certains Corps elles sont dérangées
Par les impressions de l'Air ;
Par la flâme elles sont rongées ;
On voit les Corps où le feu peut agir ,
Blanchir , noircir , & jaunir , & rougir.
Enfin tout ce qu'on void de diverses Teintures ,
Vient des differentes Tissures ,
Qui se trouvent aux Corps qu'on nomme Colorez ;
Autant qu'ils sont en differens degrez ,

Plus âpres , plus unis , plus lâches , plus ferrez ,
Ils montrent des Couleurs , ou plus , ou moins obscurs.



Un Corps ne paroît blanc que par ses âpretez ;
Il y faut concevoir des inégalitéz
Qui n'affoiblissent point les Rayons de Lumiere ,
Mais en réfléchissant leur multitude entiere
Les écartent de tous côtez.

Les nerfs en sont encor trop rudement heurtez ;
Et la Blancher aussi blesse notre paupiere.



Le Noir est composé de filets herissez ,
Où les Rayons du Jour demeurent enfoncez ;
Et dont le repli les recele ;
Ils s'y trouvent perdus , engagez , dispersez ,
Ils ne reviennent point jusqu'à notre prunelle.
Et n'en avons-nous pas une preuve fidelle ?

La sombre Nuit , les Nuages épais ,
Les lieux profonds , où jamais
Aucun Rayon ne passe , aucun trait n'étincelle ;
Dans leur tenebreuse épaisseur ,
Ne sont à nos Yeux que Noirceur.



Les riantes Couleurs , soit des Plaines fleuries ,
Dont l'Email enchante nos Yeux ,
Soit des Tableaux , & des Tapisseries ,
Qu'étale à nos regards un Art ingenieux ,

Ont ainsi pour former toutes les Différences

Que l'on remarque en leurs Nuances ;

Leur Surface inégale en ses arangemens ,

Qui cause dans nos Yeux tels & tels mouvemens ;

Qu'on nomme , si l'on veut , ces Couleurs , naturelles ,

Qu'on les nomme , artificielles ,

Qu'elles se passent vite , ou subsistent long-temps .

Le même effet produit leurs charmes éclatans.

Et celles de l'Iris qui n'ont que des instans ,

Non seulement sont aussi belles ,

Mais au fond , sont aussi réelles

Que celles des Objets qui sont le plus constans ,

L'éclat dont le Pinceau colore une figure ,

N'est pas plus artificiel

Que celui des Rubis , qu'on nomme , naturel.

Tout n'est que la Lumière , & toujours la Nature

Trace de même sorte une aimable Peinture.



Mais pour mieux voir comment tous ces traits sont
formez ,

Et sont dans notre Oeil imprimez ,

Il faut penser qu'une Regle harmonique

Regne dans les Couleurs comme dans la Musique.

Les Rayons lumineux ont des Vibrations ,

Qui par leur Nombre , & leurs Proportions ,

Leur Contraste , & leur Alliance

Des visibles Objets reglent la différence.

Les coups d'un habile Pinceau ,
 D'un vivant Coloris animent un Tableau ;
 De nos Peintres fameux le studieux Genie
 A rencontré cette belle harmonie ;
 Par les tons de Couleur , & forts & gracieux ,
 La Nature imitée appelle tous les Yeux.



On juge que les Couleurs claires
 Participent de l'Air , & sont les plus legeres ;
 Les Couleurs qui leur sont contraires ,
 Tenant plus de la Terre , & de son épaisseur ,
 Des Coloris légers absorbent la douceur.
 Comme divers Sons se répondent ,
 Et quelquefois se troublent , se confondent ;
 Les Couleurs ont ainsi leur opposition ,
 De même que leur union ;
 Elles se nuisent , & se chassent ,
 Elles s'affoiblissent , s'effacent.



Sur-tout dans les Objets de loin considerez ,
 Les plus foibles Couleurs le cedent aux plus fortes.
 Lorsqu'en éloignement nous regardons ces Prez ,
 Qui de Fleurs de diverses sortes
 Sont si richement diaprez ,
 Si le Rouge , ou le Jaune avec le Blanc s'allie ,
 Le Rouge , & le Jaune se perd ;

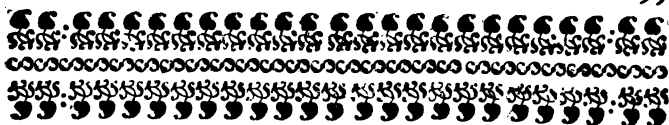
Et la Plaine à nos Yeux paroît toute embellie
De Fleurs d'argent sur un fond vert.



Nous trouverons encor des preuves convaincantes ;
De ce que sont en eux les Objets colorez ;
Des Hommes qui du jour n'étoient point éclairez ;
Ontjugé des Couleurs , plus ou moins éclatantes.
Des Aveugles , dit-on , touchant au lieu de voir ,
Ont distingué le Blanc d'avec le Noir
Par les Surfaces différentes.

L'accoutumance , ou la nécessité ;
Qui sçait nous rendre tout facile ,
Reparant de leurs yeux la triste obscurité ,
Avoit mis dans leurs doigts une adresse subtile ;
Et des nerfs de leurs mains le Tact industrieux
Avoit le même effet que les nerfs de nos Yeux.





DU TRANSPARENT ET DE L'OPAQUE.

AINSI sur les Objets la Lumiere étendue ,
 Est par ces Objets même en Couleurs répandue.
 Mais on voit aussi d'autres Corps ,
 Dont la Tiffure singuliere
 Montre de plus étroits rapports
 Avec l'éclat de la Lumiere.



Il faut imaginer que ces Corps differens ;
 L'Onde, le Verre, & l'Air, appelez Transparens,
 Par où nous sont transmis tous les Objets visibles,
 Ont un nombre infini de pores insensibles
 Aux Rayons, en tous sens, directement ouverts.
 Par là tous leurs effets leur deviennent possibles ;
 Tous les Objets ainsi sont découverts
 Au travers du Cristal, & de l'Onde, & des Airs.



L'Air, quand il est ferein, l'Onde ; quand elle est pure,
 Ont tous leurs petits corps mouvans & separés ,
 Qui presentent entre eux une libre ouverture
 Au Jour dont ils sont éclairez.
 Mais si l'Air est couvert par un sombre Nuage,
 Si l'Eau roule avec elle un Sable limoneux ,

Au second Element ils ferment le passage ,
Et font cesser l'effet de ses traits lumineux.



Le Verre , le Cristal , quoique durs & folides ,
Entre leurs petits corps ont des espaces vuides ,
Des pores infinis qui s'ouvrent en tous sens ,
Où les Rayons sans obstacle perçans ,
Ont de les traverser liberté toute entiere ;
Tandis que l'Onde plus grossiere ,
Les touche sans les penetrer ,
Que le Vent même , & l'Air n'y peuvent pas entrer.



Quant à ces autres Corps qui servent de barriere
A l'action de la Lumiere ,
Et par qui les Rayons nous sont interceptez ,
Ils offrent à ces traits qui leur sont presentez
Des pores non suivis , dont la Route confuse
Au Jour le passage refuse ,
Des embarras , des sinuosittez ,
Où les brillans Rayons se trouvent arrêtez.



Une grande Forêt , sous le feuillage sombre ,
Ainsi fait en plein jour regner la Nuit & l'Ombre ,
Et du brillant Soleil nous cache les clartez ;
Ainsi sous des Berceaux composez de branchages ,
On évite l'ardeur des plus brûlans Etez ;
Si le Jour s'introduit entre quelques feuillages ,

D'autres rameaux encor viennent le traverser ,
Et ses traits arrêtez sous les épais ombrages ,
Enfin ne peuvent plus passer.



Tandis que le Soleil luit pour le nouveau Monde ,
Le nôtre est enfoncé dans une Nuit profonde.
Ensuite nous voyons lever ce Voile épais ,
Qui de l'Astre du Jour nous déroboit les traits.

Tous les Matins la belle Aurore
Aux Objets éclairez vient rendre leur Beauté ,
Dès qu'aux rives du Soir le Jour se plonge encore ,
La Nuit sur nous répand l'Obscurité.

Tout se suit. Mais qu'enfin les Scenes renaissantes
Raniment les Couleurs , soit fixes , soit changeantes ,
Dans ce vaste Univers tout ce que nous voyons ,
Ce n'est que le Soleil , ce n'est que ses Rayons.





R E F L E X I O N.

VOIL A donc ce qu'en eux sont tous les Corps sensibles

Qui produisent en nous tant d'effets differens,
Chauds, Froids, Liquides, Durs, Savoureux, Odorans,
Ceux dont le Son procede, & Ceux qui sont Visibles.

Ce ne sont que des noms donnez aux Sentimens

Qui nous viennent des Mouvemens

De petits corps imperceptibles.



Au lieu de s'élever à l'Auteur Souverain,

Et de le reconnoître à ces pures Lumieres,

Ce peut-il que l'Esprit humain

S'arrête à des Ombres grossieres ?

Ne void-il pas la main qui conduit l'Univers,

En tout ce qui nous environne ?

Incessamment instruit par tant d'Objets divers

A son aveuglement faut-il qu'il s'abandonne ?

On a beau regarder l'Or & l'Azur des Cieux,

Cette riche Splendeur n'attache point nos yeux ;

On ne peut estimer que des richesses vaines !

D'inutiles Trésors aux Indes sont cherchez ;

On court mille perils, on souffre mille peines

Pour trouver ceux qui sont cachez
 Dans les Cavernes souterraines ;
 On plonge au plus profond des Mers ,
 On iroit encor des Enfers
 Percer les tenebreux abîmes !

Pour avoir ces faux Biens , pour leur possession ,
 Luxe , Avarice , Ambition ,
 Ne craignent plus de Travaux , ni de Crimes !



Mais quand nous aurons même accoutumé nos Sens
 A voir avec plaisir les Objets innocens ;
 Quand une heureuse conjecture ,
 Par un long Examen nous fera découvrir ,
 Ces moyens ignorez , dont se sert la Nature ,
 Pour former tant d'Objets qu'elle nous vient offrir ,
 Que de tous ces Objets l'Etude est imparfaite ,
 Si nous n'expliquons pas la liaison secrete ,
 Qui rend l'Esprit sensible à leurs impressions.
 Admirable sujet de nos Réflexions !



Observant la Matiere , ou figurée , ou meue ,
 Et toutes les divisions
 Qui sont propres à l'étendue ,
 Les Etres corporels peuvent s'imaginer.
 Mais dans quel Sujet est reçue
 L'Action qui nous fait sentir , & raisonner ?
 Comment sera-t-elle connue ?

Des Tuyaux délicats , d'invisibles Ressorts
Confondent-ils l'Ame & le Corps ?

Non , non , l'Ame mieux éclairée ;
Elle-même se sent distincte , & séparée.

Poursuivons ce Projet noblement entrepris.

Achevons. Que dans mes Ecrits
Cette Verité démontrée ,
Fasse approuver mon zele à de sages Esprits ,
Et soit de mon Travail la Couronne & le Prix.

Fin du troisième Livre.





PRINCIPES DE PHILOSOPHIE,

ou

PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

LIVRE QUATRIEME.

DES SENSATIONS EN GENERAL. DE L'OUYE. DE
LA VUE. DES LUNETTES ET DES MIROIRS. DU
SIEGE DES SENSATIONS. DES IDEES. DE L'UNION
ET DE LA DISTINCTION DE L'AME ET DU CORPS.

DES SENSATIONS EN GENERAL.



E tant d'Objets divers le Nombre inconce-
vable,

De leur fécondité la suite inépuisable,

Dépendent simplement d'un Ordre general.

N iiij

Par les Productions d'une Cause immuable ;
 Dont l'effet est toujours égal,
 Des Etres variez l'assemblage est durable ;
 Et le Monde a reçu dès le premier des Jours
 De quoi toujours changer , & renaître toujours.



Et quel en est l'Objet ? Les Cieux & la Lumiere ,
 Pour qui répandent-ils leur brillante Clarté ?
 Pendant toute une Eternité
 Ils auroient parcouru leur immense Carriere
 Dans une vaine activité ;
 On n'auroit apperçu mouvement , ni matiere ,
 Et la Nature toute entiere
 N'auroit eu sans l'Esprit nulle diversité ;
 Cet Univers seroit comme en sa nuit premiere ,
 Comme s'il n'eût jamais été.



Il falloit que l'Auteur , pour achever l'Ouvrage ,
 Y produisît encor des Etres connoissans ;
 Qu'il y fit naître l'Homme , & lui donnât l'usage
 Et de la Raison , & des Sens.
 Contempler , méditer doit être son partage ;
 Cet Etude est l'emploi du Sage ;
 L'Univers est formé pour ces attentions ,
 Puisque tant de Beutez qui le diversifient ,
 Ne seroient rien si nous ne les sentions ;
 Nos Sentimens le vivifient ;

Uniquement connu par nos perceptions ,
Par notre intelligence , & nos réflexions.



Cette Matiere enfin dans son Ordre rangée ,
En Cieux , en Elemens , en Astres partagée ,
Pourrions-nous sans l'Esprit jamais l'appercevoir ?
Confondus dans la Masse il faudroit se mouvoir ;
L'Homme ne connoîtroit non plus qu'un bloc de
Marbre ,

Ou seroit mis au rang d'une Fleur , ou d'un Arbre ;
Au sein de la Matiere il seroit retourné ,
Sans sçavoir s'il vivoit , sans sçavoir qu'il fût né ,
Si nous n'avions reçu de l'Auteur de notre Etre
L'Esprit qui peut penser , l'Esprit qui peut connoître.



Et ce Corps toutefois vil & materiel
Est un merveilleux Edifice ,
Qui montre en abregé l'indicible Artifice
De son Ouvrier immortel.



Outre l'assemblage du Monde ,
Ce composé des Cieux de la Terre & de l'Onde ,
Que l'Auteur Souverain voulut tout à la fois
Regler par les plus simples Loix ,
Il est des Corps remplis d'une Vertu feconde ,
Des Etres animez , qui changez & détruits ,
Par eux-mêmes sont reproduits.

Ces Etres qu'en leur origine,
 A distinguez l'attention divine,
 Reçurent dans leur sein de quoi s'entretenir,
 Et se multiplier durant tout l'avenir.
 Un insensible Atome en soi garde la vie;
 Les petits Rejettons, l'un dans l'autre enfermez,
 En des temps successifs sont éclos, sont formez,
 Un Germe est de l'espece une source infinie.

Un seul Maron venu des Indiennes Mers,
 Nous a donné des Maroniers sans nombre;
 Nos Parcs sont ombragez de leur feuillage sombre;
 Et le dernier Maron a des Germes couverts,
 Qui suffiroient toujours à remplir l'Univers.



Peut-on trop admirer la fabrique des Plantes?
 Et quel Art tout divin devons-nous découvrir
 Dans la production des Machines vivantes
 Que nous voyons respirer, se nourrir,
 Dormir, veiller, voler, nager, courir,
 Et que par tant d'effets de l'instinct qui les mene,
 On veut associer à la Raison humaine?



Mais sans parler ici des divers Animaux,
 Sans consulter l'Ecole d'Epicure,
 Pour juger s'il nous sont égaux,
 Suspendons aujourd'hui la question obscure,

Que par une autre Etude il faudra démêler.

C'est de Nous seulement que nous devons parler.



Laiſſons, laiſſons penſer aux Partifans des Bêtes,
 Qu'une Grenouille au fond de ſes Marais
 Voit comme nous le Ciel qui tourne ſur nos Têtes;
 Qu'elle jouit d'un Sort rempli d'attraits
 Sous les Roſeaux tremblans, & ſur l'Herbage frais;
 Que la Pluye abondante, & le Jour qui l'éclaire,
 Sont faits pour la ſervir, & ſont faits pour lui plaire.



La Roſe, ſi comme autrefois
 Du ſage Phrigien elle empruntoit la voix,
 Se vanteroit auſſi que la Saison nouvelle
 Revient, pour admirer de ſon teint délicat,
 L'odorante Fraîcheur, & le vif Incarnat;
 Sur ſon Trône épineux, écloſe, épanouie,
 Elle ſeroit elle-même éblouie
 De ſon riant éclat;
 Cette Reine des Fleurs, en ſe voyant ſi belle,
 Ne diroit-elle pas qu'elle orne les beaux Jours,
 Qu'elle regne avec les Amours,
 Et que les doux Zephirs ne volent que pour Elle ?



La Terre offre en tous lieux des Corps organiſez,
 Comme le nôtre diſpoſez.
 Par des moyens pareils nous les voyons éclore,

De la seule Matière on les void composez ,
 Ils font nez comme nous , personne ne l'ignore ,
 Ils reçoivent la Vie , ils souffrent le Trépas :
 Mais avec ce qu'ils ont , n'avons-nous pas encore
 La connoissance qu'ils n'ont pas ?



L'Homme formé par la main Souveraine ,
 Seul Habitant de l'Univers ,
 Contenoit dans son Sein toute la Race humaine.
 Ses Descendans ont peuplé les Deserts ,
 Ont défriché les Champs , ont traversé les Mers.
 Dans l'Homme on void l'extrait des Espèces changeantes.
 Il nous paroît d'abord à sa conception
 N'avoir nulle distinction ;
 Tel qu'un nombre infini d'Animaux , & de Plantes ,
 Dont une graine , un œuf font la production.
 S'avancant par degrez à la perfection ,
 Il commence bien-tôt d'avoir quelque figure ;
 Il semble vegeter dans le Sein maternel ;
 Comme une Plante il prend sa nourriture.
 Le temps formant toujours cet Etre corporel ,
 Accru par l'aliment ; les Arteres , les Veines ,
 Les Muscles , le Cerveau , le Cœur développez ,
 Aux Actes de la Vie en commun occupez ,
 Du Sang & des Esprits font les courses soudaines.
 Cet Embrion n'est plus un simple Vegetal ,
 Il se meut , il respire , & c'est un Animal.

De ces Etres divers les qualitez mêlées ,
 En cet Etre plus noble ainsi sont rassemblées ;
 Mais c'est toujours un Corps formé des Elemens ,
 Qui n'a que la figure , & des arangemens ,
 Jusqu'à ce qu'élevé dans un degré sublime ,
 Un Rayon tout divin , & l'éclaire , & l'anime.

L'Ame est unie à tous ses mouvemens ;
 Pour le rendre accompli son Ouvrier lui donne
 L'Esprit qui sent , & qui raisonne.



Il conserve en vivant tous ces secrets rapports.
 Son poids materiel l'entraîne ,
 Et vers la Terre le ramene ;
 Souvent pour s'en deprendre il fait de vains efforts ,
 Et l'effort de l'Esprit cede aux liens du Corps.



D'une Prévention , & honteuse , & grossiere
 Nous sommes toujours emportez.
 De tant d'Objets divers à toute heure agitez ,
 Nous ne contons que la matiere
 Qui nous presse de tous côtez.



Par ce premier panchant nos Ames abaissées ,
 Ne se distinguent point des Organes des Sens ;
 Nous cherchons contre nous des raisons insensées.
 Dieu par ses Ordres tout-puissans
 Ne peut-il pas , dit-on , faire des Corps pensans ?

Oui. Dieu forme à son gré des corps & des pensées ;
 Mais ils seront toujours tels qu'il les aura faits ,
 De diverse Nature , on ne verra jamais
 Les Qualitez des uns dans les autres passées ;
 Et bien que la Pensée au Corps se puisse unir ,
 Aucun Corps à penser ne sçauoir parvenir.

Dieu ne veut point se contredire
 Dans leur Commerce mutuel ,
 Il conserve en tous deux son immuable Empire ;
 Ce qu'il fait de matiere est toujours corporel ,
 Et ce qu'il crée Esprit est immateriel.



L'Ame humaine n'est point l'Ame materielle ,
 Commune à tous les Animaux ,
 Que par abus du nom d'Ame on appelle ;
 Et sur leurs mouvemens nous en jugeons à faux.
 Des Pierres mêmes , des Métaux
 Ne void-on pas mouvoir la masse corporelle ?
 Le Fer que l'Aimant touche est tourné vers le Nort ,
 Le Métal sans repos semble chercher la Pierre ,
 La Pierre semble aussi le joindre avec transport ,
 Et souvent l'un & l'autre à fuir ils font effort ,
 Comme s'ils se craignoient , ou se faisoient la guerre.
 Mais peut-on leur donner ni sentiment , ni choix ?
 Sans doute une matiere insensible à la vûe ,
 La penetre au dedans , les pousse , les remue ,
 Et les fait obéir à ses secretes Loix.



L'Action qu'en ces Corps souvent on imagine ,
 N'est point celle dont l'Homme en lui se sent toucher.
 Si nous voyons des Corps se chasser , s'acrocher ,
 Aller en haut , en bas , s'éloigner , s'approcher ;
 C'est un Vent , un Ressort qui meut une Machine ;
 Ce n'est point avec choix se fuir , ou se chercher.



Notre premiere Etude est donc de bien connoître
 Ce qui se passe en nous , dans les Etres pensans ;
 Bien distinguer l'Esprit , ses Modes , & son Etre
 Des effets corporels qui surprennent nos Sens.
 Hors de lui , trop souvent , il aime à se répandre ,
 Et dans tous les Objets par son illusion
 Il met ce qu'il éprouve à leur occasion.

Nous ne voulons jamais comprendre
 Que ces Corps où l'on void tant de diversitez ,
 Ne tiennent que de nous toutes leurs qualitez ,
 N'ont que des mouvemens , qui sur les nerfs s'appliquent ,
 Que reciproquement des Corps se communiquent.
 Ces nerfs même n'ont point d'autres proprietéz

Que d'être ainsi plus , ou moins agitez.
 L'atteinte est seulement plus forte , ou plus legere ;
 Et si chacun des Sens d'avec l'autre differe ,
 Songeons que c'est l'Esprit , qui seul y doit trouver
 Cette diversité qu'ils nous font éprouver.
 Cherchant comment le feu nous chauffe , & nous brûle ,
 Songeons bien qu'il seroit absurde & ridicule.

De reconnoître en lui cette même chaleur
 Qui, selon que la main s'approche, ou se recule,
 Changeante en nous, devient, ou plaisir, ou douleur.



Par le rapport des Sens nous pourrons nous instruire
 De ce qui sert au Corps, de ce qui lui peut nuire.
 Mais ils trompent souvent, quand ils sont consultez,

Pour découvrir des Veritez ;

Si la Raison manque de les conduire,
 Nous sommes dans l'erreur bien-tôt precipitez.
 Par le penchant vulgaire où les Sens nous inclinent,
 Loin de servir l'Esprit, souvent ils le dominent ;
 Et dans un abandon aveugle & dangereux,
 Nous semblons nous regler uniquement par eux.
 Aux sensibles Objets l'Ame trop attachée,
 Par leurs traits les plus forts se plaît d'être touchée ;
 Sans cesse elle se livre à leurs impressions,
 Et trouvant un supplice en ses réflexions,
 De ses propres clartez elle-même se prive ;
 Elle se déconcerte, & borne ses desirs
 A cette impression tumultueuse & vive,

Qui l'empêche d'être attentive

A ses veritables plaisirs :

Ainsi que dans une Assemblée

D'un éloquent Discours le succès est détruit,

D'un beau Concert la douceur est troublée,

Par le desordre, & par le bruit.



Mais

Mais de cet Examen abregeons l'étendue.

Laiſſons des Sens groſſiers l'usage & les effets.

Sur des faits moins communs nous ſerons ſatisfaits ;

Si nous nous attachons à l'Oùie, à la Vûe.

Ce ſont les plus nobles des Sens,

Les plus prompts, les plus ſûrs, & les plus agiſſans ;

Principaux Inſtrumens des Arts & des Sciences,

Organes de nos connoiſſances ;

Quand nous philoſophons, tâchons de parvenir

A les connoître, à les bien définir.



D E L' O U I E.

O SURPRENANS Accords ! ô Merveille infinie !
 Sans cesse nous reconnoissons
 Sur l'Esprit des Humains ce que peuvent les Sons ;
 Par eux d'un Nœud secret l'Ame au Corps est unie.
 De la commune Erreur à la fin revenus ,
 Tâchons de démêler ces rapports inconnus ;
 Des préjugés trompeurs songeons à nous défendre.
 Le Son n'est point dans l'Air où nous croyons l'entendre,
 Et les Corps resonans n'ont point le Son en eux.

Que sous l'effort des Vents impetueux ,
 On entende gémir les Forêts agitées ,
 Qu'on entende mugir les Vagues irritées ,
 Avec le mouvement le Son n'est point mêlé ;
 Il n'est produit qu'en nous , par l'Organe ébranlé.



Et n'arrive-t-il pas qu'au milieu du silence ,
 Dans la tête assourdie on a des Tintemens ,
 Des Bruits , & des Bourdonnemens ,
 A qui rien du dehors ne peut donner naissance ?
 Quelques Maux dans leur violence ,
 Par de certains frémissemens ,
 Nous font oïr des hurlemens

Qui causent des peines extrêmes ,
Et ne sont produits qu'en nous-mêmes.



Un Hypochondriaque entend parmi les Airs
Resonner d'aimables Concerts ;
Son Ame est surprise & charmée
D'une douce Musique en lui-même formée.



Les Sens ont toutefois leur siege , leurs ressorts ,
Et certaine structure en nous est disposée

Qui peut recevoir du dehors
L'impression par les Objets causée.

L'Oreille est l'Instrument formé pour recevoir
Les Sons qui du dehors viennent nous émouvoir.

A la tête appliquée , entre ses cartilages ,
Aux mouvemens de l'Air elle ouvre des passages ,
Au dedans un Canal , pour cet effet construit ,

Reçoit les Sons , & les conduit ,
Fait qu'avec plus de force ils frappent la membrane ,
Qui du Sens de l'Oïe est le premier Organe.

D'un tambour resonnant elle imite la peau ;
De-là tous les coups retentissent ,

Par l'Air interieur , jusqu'au fond du Cerveau ,
Où les nerfs auditifs s'unissent ;

Et dans l'Ame qu'ils avertissent ,
Par divers tremblemens nous font en cent façons ,
Sentir & distinguer les Sons.



Ces mouvemens du Corps sont apperçûs de l'Ame ;
 Diverses Ondulations
 Font diverses émotions ;
 L'une nous calme , & l'autre nous enflâme.
 Le Son lent cause dans les Cœurs
 Le Repos , la Tristesse , & les froides Langueurs.
 La mesure prompte au contraire
 Fait naître l'Enjouement , la Joye , & la Colere.
 Autant que ces impressions
 Par les Sons differens occupent nos Pensées ,
 Autant nos Ames sont poussées
 A différentes Passions.



Ce Sentiment n'est point dans l'Oreille frappée ,
 N'est point dans les nerfs agitez ,
 Ni dans le Cerveau même où les coups sont portez ;
 Il n'est produit qu'en l'Ame au dedans occupée ,
 Des Mouvemens de l'Air au dehors excitez.



La chaleur dans le Sang , ou s'apaise , ou s'augmente,
 Comme à l'égard d'un Corps un autre a le pouvoir
 De l'arrêter , de le mouvoir ;
 Ainsi le Lut pincé par une Main sçavante
 Emeut de doux frémissemens ,
 Remplit de vifs tressaillemens ,
 Un Sang dont la course est trop lente ,
 Ou la vitesse trop bouillante ;

Et l'Ame alors reçoit des Sentimens

D'une Nature , ou calme , ou violente.

Alexandre touché d'un Chant harmonieux ,

Dont l'éclat exprimoit la Gloire & les Allarmes ,

Saïsi d'un transport furieux ,

Au milieu d'un Festin voulut prendre les Armes.

Par des Accords moins vifs on void que dans un Cœur

L'emportement s'appaïse , & se modere ,

La Paix succede à la Colere ;

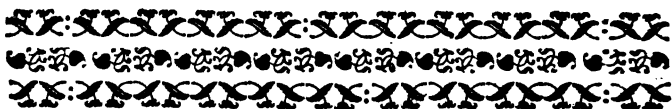
Et Saül délivré d'un état plein d'horreur ,

Sentoit d'un noir Demon ralentir la fureur ,

Dans les momens où sa Bile enflâmée

Etoit par de doux Sons heureusement calmée.





CONSIDERATIONS SUR L'OUÏE.

TOUT ce que pour nous a d'attraits
 La plus belle Musique , & la mieux composée ,
 Doit supposer en nous certains rapports secrets
 De notre Ame bien disposée.
 Ils sont en notre Esprit infus & naturels ;
 Augmentez par l'usage , achevez par l'étude ,
 Qui de ces beaux Accords a fait une habitude ,
 Ces plaisirs délicats ne sont point corporels.



Pour l'Ame tranquile & contente
 Que la Symphonie est touchante !
 Lorsque les nerfs tendus de divers Instrumens
 Produisent tous ces Roulemens ,
 Ces Fugues , ces Modes charmans ,
 Dont le mélange nous enchante.
 Que de ces Accords mesurez
 Les douces liaisons , les differens degrez
 Touchent l'Ame harmonique en touchant notre Oreille ;
 Que le sublime Orphée en ménageant ses tons ,
 Pousse de merveille en merveille
 Le beau Chant que nous écoutons ,

Et qui nous fait douter si quelque heureux Genie
N'a point ici des Cieux transporté l'harmonie.



Mais parmi ces Accords si doux , & si puissans ,
Dont l'ordinaire effet est de ravir les Sens ,
Ce qui prouve que l'Ame est la seule Maîtresse ;
Elle résiste à ces attentions ,
Elle se livre à des distractions ;
Le même Chant qui causoit l'allégresse
Par ses vives Expressions ,
Lui fait sentir d'autres impressions ;
Le Son qui nous plaisoit nous offense , & nous blesse.
Qu'une Mere , une Epouse , en l'excès de leur deuil ,
Gémissent auprès du Cercueil ,
Où la Mort a jetté l'Objet de leur tendresse ,
Une Musique gaye augmente leur tristesse ;
Rien ne les flatte en ces momens
Que des Sanglots , & des Gémissemens.



Pour nous prouver encor que ce n'est point l'Organe,
Et que c'est l'Esprit seul qui forme nos plaisirs ,
Si nous entendons les soupirs
D'Andromaque , ou de Mariane ;
Ces Maux imaginez , tous ces cris , ces regrets ,
Par le penser secret que ce sont des images ,
De l'Esprit & de l'Art ingénieux Ouvrages ,
Ont des douceurs & des attraits.

L'Ame qui réfléchit rencontre mille charmes ,
 A voir couler ces feintes larmes ;
 Nous voyons avec joye imiter ces douleurs .
 Et serions-nous touchez par des plaisirs semblables ,
 Si naturellement on répandoit ces pleurs ,
 Et si nous écoutions des plaintes véritables ?



Preuve qui doit nous confirmer ,
 Que l'Ame seule éprouve en elle-même
 L'effet qui sur les Sens nous paroît s'imprimer ;
 Entre tous les accens que l'on entend former ,
 De la personne que l'on aime ,
 La simple Voix fait un plaisir extrême ;
 Celui qui n'aime point , n'est point touché de même.
 Au Son de la parole on se laisse charmer.
 De l'Art le plus parfait la Musique animée ,
 N'a rien de comparable à cette Voix aimée.



Par lui-même le Son nous blesse , ou nous attire ,
 Nous en sommes d'abord , ou flattez , ou choquez.
 Mais quand de la parole il établit l'Empire ,
 Que les Sons entre nous par l'usage marquez ,
 Sur ce que l'Ame espere , aime , hait , craint , desire ,
 Sont aux divers Sujets par l'Organe appliquez ;
 Alors l'Homme avec l'Homme exprime ses pensées ,
 D'un Esprit avec l'autre on voit la liaison ;

Dans un Commerce heureux les Ames exercées
Se communiquent leur raison.



Rien n'égale ces Sons que l'Eloquence employe,
Pour nous fléchir, nous animer,
Nous attacher, ou nous calmer.

L'Assurance, & la Peur, la Tristesse, & la Joye,
Pour émouvoir l'Esprit, ont leurs inflexions.

Une Ame bien touchée agit sur une autre Ame,
Elle la glace, elle l'enflâme,

Lui cause ses desirs, & ses émotions,
Lui fait sentir toutes ses passions.



Quand de Mars irrité les fureurs inhumaines,
A deux Camps opposez, font chercher les Combats,
Un mot des fameux Capitaines
Souvent aux timides Soldats

Allume le Sang dans les Veines ;
Et fait pour les pousser à braver le Trépas ,
Plus que l'Airain sonnant la Trompette éclatante ;
D'une ardeur intrépide on sent brûler son Cœur ,

Lorsque l'Esprit se represente
Les Noms de Victoire, & d'Honneur.



Le Cerveau machinal peut bien être capable
De secousses, de coups, de forts ébranlemens ;

Par des cris furieux , de vifs emportemens ,
On produit dans un autre un mouvement semblable.

Mais loin de ces tons vehemens ,
Quelquefois un souris , un mot doux , agréable ,
Lorsque l'Esprit y donne un sens moqueur ,
Penetre , déchire le Cœur ,
Est une atteinte insupportable ,
Qui fait voir que l'Esprit de l'injure occupé ,
Est seul sensible , & seul frappé.



C'est ainsi qu'autrefois par la sage Ironie
Socrate confondoit les superbes Esprits ;
Par les tons les plus doux , bien mieux que par des cris ,
Des Sophistes hautains réprimoit la Manie ;
Il leur montrait sans s'émouvoir ,
De la droite Raïson les Loix & le pouvoir.



Enfin plus de nos Sens , nous observons l'usage ,
Plus nos justes Réflexions

Nous font voir clairement que nos Sensations
Du seul Esprit sont le partage.

Les effets de la Vûe encor mieux que les Sons ,
Tant d'Objets différens que nous nous retraçons ,
En rendent tour à tour un puissant témoignage ,
La Parole , l'Oïïe ont un grand avantage ;

Tout s'explique par le Langage ,
L'utile enseignement à l'Esprit vient s'offrir :

Mais l'Univers entier sans l'Art de discourir,
Imprime en nous sa merveilleuse Image ;
Et si-tôt que notre Oeil peut seulement s'ouvrir,
L'immortelle Splendeur se laisse découvrir.



DE LA VUE.

L'IGNORANT est frappé de même que le Sage.
 Dans ces Corps infinis à nos regards offerts,
 Dans ces Champs étoilez à nos yeux découverts,
 Notre Esprit void l'Auteur de cet immense Ouvrage.

* Des Elemens soumis les immuables Loix

Parlent sans cesse à notre Vûe,
 La visible harmonie est par tout entendue,
 Et par toute la Terre éclate cette Voix ;
 Ces Peuples differens de Mœurs & de Langages,
 Qui du vaste Ocean occupent les deux Bords,
 Les Barbares les plus sauvages
 Entendent ces divins Accords.



Avec quelle vaste étendue,
 Quelle variété s'exerce notre Vûe ?
 C'est le premier des Sens, le moins materiel,
 C'est le plus merveilleux, le plus universel ;
 Dans sa vitesse inconcevable ;
 C'est lui qui de l'Esprit suit mieux le mouvement,
 Et se trouve le plus capable
 De servir au Raisonnement.



* Ps. 18. *Cæli enarrant gloriam Dei.*

De l'Aurore au Couchant le Regard se promene ;
 Par les feux de la Nuit, par le flambeau des Jours ,
 Nous sommes éclairés sur cette immense Scene ,
 Qui toujours est la même, & qui change toujours.
 Cet Oeil du Corps humain l'Ornement & le Guide ,
 Infatigable Agent de l'Esprit curieux ,
 Vivant Tableau, Miroir ingénieux
 Montre en son petit Cercle, & l'Empire liquide
 Et l'immense Voute des Cieux.



Mais que sa fonction soit clairement connue ;
 Rejetant les Erreurs dont l'Ame est prévenue ,
 Distinguons bien l'Objet à notre Oeil présenté ,
 D'avec le Sentiment dans l'Esprit excité.
 Ne nous figurons point des Clartés épanchées
 Dans l'espace des Cieux, dans l'Air où nous vivons ;
 Ne croyons point les Couleurs attachées
 Aux Objets du dehors où nous les observons.



Lorsque du haut de leur Carrière
 Les Corps brillans frappent nos yeux ,
 Nous leur attribuons ces filets radieux ,
 Mais nous ne devons point y placer la Lumière ;
 Ils n'ont qu'un mouvement de certaine manière ;
 La Lumière est de l'Ame une Modalité ,
 Qui naît, comme le Son, de l'Organe agité.



Et n'en faisons-nous pas une épreuve ordinaire ?
 Pour voir briller la flâme il n'est pas nécessaire ,
 Qu'aucun trait lumineux nous frappe du dehors ;
 Un Coup , qui de l'Organe ébranle les Ressorts ,
 Est cause qu'au-dedans un Rayon nous éclaire ;
 Et les Esprits subtils au Cerveau renfermez ,
 Par leur seul mouvement , sans matiere étrangere ,
 Deviennent traits de feu dans nous-mêmes formez.



Si dans notre Cerveau la Lumiere étincelle ,
 Sans que rien du dehors aux yeux vienne éclater ;
 Les Couleurs y naîtront comme elle ,
 Sans qu'à l'exterieur on les fasse exister.
 Lorsque tout l'Horison au matin se redore ,
 Qu'à l'aspect du Soleil tout brille , & se colore ,
 Songeons que les Côteaux si rians , & si verts
 N'ont point en eux l'Email dont ils semblent couverts.



Et ne voyons-nous pas que de l'Eau simple & pure ,
 Qu'un morceau de Cristal qu'en triangle on figure ,
 Où rien de coloré ne se peut concevoir ,
 Par de vives Couleurs peuvent nous émouvoir ?

 Donc separons en toute chose
 Le Sentiment d'avec ce qui le cause ;
 Ne plaçons point dans un Air pluvieux
 Le Cercle coloré qu'apperçoivent nos yeux.



On sçait que des Sçavans , d'opinion contraire ,
Suivent obstinément les Erreurs du Vulgaire.

Leur préjugé ne sçauroit consentir
Qu'un Corps n'ait pas en lui ce qu'il nous fait sentir.
La Vision est-elle intelligible ,
Lorsqu'ils la veulent expliquer ?
Ils disent qu'un Objet visible
Produit dans l'air voisin une Image insensible ,
Qui se peut par degrez toujours communiquer ,
Tant qu'au fond de notre œil elle vient s'appliquer.



Voilà ces Especes frivoles ,
Dont retentissent les Ecoles ;
On nous forme à plaisir ces Fantômes légers ,
Et ces Images voltigeantes ,
A l'Original ressemblantes ,
Qui viennent à nos yeux par le milieu des Airs.

Especes intentionnelles

Des Corps chimeriques portraits ,
De Couleur , de Figure invisibles Extraits ,
En partant de l'Objet si sages , si fidelles ,
Que ne cessant tout le long de leur Cours ,
De se diminuer toujours ,
Elles entrent dans nos prunelles ;
Et qu'ainsi dans notre Cerveau
L'Objet qui les envoie imprime son Tableau.



On peut bien égaler cette rare peinture
Aux Simulacres d'Epicure.

Il veut que dans l'Objet dont nous sommes touchez ,
Des Corps minces soient détachez ,
Qui de tout cet Objet conservent la figure ;
Fils déliez , délicates vapeurs ,
Legere écorce , & membrane invisible ,
Qui nous viennent causer Son , Lumiere , & Couleurs ,
En touchant simplement l'Organe susceptible
De leur atteinte imperceptible.



Mais peut-on raisonner sur de tels fondemens ?
Pourquoi peupler tout l'Air de volantes Chimeres ?
Qui conduiroit ces Images legeres ,
Qui leur assigneroit de divers Reglemens ,
Pour leur proximité , pour leurs éloignemens ?
Et comment un si frêle Ouvrage ,
Jusques dans le Cerveau se feroit-il passage
Sans rompre ses arangemens ?



Observons avec soin notre Oeil , ce bel Organe ,
Par l'Ouvrier divin sçavamment travaillé ,
C'est proprement un Verre , & pur , & diaphrane ,
Pour servir à la Vûe expressement taillé.
Enveloppé de la paupiere
Il laisse entrer plus , ou moins la Lumiere.

Six Muscles differens servent à le mouvoir ;
 Il s'applatit , s'allonge , & se hausse , & s'abaisse ,
 Se plaçant pour mieux recevoir
 Les traits plus , ou moins vifs qui nous viennent sans
 cesse
 Des Objets que nous voulons voir.



La prunelle en est l'ouverture ;
 Et par de prompts ressorts ferrez , ou dilatez ,
 L'Oeil en changeant d'assiette , ou de figure ,
 Introduit ces Rayons qui lui sont presentez.



Quand la prunelle au Jour ouvre l'entrée ,
 Les trois humeurs , l'aqueuse , la vitrée ,
 Et celle du milieu , lentille de Cristal ,
 Dans l'action de l'Oeil ont l'emploi principal.
 Transparent au-dedans , borné de ses tuniques ,
 Les Rayons envoyez d'un point de quelque Objet ,
 Font en traversant l'Oeil un si juste trajet ,
 Que tous au même point viennent aux nerfs optiques.
 D'un Réseau chaque Orbite au fond est tapissée ,
 Par l'un & l'autre nerf en filets dispersé ;
 Ils forment la Retine où l'atteinte est reçue
 Des Objets éclairez , presens à notre Vûe.
 Là ce Sens délicat fait ses enchantemens ;

Comme sur une Toile nue,
Mille & mille Tableaux naissent à tous momens.



De Simulacres vains , d'espèces impossibles ,
A tort on veut former ces Images visibles ;
Il suffit que les traits du jour ,
Avec des mouvemens diversément sensibles ,
Soient dans le fond de l'Oeil appliquez tour-à-tour.
Tant de Sujets placez dans la vaste Etendue ,
Qu'au tour de nous nous voyons répandue ,
En ce petit espace impriment leurs Portraits.
Autant que chacun d'eux nous touche de plus près ,
Sous un plus grand volume une Image est connue ;
Autant que de plus loin ils font sentir leurs traits ,
Cette même peinture à nos yeux diminue ;
Enfin plus ces Objets de loin sont aperçus ,
Plus des extrêmités de leur superficie
Ils viennent fraper l'œil par des Angles aigus ,
Et paroissent toujours plus foibles , plus confus.
Par trop d'éloignement l'image est obscurcie ,
Tant que sa petitesse aboutisse en un point ,
Elle se perd alors , & l'œil ne la void point.



Dans les mêmes instans où la Vûe attentive
Parcourt tous les degrez de cette Perspective ,

L'Ame forme ses Jugemens,

Par ses naturels Argumens.

Selon que par degrez elle change, elle applique

L'inclinaison de l'Axe optique,

Les Angles qu'il produit, plus aigus, plus ouverts,

Font juger à l'Esprit, par cette difference,

Soit la grandeur, soit la distance

Des Objets qui nous sont offerts.



De simples traces sont formées,

Tout le reste est de l'Ame ; & sans autre appareil

De tant d'Etres divers qu'éclaire le Soleil,

Les Images en nous se trouvent imprimées.

Ces traces font chercher l'Objet que nous sentons

A son lieu veritable, où nous le rapportons.

Mais nous tombons d'ailleurs en des Erreurs extrêmes.

Un Objet qui concourt à nos Sensations,

Nous confond avec lui par ses Impressions,

Et nous allonge hors de nous-mêmes.

On croit que les Objets d'où sont partis les coups,

Ont en eux au-dehors ce qui se forme en nous.

Non. Cette Image enfin toute spirituelle

N'appartient qu'à notre Ame, & n'existe qu'en elle.

La Matiere fournit de simples instrumens ;

Des Rayons lumineux les divers pressemens,

De leurs Refractions les soudains changemens,

Sont les pinceaux subtils par qui sur la Retine

Ce grand nombre d'Objets se peint, & se déssine ;
Avec tous leurs Lineamens ,
Avec leurs Coloris , même leurs Mouvements.



De crainte qu'on ne s'imagine
Que d'un Systême vain nous voulons nous flatter ,
Si l'Art humain s'efforce d'imiter
L'Ouvrage d'une main divine ,
Si sous la forme d'Oeil une adroite machine ,
Par un Verre taillé nous peut représenter
L'effet de l'humeur cristalline ,
Et qu'on place un Velin au lieu de la Retine ,
Où les Rayons unis se puissent arrêter ,
Des Objets du dehors nous avons la Reinture ;
Le Velin en reçoit les fidèles Portraits ,
Ainsi que dans notre Oeil chaque Objet s'y figure ;
Avec ses couleurs & ses traits.



Par là jugeons de l'Oeil , & de ses vrais usages ,
Il nous sert seulement à former les Images ,
Autant qu'il est bien disposé ,
Et que par des Vitres plus nettes ,
Et par des tailles plus parfaites
La Nature l'a composé.



Puisque ces traits & ces figures ,
Comme nous l'avons vû , se trouvent imprimées

Sur des Sujets inanimes ;

On connoît que nos yeux sont seulement formez

Pour nous transmettre ces peintures ;

Et que l'Ame par eux doit sentir & juger ,

Comme elle juge & sent par un Corps étranger.



CONSIDERATIONS SUR LA VUE.

DE nos Perceptions l'extrême promptitude
 Fait qu'à l'Organe seul on panche à les donner,
 Et par l'effet d'une longue habitude
 On croit sentir sans raisonner.
 L'Ame intervient toujours, même sans qu'elle y pense;
 Toujours ses secrets Jugemens,
 Confirmez par l'accoutumance
 Depuis notre première enfance,
 Accompagnent nos sentimens.
 Mais aux Perceptions simples, momentanées
 Nous en joignons encor d'autres plus raisonnées,
 Et qui font qu'à l'Erreur nous sommes moins sujets.
 Au premier sentiment s'unit l'intelligence.
 D'un Objet éloigné nous jugeons la distance,
 Quand on sent affoiblir ses couleurs & ses traits,
 Et que pour nous toucher il n'a pas la puissance,
 Qu'on sçait qu'il avoit de plus près.



Et si l'usage encor nous a fait reconnoître
 Que des Objets de loin nous sont representez,
 Moins distincts, & moins grands qu'ils ne doivent pa-
 roître,

Quand sur eux nos Regards de près sont arrêtez ,
Dès là que de leur masse on a la connoissance ,
Et qu'on sent affoiblir leurs traits & leur couleur ;
Par la grandeur connue on juge leur distance ,
Comme par la distance on juge leur grandeur.



Une Experience ordinaire

Ici nous donne encore une remarque à faire.

Souvent nous sommes abusez ,
Lorsque sur un Objet attachant notre Vûe ;
Plusieurs Objets interposez
Nous font de sa distance alonger l'étendue.
Par le contraire aussi la pensée est décûe ;
S'il se trouve des Champs , des endroits enfoncez ,
De nous à des Objets dans un lointain placez ,
Leur distance aux yeux diminue ;
Et cependant nos pas n'en peuvent approcher ,
Lorsque nous croyons les toucher.



Notre Raïson , ou guide , ou suit la Vûe ,
D'un vaste Objet la grandeur est connue ;
Si lorsqu'on veut l'envisager ,
L'Assiette de notre Oeil a besoin de changer
Pour en parcourir l'étendue.
On en connoît le mouvement ,
Par une consequence sûre ,
Si l'Oeil pour voir l'Objet tourne diversément ;

Ou si demeurant fixe en la même posture,
L'Objet à nos regards échape promptement.



L'Ame s'échape aux fers dont elle étoit chargée ;
Elle-même souvent dans l'erreur engagée ,
Et qu'à suivre les sens sa foiblesse réduit ,
Les éclaire à son tour , les regle , les conduit ;
La Méprise souvent par elle est corrigée ,
Et leur fonction dirigée ;
Et ce qui nous paroît aveugle sentiment ,
Est un soudain raisonnement.



Tout dépend de l'Esprit : Mais qu'il juge lui-même ,
Avant què de ceder à de prompts mouvemens ,
Ce qu'il void , comme il void , quels sont ses instrumens.
Et l'inconvenient est extrême ,
S'il ne s'applique pas à ces discernemens.
Quand une Tour quarrée ainsi nous paroît ronde
Dans un certain éloignement ,
Quand un Bâton tout-droit paroît brisé dans l'Onde ,
Sans qu'on puisse par l'Oeil en juger autrement ,
On veut qu'un Sens alors par l'autre se redresse.
De la Tour on peut s'approcher ,
Le Bâton il faut le toucher.
Mais où doit être enfin la Regle , la Justesse ?
N'est-ce pas l'Esprit seul qui s'applique , s'instruit ,
Et reconnoît d'où vient l'erreur qui l'a séduit ?



Dans les beaux Arts , dans les hautes Sciences
Les yeux conduits par des soins diligens ,
Des plus doctes Experiences
Sont les necessaires Agens.

Mais dira-t-on qu'ils sont intelligens ?

Que de l'Architecture un Chef-d'œuvre s'éleve ,
Qu'une rare Statue , un beau Tableau s'acheve ,
Est-ce dans les yeux , dans les mains
Qu'étoit l'heureux secret de former ces desseins ?



Ne conviendrons-nous pas quand l'humaine Industrie
Fait des Temples aux Dieux , des Palais aux Césars ,
Que c'est dans notre Esprit , & non dans nos regards ,
Qu'est la Proportion , la juste Symetrie ,
Ces premiers Modelles des Arts ,
Ces Dons superieurs , ces Lumieres exquises ,
Regles du Beau , du Bon , qui ne sont point apprises ,
A qui doit Phidias ses Chef-d'œuvres vantez ;
Idée originale , éternel Exemple ,
Qui fait qu'un bel Objet nous saisit , nous sçait plaire ,
Purs Talens de l'Esprit , en naissant apportez ,
Où le noble Artisan ne peut se satisfaire ,
Et plus son Etude l'éclaire ,
Plus il cherche ardemment les parfaites Beutez !



Nous ne pouvons trouver de secours plus fidelles ,
Que le Ministère des yeux ,

Pour observer , pour contempler les Cieux ,
 Et de leurs clairs flambeaux les courses éternelles.
 Mais void-on la Grandeur de ces Champs spacieux ,
 Ni le tour étonnant des Globes radieux ?
 Ils tromperont toujours notre Vûe égarée ,
 Si la Raïson ne prête une regle assurée.
 En des temps où la Lune est loin de l'Horison ,
 En s'élevant sur la Voute azurée ,
 Elle semble toucher un Arbre , une Maison ,
 Et n'en paroît point séparée.



Les yeux font-ils le tour universel ?
 Quand du vaste Univers la Masse est mesurée ,
 L'Ame en ses Jugemens au-dedans éclairée ,
 Ne laisse-t-elle pas l'Organe corporel ?
 Traversant la Plaine étherée ,
 Du Séjour de l'Olympe elle s'ouvre l'entrée ,
 En void la Symetrie & le Plan immortel ,
 Et doit dans son essor être considérée ,
 Comme se détachant du Joug materiel.





DES MIROIRS ET DES LUNETTES.

SI les yeux façonnez par l'Ouvrier suprême
 Sont pour la vision de simples instrumens,
 Les differens Miroirs, les Lunettes de même,
 Sont d'autres yeux, ou sont des supplemens,
 Que l'Art humain a faits sur le Modèle,
 Que lui fournit cette main immortelle.



Et rien ne sçauroit prouver mieux
 Ce que nous avons dit au sujet de nos yeux ;
 Chaque Miroir, chaque Lunette,
 De cette opinion est la preuve parfaite.
 Par les Verres divers, doctement figurez,
 On connoît qu'une heureuse adresse
 Sçait de notre œil réparer la foiblesse,
 Raprocher les Objets de nous trop séparez,
 Augmenter ceux de qui la petitesse
 Les empêchoit d'être considerez,
 Et nous montrer de tous les Secrets ignorez.



Mais regardons encor comment l'Ame est déçue
 Par des yeux affectez d'étrangères humeurs ;
 Que dans un Air épais, & chargé de vapeurs,

Avec des changemens une Image est reçue.
 Il faut voir avec soin quels sont tous les milieux ,
 Par où l'Objet est transmis à nos yeux.
 Des Verres differens observons la Surface ,
 Nous verrons comment un Miroir ,
 Renvoyant les Rayons , peut faire appercevoir
 Des Tableaux vrais , ou faux sur sa brillante glace.



Leur effet general touchant la Vision ,
 C'est qu'aux Rayons du jour leur fond fait résistance ,
 Que ces Rayons au point de la Réflexion
 Font un Angle pareil à celui d'incidence.
 Tout dans le Miroir plat garde son ordonnance ;
 Les filets lumineux sans être détournés ,
 Dans le même ordre & la même distance ,
 Jusques à nous sont ramenez ,
 Conservant de l'Objet le lieu , la ressemblance.
 Il rend un Objet à nos yeux ,
 Tel que le Pinceau fidelle
 D'un Copiste industrieux
 Imiteroit son modele.

Mais de ces feints Tableaux le Secret nous dévoit ;
 Lorsque par le Miroir notre œil les apperçoit ,
 Il observe au-dedans la peinture distante ,
 Autant qu'est au-dehors l'Objet qu'on lui presente.
 Tout le changement qu'on y voit ,
 Le Droit devient le Gauche , & le Gauche le Droit.



Pour les autres Miroirs leur Surface inégale,
Avec diversité réfléchit les Rayons ;
Ils ne reviennent point , en gardant l'intervalle ,
Où les avoit poussez l'Objet que nous voyons ;
La Lumiere par eux se serre , ou se sépare ,
Et revient former dans nos yeux
Des traits où regne un mélange bizarre ,
Un desordre capricieux.
Les Angles sont confus , les Lignes sont changées ;
D'inégales Réflexions ,
Nous causent des illusions ;
Toutes choses sont dérangées.
Par le moyen du Cristal imposteur ,
Un bel Objet souvent nous paroîtra difforme ;
Tantôt on voit un Nain d'une extrême laideur ,
Et tantôt un Geant d'une grandeur énorme ;
Nous y pourrons, appercevoir
Des figures qui sont tantôt plus enfoncées ,
Tantôt plus avancées ;
Et quelquefois l'Objet qu'au-dedans on doit voir ,
Se montre devant nous au-deça du Miroir.



Ouvrages du même Art , les diverses Lunettes
Par leurs courbures , leurs facettes ,
De changer les Objets ont aussi le pouvoir ;
Selon que la Lumiere en penetrant le Verre ,
Par les Réfractions s'écarte , ou se resserre ,

Tous les Objets peuvent nous decevoir ;
 Ils sont changez , s'éloignent , s'amoindrissent ,
 Ou s'approchent , ou se grossissent ,
 En plus grand nombre aussi peuvent se faire voir.
 Chaque facette differente
 Exprime à part l'Objet qu'à toutes on presente ,
 Et notre œil pourra par ces Loix ,
 Au lieu d'un seul Objet en avoir vingt à la fois.



Utile enseignement ! Quel plaisir de connoître ,
 Par quelle Regle en nous ces traces peuvent naître ,
 Que l'Esprit juge seul , que lui seul peut sentir ,
 Que sur tout ce qui peut nous tromper , nous instruire ,
 Guider nos Sens , ou les séduire ,
 La Raïson doit nous avertir !



Mais en laissant ici l'innocente Magie ,
 Qui par ces traits legers amuse nos regards ,
 A quel degré sublime a-t-on porté les Arts ?
 O vous , Sciences , Vous , Physique , Astrologie * ,
 Que vous montrez de Veritez !
 Par les merveilleux Telescopes ,
 Par les excellens Microscopes
 Tout l'Univers n'a plus d'obscuritez.



** Ce n'est point celle à qui on ajoute le titre de Judiciaire.*

Veut-on examiner un Atome invisible,
 Regardé par un Verre il deviendra sensible,
 En forme de Montagne on le void augmenté,
 On le croiroit de Geans habité ;
 On void un Ciron, une Mitre
 Armez de Cuir épais, d'Ecaillés sur le dos,
 Comme des Elephans & des Rinocerots,
 Dans une goutte d'eau, comme au sein d'Amphitrite,
 On void de grands Poissons nager parmi les Flots.



Un vieux Livre poudreux peut sur sa Couverture,
 Que l'humidité fait moisir,
 Nous faire voir avec plaisir,
 D'un Parterre émaillé la riante Peinture,
 L'éclat des belles Fleurs, & l'aimable Verdre ;
 Il montre en abrégé l'effet de ces Pinceaux,
 Dont la sage & simple Nature
 Fait ses Ouvrages les plus beaux.



Veut-on porter les yeux jusques dans l'Empirée ;
 Par un nouveau Calcul on compte ses Flambeaux,
 On void d'Asterismes nouveaux,
 Son immense Voute éclairée ;
 Un Verre à nos regards expose clairement,
 Jusqu'aux moindres traits, la face des Planetes ;
 Et pour nous en donner des Lumieres parfaites,
 Abrege leur éloignement,

Où nous faisant percer la plus vaste étendue,
Jusqu'au sein de Saturne élève notre Vûe.



Combien d'effets prodigieux
A produit l'Homme ingenieux !
En travaillant la surface d'un Verre ,
Il a sçu se former d'autres yeux que les siens.
Laisant bien loin sous lui le Globe de la Terre ,
Il ignore son Corps , & ses pesans liens.
Il n'a dans l'Univers nulle borne prescrite.
Il connoît la Nature , il la change , l'imité.
Pour les nobles Esprits , qui du vrai sont touchez ,
En contemplant de Dieu les Oeuvres admirables ,
Dans ces Merveilles innombrables
Il n'est plus de Secrets cachez.





DU SIEGE DES SENSATIONS.

LOIN des vains embarras d'une obscure Science ,
 D'un tranquile plaisir nous ferons occuper ;
 Il semble que par l'Evidence
 Enfin nos Esprits sont frapez.
 Ces Veritez , je croi , sont assez confirmées ;
 Nous ôterons aux Corps ces formes , ces Vertus ,
 Sous des noms si vains exprimées ,
 Toutes ces Qualitez qu'on ne reconnoît plus
 Dans les choses inanimées.



Les Corps sont étendus , ils ont du mouvement ,
 Sont situez differemment ,
 Ont des figures differentes ;
 Mais la Clarté du Jour , les Couleurs éclatantes ,
 Des Saveurs , des Odeurs les traits piquans , ou doux ,
 Le bruit de l'Olimpe en courroux ,
 Et du Feu les ardeurs cuifantes ;
 Tout cela n'appartient qu'à nous.



Que le Tonnerre gronde , ou l'Acier nous entame ,
 Que le Marbre nous touche , ou la Glace , ou la Flâme ,
 L'esprit sent & distingue , & nomme Froid , Chaleur ,



Ou dureté , bruit , & douleur ,
 Sur les impressions que l'Organe lui donne ;
 L'Ame à qui les Objets viennent se presenter ;
 Joint des Noms à l'Idée , examine , raisonne ,
 Et par ces mouvemens se laissant exciter ,
 Juge ce qu'il faut suivre , ou qu'il faut éviter.



Prétendre que ce Corps , à qui l'Ame est unie ,
 Sente l'impression qu'il nous fait recevoir ,
 C'est vouloir que le Lut entende l'harmonie
 De ses Cordes qu'on fait mouvoir ;
 C'est à cet instrument accorder le Sçavoir ,
 La Connoissance , le Genie ,
 Qui de charmer nos Sens lui donnent le pouvoir.
 C'est , devant un Tableau , dire qu'une Statue
 Connoît & l'Ordonnance , & les tons de Couleur ;
 Et si par hazard elle est mûe ,
 Qu'elle en a du plaisir , ou sent de la douleur.



Nous avons vû que l'Oeil est de telle maniere ,
 Qu'on le doit prendre simplement
 Comme un facile & commode Instrument ,
 Pour recevoir en nous les traits de la Lumiere ;
 Notre Corps est de même un Organe total
 Fait pour les Sens en general.



Qu'avec un soin nouveau notre Esprit examine
 Quel Art incomparable a fait notre Machine.
 Des nerfs pour la mouvoir sont par tout répandus,
 Jusqu'aux extrêmités leurs filets sont tendus,
 La peau qui nous entoure en est toute formée,
 Des muscles, des tuyaux subtilement tissus,
 Pleins d'une liqueur enflammée,
 Sont les Ressorts par qui nos Corps sont mûs,



Comme dans le Cerveau les Esprits ont leur source,
 Que de-là par les nerfs ils prennent tous leur course,
 Ce sont des indices puissans,
 Que le Cerveau lui seul est le siege des Sens.
 De-là nos Sentimens tirent leur Origine;

Les Nerfs partagent en tous lieux,
 Vont à la Langue, au Nez, aux Oreilles, aux Yeux;
 Par tout quelque rameau s'étend & se termine;
 Par eux quand les Objets viennent nous agiter,
 Jusques dans le Cerveau les coups vont se porter,



Ainsi de tous les Sens l'effet se communique.
 Le Corps organisé, qui nous fait ce rapport,
 Est un Claveffin bien d'accord,
 Qui rend fidèlement les tons de la Musique
 Qu'une sçavante main sur ses touchés applique.
 Mais que servent ces Tons si cet Art enchanteur
 Ne trouve un habile Auditeur,

Qui soit touché , qui juge , qui ressent

Cette Musique ravissante ?

Telle est l'Ame attentive à tous ces mouvemens ,

Elle en juge , & par eux reçoit les Sentimens.



On ne peut s'y tromper , la Raison nous l'assure ,

Ce qui nous fait sentir est d'une autre Nature

Que ces Esprits subtils , cette ardente liqueur ,

Que le Cerveau raffine , & qui bout dans le Cœur.



Une Corde de Lut , quand elle est animée

Par le toucher d'un Amphion nouveau ,

Son Action sur l'Oreille imprimée ,

Passé au moyen des nerfs jusques dans le Cerveau.

Cette Corde est matiere , un Nerve n'est que matiere ,

Tous deux mûs de même maniere

Suivent le même tremblement ;

Mais est-ce là le sentiment ?

Passés dans le Cerveau , la moëlle cendrée ,

En filamens subtils rangée , & séparée ,

Se meut plus délicatement ;

Mais a-t-elle le sentiment ?

Qu'on y fasse couler la Matiere éthérée ,

Cette Vapeur subtile à l'excès épurée ,

Les Esprits agitez peuvent subitement

Ouvrir plus d'une trace à leur cours préparée ;

Ce sont des Corps legers mûs très-rapidement ,



Mais de qui l'action toujours materielle ,

Ne laisse reconnoître en elle

Que son rapide mouvement.

Nous devons donc ailleurs chercher le Sentiment.



C'est dans l'Ame qu'il est. Mais les Sens ont leur siege

Dans un point du Cerveau qu'il s'agit de marquer.

Organe general , voilà son privilege ;

Il rassemble les Sens , & les fait distinguer.

Le Nez ne reçoit point les traits de la Lumiere ,

L'Oeil n'apperçoit point les Odeurs ,

L'Oreille n'est point propre à goûter les Saveurs ,

La fonction des Sens à tous est singuliere.

Mais bien plus , on le sçait , le Nez n'odore point ,

Nul Sentiment de son à l'Oreille n'est joint ,

Notre Oeil n'est point touché des choses lumineuses ,

Ni la Langue des savoureuses ;

Il faut donc pour notre Ame un Organe commun ,

Qui seul puisse odorier , voir , savourer , entendre ,

En qui de tous côtez l'action vient se rendre ,

Et qui réunit tout en un.



L'Exemple sert de preuve à cette conjecture.

Si dans chacun des Yeux l'Objet fait sa peinture ,

Pourquoi dans le fond du Cerveau ,

Ce même Objet ne fait-il qu'un Tableau ?

En observant de près l'interne Méchanique ,

Cette Experience s'explique.

Lunettes , & Miroirs dans la tête places ,
 Des traits du Jour les yeux sont traversez ;
 Par la prunelle , on void que d'une image peinte
 En chacun d'eux il se forme l'empeinte.
 Mais ce n'est pas ici qu'il en faut demeurer ;
 Et ces impressions plus loin vont penetrer.
 Jusqu'au fond du Cerveau suivons les Nerfs optiques ,
 Tant que des filets sympathiques
 De l'un & de l'autre Oeil viennent se rencontrer ;
 Là dans un seul Tableau l'Objet doit se montrer.
 Les deux Nerfs auditifs ainsi se réunissent.
 Les Nerfs, de la Langue, & du Nez ;
 Les Nerfs par tout le Corps au toucher destinez ,
 Selon leurs fonctions séparément agissent.



Et c'est dans cet endroit où tous ils aboutissent ,
 Où de tous leurs filets les pointes vont finir ,
 Que s'acheve des Sens l'Action generale.
 Ce lieu n'est pas facile à définir ;
 Mais que ce soit , ou non , la *Glande pineale* ,
 Il faudra toujours convenir
 De quelque chose qui l'éale.
 Les filamens des Nerfs , déliez , confondus
 Deviennent si subtils qu'ils paroissent perdus.
 Et ce doit être enfin ce siege imperceptible ,
 L'unique point de jonction ,

Où discernant l'effet de chaque impression,

Notre Ame est frappée & sensible.

Là des mouvemens corporels

Font des Tableaux spirituels ;

Et l'Ame , par l'organe , avec le Corps unie ,

D'Elle & des Sens éprouve l'harmonie.



Quand l'Oeil fait des Objets la nette expression ,

C'est que dans un seul point s'unit l'impression.

La Vûe au contraire est troublée ,

Lorsqu'en pressant un de nos yeux

On détourne un des Nerfs , en sorte qu'en deux lieux

Par eux séparément la Glande est ébranlée.

La même Image aussitôt est doublée ;

Et ce double Tableau par son illusion

Cause en l'Esprit l'erreur & la confusion.



Dans l'Yvresse , dans les Vertiges ,

Par de fortes vapeurs les Esprits mutinez ,

En courant dans les Nerfs , confus , desordonnez ,

Confondent du Cerveau les traces , les vestiges ,

Les portraits sont tremblans , doubles , & renversez ,

La Bachante en fureur , par ses cris insensés ,

De sa vûe égarée exprime les Prestiges.

Et Panthée agité par des troubles pareils ,

Effrayé , chancelant n'apperçoit que Prodiges ,

Void deux Thebes , & deux Soleils.



Les autres Sens , de même que la Vûe ,
 Seront fujets à des déreglemens ,
 Si par de confus mouvemens ,
 Ou mêlez , ou trop vehemens ,
 L'harmonie est troublée , ou trop interrompue.
 L'Ame n'a plus de lieu pour ses discernemens ,
 Et toute impression demeure confondue.
 Quelquefois il survient de tels ébranlemens ,
 Que par les motions qui font nos Sentimens ,
 La moindre seulement demeure suspendue.
 Quand il n'arrive aucun de ces dérangemens ,
 Le Cerveau sain reçoit d'innombrables atteintes ,
 Qui pour les divers Sens ont même Rendez-vous ;
 De mille & mille Objets d'où procedent les coups ,
 La Glande en même temps separe les Empreintes ;
 Par les traits visuels au Cerveau décochez ,
 Les Ressorts auditifs ne sont point empêchez ;
 Sans nous laisser connoître d'intervalle ,
 Deux divers Sens sont mûs par une force égale ;
 Le Nez est chatouillé d'une agreable Odeur ,
 Tandis qu'au pied gouteux s'excite la douleur.



Mais qui pourra comprendre avec quelle vireffe ,
 Les differens Sujets sur nos Sens appliquez ,
 Par ces Actes distincts au Cerveau sont marquez ?
 Dans une infinité d'Objets de toute espee ,
 Quel Ouvrier , quel Art , quelle Justesse ,

Sçait comme dans un point ainsi les rassembler,
Et dans un même point aussi les démêler ?



Notre Ame à ces Objets par l'Organe occupée,
Veut que ces Sentimens soient attachez aux Corps,
Dans l'erreur de l'Enfance elle est envelopée,

Et rapportant tout au-dehors
De traits extérieurs se croit toujours frappée.
En éprouvant que l'espace des Cieux,
Le vaste Sein des humides Campagnes,
Les Bois, les Plaines, les Montagnes
Sont à la fois découverts à nos yeux,

On s'assure que si la Vûe
Aperçoit tous les traits dont ils sont exprimez,
Sous une si vaste étendue,
Notre Raison seroit déçue
De croire que chez nous ils fussent renfermez.



Avons-nous oublié nos Songes ?
Ne nous souvient-il plus de ces plaisans Mensonges,
Qui nous ont figuré des Montagnes, des Mers,
Des Fleuves serpentans les verdoyantes Rives,
L'immense plaine des Airs,
Sous des peintures si vives,
Sans que nos yeux fussent ouverts ?
D'un Sommeil décevant les charmes agréables
Nous montrent tant d'Objets sous des traits aussi forts,

Sous des éloignemens , & des couleurs semblables ,
Sans que pour les produire , il soit rien au-dehors.



Dans ces Tableaux légers qu'un Songe nous figure,
Regardons l'Art de la Nature.

Bien que notre Ame agisse avec le Corps ,
Reconnoissons à part ses Regles , ses Rapports.
Par les Angles formez , par les Lignes tracées

Dans la substance du Cerveau ,
Quand même nous dormons , rappelant nos pensées
Sans rien d'exterieur l'Ame fait un Tableau ;
Par sa Géometrie , & sure , & naturelle ,
Elle sçait arranger ce Globe spacieux ,
Tel que pendant la veille il s'offroit à nos yeux ;
Et par ces mêmes traits qu'elle gardoit en elle ,
Retrace les Beutez de la Terre & des Cieux.



Notre Ame agit toujours. Des Arts c'est la Maitresse.
Ne les a-t-elle pas elle seule inventez ?
N'est-ce pas par ces Loix qu'avec tant de justesse ,
Nous les voyons executez ?

Le Peintre Imitateur , par les Regles certaines
Des plans dans son Esprit dressez ,
Fait des Perspectives lointaines ,
Où les Objets trompeurs nous sont ainsi tracez ;
Et ne sont point où l'Art nous les fait voir placez.



Et nous venons encor de le mieux reconnoître
 Dans les sçavans effets des Verres differens ,
 Où les Refractions font naître
 Des Objets colorez plus petits , ou plus grands ,
 Regardez sous des traits qui ne sont qu'apparens.



Si nos Songes enfin sont un trop foible exemple ,
 Pour montrer que le Corps n'a que des mouvemens ,
 Et que l'Ame elle seule a tous les sentimens ,

Qu'ici notre Raïson contemple
 Ce que produit la fievre , & ses accès brûlans.
 Voyons tous les Objets qu'elle nous represente ,
 En portant à la tête une vapeur ardente ;

Voyons les transports violens
 Des Furieux , des Phrenetiques ,
 Les visions des Fanatiques ,
 Lorsque d'un Sang brûlé les rapides Elans
 Poussent dans le Cerveau des Esprits turbulans ,
 Qui font mouvoir les Nerfs optiques.
 Quels fantômes alors semblent fraper les sens ,
 Plus forts que des Objets , & réels , & presens ?



De-là viennent ces Rêveries ,
 Qui frappent si profondement ;
 Et c'est ainsi qu'Oreste à tout moment
 Etoit suivi de Spectres , de Furies
 Qui l'agitoient cruellement ,

Et qu'il fournit encor ces plaintes pathétiques ,
 Que l'on fait retentir sur les Scenes tragiques ,
 Pour exciter l'horreur & le frémissement.



C'est ainsi que Brutus , dans les champs Philippiques ,
 Quand la Nuit déployoit ses voiles tenebreux ,
 Tristement accablé des affaires publiques ,
 Crut voir un noir Demon , entendre un Spectre affreux ,
 Qui lui vint annoncer son Destin malheureux.



Avoïons , avoïons sur tant d'experiences ,
 Que l'Ame est incitée à tous ces jugemens ,
 Quand des Esprits par leurs vifs mouvemens
 Des Sens interieurs émeuvent les puissances.
 Pourtant n'accusons point les Sens d'être menteurs ,
 Ni du vrai , ni du faux , ils ne sont les Auteurs ;
 Ils sont mûs simplement , & leurs rapports nous rendent
 Ce que produit en eux l'Objet dont ils dépendent.
 Qu'ils fassent des portraits effrayans , ou flatteurs ,
 C'est aux hommes alors à bien voir ce qu'ils sentent ;
 Et nos seuls Jugemens seront des imposteurs ,
 Si touchant un Objet que nos Sens nous présentent ,
 Nous formons des Raisonnemens
 Sur de vains Préjugez , & de faux fondemens.



Jugeons bien , jugeons mal , tout est dans notre tête.
 Si l'on a le Cerveau de vapeurs offusqué ,

Dans les Maux dont lui seul il se trouve attaqué,
 Si le cours des Esprits n'est plus communiqué,
 Alors par tout le Corps le Sentiment s'arrête.
 Mais si, loin du Cerveau, le mal est appliqué,
 Si le fer, si le feu nous font quelque blessure,
 Soudain il en reçoit la plus vive pointure.
 Des Esprits agitez les cruels mouvemens
 Rapportent au Cerveau de forts élancemens.



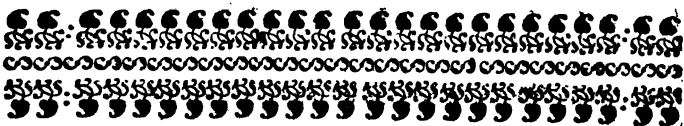
L'Ouvrier montre ainsi la Sagesse parfaite ;
 Ce Reglement secret entretient notre Corps.
 Verroit-on durer ces Accords,
 Si l'Ame n'étoit pas sujette
 A ressentir pour lui tous les traits du dehors ?
 S'ils agissoient sur nous d'une autre sorte,
 Nous ne pourrions nous conserver ;
 Il nous falloit l'atteinte vive & forte
 Qu'ils nous font sans cesse éprouver,
 Par une simple connoissance
 De ce qui meur le Corps, & de ce qui l'offense,
 L'Ame y remediroit moins attentivement ;
 Mais elle en a le Sentiment,
 Et rapporte aux endroits où l'Action commence,
 Les coups qui par les Nerfs passent soudainement
 Au Cerveau qui reçoit leur vif ébranlement.
 Qu'on nous frappe à la Jambe, aussi-tôt la pensée,
 Par cet ordre établi pour conserver nos jours,

Juge que la Jambe est blessée,
Et que c'est-là qu'il faut donner secours.



Que la Nature en nous soit ainsi disposée,
Et qu'aux Membres frappez l'Esprit doive imputer,
Le Mal qu'au Cerveau seul les Nerfs vont exciter,
Nous en avons la preuve aisée.
Au sortir des sanglans Combats,
Où l'impitoyable Bellonne,
Sous les coups furieux de sa foudre qui tonne,
Emporte les Jambes, les Bras,
Quand un noble Guerrier qui sçait braver les Parques,
Revient avec les tristes marques
De son intrépide Valeur,
Que les soins d'Esculape ont dérobé sa vie,
Aux coups qui l'ont presque ravie,
Il sent tout étonné renaître sa douleur;
Des Nerfs du Bras coupé, de la Jambe coupée;
Dans le Cerveau les restes mutilez,
Comme les Nerfs entiers s'y trouvent ébranlez;
De douloureux élans son Ame encor frappée,
Rapporte ce qu'il souffre aux lieux qui ne sont plus,
Aux Mains, aux Pieds qu'il a perdus.





REFLEXIONS SUR LES IDEES.

P O U V O N S-nous desirer des Lumieres plus vives
 Pour connoître l'Esprit & ses prerogatives ?
 Tout montre , tout soutient ses droits.
 Nous avons remarqué, jusqu'en ses Erreurs même ,
 Séparément du Corps sa dignité suprême ,
 Et qu'il a-toujours à son choix
 De corriger les Sens , & leur donner des Loix.



Dans l'action des Sens on fait la difference
 Du Sentiment obscur que nous en recevons ,
 D'avec la claire connoissance
 Qu'en notre Ame nous éprouvons.
 Chaque Objet apperçû réveille nos Idées ;
 Mais pour les bien considerer
 Que dans l'Esprit elles soient regardées ,
 Du mélange des Corps il faut les séparer.
 Gardons-nous de prendre pour elles
 Ces traits materiels , ces traces corporelles ,
 Qui font dans le Cerveau l'image des Objets ,
 Notre Idée est dans l'Ame , & s'y trouve formée ,
 Même avant qu'une trace au Corps soit imprimée ;
 Ce sont de differens Sujets.

Si lorsque les Objets font sentir leurs atteintes ,
 Sur une Table raze on reçoit leurs Empreintes ,
 Quel Principe aurons-nous de nos Raisonnemens ?

Par qui donc en nos Sentimens
 Tant de diversitez sont-elles discernées ?
 Quand l'Organe est touché de simples mouvemens ,
 Plus d'une Idée en nous regle nos Jugemens ;
 Dans l'Esprit seul les premières sont nées :

Propres aux Etres connoissans ,
 Elles s'offrent toujours l'une à l'autre enchaînées ,
 L'une à l'autre subordonnées ,
 Sans être admises par les Sens.



Observons la plus tendre Enfance ,
 Elle n'est point sans connoissance.
 Quelque Lumiere en nous paroît anticiper
 L'Instruction, l'Experience.
 L'Enfant sur les Objets , dont il se sent fraper ,
 Choisit , suit ses panchans , & dans cette Innocence
 A cõime une Reminiscence ,
 Qui toujours par degrez vient se développer.



La Raïson d'abord est guidée
 A reconnoître Dieu comme première Idée ;
 Elle va de soi-même, à cet Etre parfait ,
 Par qui tout fut produit , & par qui tout se fait.
 Où pourroit-on trouver des Peuples si sauvages ,
 Qu'ils

Qu'ils ne sentent un Dieu sous de confus Nuages :

Dans ces Religions pleines d'absurditez ,

D'extravagantes faussetez ,

A la suprême Idée ils rendent leurs hommages ;

Un foible Jour qui luit en ces obscuritez ,

A fait d'un même Dieu mille Divinitez ;

Contemplant sa grandeur sous diverses images ,

De ses Attributs separez ,

Ils forment à plaisir des Etres adorez.



L'Ame au-dessus du Corps noblement élevée ,

Ne sçauroit renoncer à ses droits souverains ;

La Raison est Raison , sauvage , ou cultivée ;

C'est le bien commun des humains.

Dans tous les Temps , dans tous les Ages ;

Quelles que soient les Mœurs , quels que soient les
Usages ,

Les Hommes sont instruits des mêmes Veritez ,

Sans qu'ils se soient connus , ni se soient consultez.

Le Tout plus grand que la Partie ,

Est une Verité d'elle-même sentie ;

Le Chinois au Lapon n'a point à la prouver.



Qu'on ait imaginé , pour former des Triangles ,

D'assembler trois Côtez , trois Angles ,

Dans la seule pensée on a pu les trouver.

Même il n'est pas besoin qu'aucun Triangle existe

R

Pour être sûr de ses proprietez ;
L'Idée est dans l'Esprit , en lui seul tout consiste ;
Des figures enfin de dix mille côtez ,
Sans que l'Oeil les distingue , ont leur réalitez.



Les simples Veritez constantes , nécessaires ,
Sont universelles , sont claires ;
Et leurs éternelles Clartez ,
Propres à notre Esprit , ne sont point arbitraires ,
Bien que les Sens en nous puissent les susciter ,
L'Homme dès sa naissance a dû les apporter.



Que pense-t-on , lorsqu'on demande ,
Comment sur l'Ame un Corps agit ?
Par quelle impression croit-on qu'un Corps se rende
Capable de toucher l'Esprit ?
Tout à dire le vrai ne gît qu'en des pensées ,
En des perceptions qu'un Corps ne forme point ,
Et qui doivent toujours être débarassées ,
De ces mêmes Objets , où notre Esprit les joint.
Pour distinguer des Corps la vraie Idée , ou l'Etre ,
Songeons que les sentir , ce n'est pas les connoître ;
Avec l'aide des Sens ils seront apperçûs ;
Mais ce n'est qu'à l'Esprit que ces Corps sont connus.
En lui leur Action est même incorporelle ,
La plus commune Idée est immatérielle ,
Nul Corps ne peut s'en revêtir.

C'est à l'Esprit capable de sentir,
 Que chaque Idée appartient toute entière.
 Elle n'est rien, ni des Corps appliquez,
 Ni de l'Organe où leurs traits sont marquez;
 C'est, par exemple, Odeur, Son, Couleur, & Lumière,
 Qui n'étant point dans la Matière,
 Ne consistant qu'en leur impression,
 Où l'Ame fait attention,
 Les Sens, ni les Objets ne s'y font point connoître;
 Mais seulement la façon d'être,
 Qui se produit dans l'Ame à leur occasion.



Lorsque sur ces Objets notre Raison médite;
 C'est un Pays sans Corps, qu'elle void, qu'elle habite:
 Ce n'est point ce Soleil, qu'on place dans les Cieux,
 Qui se fait connoître à notre Ame;
 Mais d'un autre Soleil l'intérieure flâme
 Eclate à notre Esprit, & non pas à nos yeux.
 Ces mobiles Sujets, Surfaces colorées,
 Brillantes au-dehors d'attraits & de clartez;
 Ces Champs couverts de fleurs & de moissons dorées,
 Ces Eaux, ce Ciel, cet Azur, ces Beautés
 Ne sont point ce qui s'offre à mes yeux enchantez;
 Au milieu des Objets dont l'Ame est possédée,
 Ce n'est point eux qui nous sont découverts,
 Quand nous regardons l'Univers,
 Nous n'en connoissons rien que notre propre Idée.

Nous l'envisageons tous sous des Aspects divers ;
 Autant que pour sentir nous avons de finesse ,
 D'attention & de justesse ,
 Ces Spectacles nous sont offerts.



Mais qui peut sans Pinceau produire ces Images ,
 Sans Matière élever ces visibles Ouvrages ?
 Où notre Esprit prend-il tous ces traits qu'il reçoit ,
 Tous ces Tableaux qu'il aperçoit ?



Au vrai Principe , à Dieu la Raison nous rappelle ,
 A l'Esprit qui contient l'Idée universelle.

En l'Homme il daigna faire voir
 Une merveilleuse Machine ,
 Où l'Emanation divine ,
 S'unit par des moyens dignes de son pouvoir ,
 Que notre Esprit borné ne sçauroit concevoir.
 Quand il joignit au Corps l'Ame spirituelle ,
 Comme les Sentimens n'étoient faits que pour elle ,
 Il voulut qu'une impression ,
 Sur la Machine corporelle ,
 Soudain causât dans l'Ame une perception.
 De l'Ame avec le Corps la liaison fut telle ,
 Que quand le Corps est meu d'une telle façon ,
 Nous sentons Froid , Chaleur , Couleur , Lumière , & Son.
 Mais ces traits réfléchis de Couleur , de Lumière ,
 Ce Froid , cette Chaleur , ces Sons ,

Entant que nous les connoissons,
Sont détachez de la Matière :
Sans que rien du dehors s'y laisse découvrir,
La simple Idée à l'Esprit vient s'offrir.



Et comment voudroit-on que toutes ces peintures,
Qui se font, & défont dans les mêmes instans,
Sans laisser distinguer d'espace, ni de temps,
Mélanges infinis d'innombrables figures,
Disparoissans toujours, & toujours renaissans
Passent tout à la fois au siege de nos Sens,
Si leur impression vive & perpetuelle

N'est de Nature incorporelle ?
Au même instant que nous ouvrons les yeux,
Tout se découvre à nous jusqu'au plus haut des Cieux.

Dès que nous fermons la paupiere,
Tout est évanoüi, Cieux, Astres & Lumiere.
Quels traits, ou quels Tableaux, partis du Firmament,
Paroîtroient, & fuïroient dans le même moment ?

Cette Action n'est point materielle,
Toujours nos Sentimens du Corps sont dégagez.
L'Auteur par ces moyens plus prompts, plus abrezgez,
Nous fait participer à l'Essence immortelle.
Tous les Objets en nous n'occupent point de lieu.
Et dans l'étonnement que l'Art divin nous cause,
Le plus grand Philosophe y void-il autre chose,

Que le Chef-d'œuvre d'un Dieu ?



Mais, disent quelques-uns, le Monde & la matiere
N'a donc rien de réel, l'Auteur nous y séduit,

Nous n'admirons qu'un monceau de poussiere,
De Fantômes trompeurs l'Univers est construit,
Ces touchantes Beutez que la Nature étale,
Ces Objets apparens qui parent l'Univers,
N'auront point de Cause finale,
Puisque nos yeux sur eux sont vainement ouverts.

Qu'enfin si des Loix necessaires
Font mouvoir les celestes Spheres,
Le Mécanisme seul les regle, & les conduit,



Quoi ! n'a-t-on pas donné les preuves les plus claires
Du souverain Moteur par qui tout fut produit ?
Croit-on que de ses Loix il ne soit pas instruit ?
Dès le commencement l'Auteur de la Nature
Disposa la matiere avec poids & mesure,
Par l'Ordre general qu'il mit dans l'Univers,
Son pouvoir balança tous les Agens divers,
Il a rempli la Terre, & les Airs, & les Ondes,
D'un mélange infini de Semences fécondes ;
Tout change, tout renaît par des Retours constans,
Et ses premieres Loix durent dans tous les temps,
L'Excellence divine éclate davantage
Dans la simple matiere, & les seuls mouvemens,
Dont l'effet se varie en tous nos Sentimens,
Par tout l'Esprit suprême y montre son Ouvrage,

Quels que soient les Objets qui viennent se montrer,
N'est-ce pas l'Artisan qu'il en faut célébrer ?

Quand le Pilote, ou quand le Machiniste,

Quand l'Horloger, ou l'Organiste

Se servent d'un toucher, & de ressorts sçavans,

Font jouer le Métal, l'Air, les Eaux, & les Vents,

Né doit-on pas louer l'adresse singulière,

Dont ils dirigent la matière ?

Dans l'Ordre permanent que l'Univers fait voir,

Dieu nous découvre en tout son Art & son pouvoir.

Lorsqu'il dirige ainsi la Masse générale,

Témoigner sa grandeur est sa Cause finale.

Lui qui fit la machine, il sçait l'entretenir ;

C'est la créer toujours que de la maintenir.



De tant d'Êtres divers la pente continue

A chercher une fin que leur est inconnue ;

Nous prouve quelle main a lié ces rapports ;

Dieu se fait admirer par le pouvoir immense,

Qui des Spheres des Cieux mesure les accords,

Et par la vaste intelligence,

Qui de même s'étend aux invisibles Corps,

Et d'un brin d'herbe agite les ressorts.

A-t-il manqué de voir la fin & les usages

Qu'il destinoit à ses Ouvrages ?

Tout est fait pour l'Esprit ; toutes les Actions

Qu'aux formes des Corps on croit dûes ;

Des Actes de l'Esprit sont les occasions.

Ces Beautés que l'on croit sur les Corps répandues,

Ne nous font voir que Dieu, que ses perfections.

Sous diverses proportions.

Il a de tous les Corps arrangé la Structure,

Ils ont mouvement & figure,

Assemblages, divisions,

Causes de leurs impressions;

Et l'Esprit séparé trouve dans sa Nature.

Une substance incorporelle & pure,

L'Ideé, & les Perceptions,

L'Intelligence, & les Réflexions.



DE L'UNION ET DE LA DISTINCTION
DE L'AME ET DU CORPS.

Où porterais-je encor mon téméraire Ouvrage ?
Quelle heureuse Clarté guiderait mon Courage ?
Dire par quel Miracle un Sujet immortel,
Sans corps, sans lieu, sans figure,
Est joint à l'Action d'un Sujet corporel,
Etre changeant, matériel,
C'est où notre Raison trouve une Nuit obscure !

Mais de vouloir aussi que l'Ame soit un Corps,
Parcequ'avec le Corps elle se trouve unie,
Et que nous ignorons la secrète harmonie,
Les inconceyables accords,
Par où cette Ame enfin toute spirituelle
Semble faire mouvoir la Masse corporelle,
Et quels nœuds forment leurs rapports ;
C'est vouloir avec Epicure
Etouffer de l'Esprit la Clarté la plus pure.

Lui dont la volupté regloit tous les desirs,
Pour l'Homme & pour la Bête égale son Système.
Si tout est Corps, peut-il dans cette Erreur extrême,

Du Corps & de l'Esprit separer les plaisirs ?
 Il semble à chaque instant se démentir lui-même.
 Quel Projet insensé d'abolir nos Esprits,
 Lorsque de la Sagesse il disputoit le prix ?
 Un Esprit corporel est-il fait pour la gloire ;
 Dont le sien même étoit épris ?
 Si pour l'Ame immortelle il eut tant de mépris ;
 Pour qui reservoit-il la flatueuse Memoire,
 Qu'il osoit en mourant promettre à ses Ecrits ?



Quelqu'un a-t-il encor de la pente à le croire ?
 Sur la matiere ouvrons les yeux.
 Par l'agilité qu'on lui donne,
 On veut donc qu'elle sente, & connoisse, & raisonne !
 Des Atomes legers seront ingenieux,
 Eclairiez, Eloquens, Sages, Religieux.
 La matiere agitée en petites parcelles
 Forme de la Raïson les Clartez éternelles,
 Prend de l'Esprit l'Attribut glorieux,
 Et comprend les secrets de la Terre & des Cieux.



Il faut donc que nos fruits, les herbes de nos Plaines,
 Et le Cristal de nos Fontaines,
 Cuits dans notre Estomac, mêlez & digerez,
 En Chair, en Sang, en Esprits figurez,
 Broyez, criblez, subtilisez sans cesse,
 Acquierent la délicatesse,

Que pour former notre Ame on veut imaginer ;
 Que la matiere ainsi changeant de Consistance ,
 Reçoive l'Intelligence ,
 Et puisse tout d'un coup sentir & raisonner.



Mais qu'on m'apprenne donc à quel point se termine
 L'Acte purement corporel.
 Quand celui-ci finit , où prend son Origine
 Un autre Acte intellectuel ?

Qu'un Etre qui n'étoit qu'insensible matiere ,
 Puisse dans un instant raisonner & sentir.

Un Esprit vain qu'abuse une fausse Lumiere ,
 De cet abîme obscur peut-il jamais sortir ?



Cependant Epicure a composé notre Ame
 De Vapeurs , ou s'il veut d'Air , de Vent & de Flâme ,
 Et d'un je ne sçai quoi qu'il ne peut définir.
 Sans rien chercher de plus on ose soutenir ,
 Dans une confiance aveugle autant que fiere ,
 Qu'il n'est rien que des Corps , & que tout est matiere.

On se repaît avidement

Dans les Vers pompeux de Lucrece

D'un frivole raisonnement ;

On nous vient objecter le Sommeil , & l'Yvresse ,

La foible Enfance , & la froide Vieillesse.

On veut que l'Esprit-Corps dans le Corps engagé ,

Seulement plus subtil est de la même espece ,

Se dérange avec lui , de son poids est chargé ;
 Qu'il croît dans les Enfans , comme aux Vieillards il
 baisse ,

Que par les maux du Corps il languit , & s'affaïsse ,
 Que les mêmes ressorts reglent leurs actions ,
 Que mêmes accidens troublent leurs fonctions ,
 Que la Vie en tous deux au même moment cesse.



Mais faut-il repeter les precedens Discours ? .
 Lorsque l'on sçait du Corps l'admirable Structure ,
 Des Muscles & des Nerfs la subtile tissure ,
 Des Esprits le rapide cours ;
 Ces Canaux remplis d'Air , & de Vent , & de Flâme ,
 Voilà ce qu'Epicure avoit nommé notre Ame ;
 C'est ce qui peut s'accroître , & qui peut s'exhaler ,
 C'est ce qu'avec le Sang nous voyons écouler.



Ce n'est point là cette Ame raisonnable ,
 Esprit , Essence impérissable.

Quelles atteintes lui porter ?

S'il est incorporel , s'il est indivisible ,
 Il est inaltérable , il est incorruptible ;

Il doit donc toujours subsister ,
 Comme l'Etre infini qui l'a fait exister.



Peut-on contre l'Esprit insister davantage ?
 Son Organe , le Corps , sera mal disposé ,

Ou troublé de Vapeurs, ou par le temps, usé ;
 Alors c'est un Vaisseau sans Voile & sans Cordage,
 Dont le Nocher ne peut plus faire usage.
 Mais le seul Corps souffre ces changemens.
 Un Corps seul est sujet à ces dérangemens.



Un mauvais Instrument jamais ne sçauroit rendre,
 Ce que d'un Maître habile on auroit lieu d'attendre.
 Entre les mains d'un Arion sçavant,
 Que le Lut soit brisé, les Cordes soient rompues,
 Il prend pour les toucher des peines superflues ;
 Bien que le Chantre ait comme auparavant
 Cet Art que nous avons admiré si souvent.



L'Ame est unie au Corps, tant que le Corps respire :
 Mais quand les Instrumens, quand les Corps sont gâtez,
 Sont épuisez d'esprits, troublez, déconcertez,
 Elle ne peut sur Eux exercer son Empire.
 Dans un Corps périssant ne pouvant plus agir,
 Sans en partager la ruine,
 Elle abandonne enfin l'inutile Machine,
 Qu'elle ne sçauroit plus régir.



Souvent un Mal soudain cause la Défaillance,
 De la Raison, de son Intelligence ;
 Son feu divin, sans paroître au-dehors,
 Nous semble enseveli sous le débris du Corps ;

Mais elle ne perd pas sa véritable Essence;
 Semblable en quelque sorte à la Clarté des Cieux,
 Que d'obscures Vapeurs dérobent à nos Yeux.
 Quoi ! lorsque nous voyons dans les affreux Orages
 Le Jour enseveli sous l'amas des Nuages ,
 Que du Sein de Thetis , & du fond des Marais
 S'élèvent des brouillards épais ,
 Que le vaste Horison tout couvert de Tenebres ,
 Imitant de l'Enfer les Cavernes funebres ,
 Abîme en ce Cahos les Etres confondus ,
 Dira-t-on pour cela que le Soleil n'est plus ?



Lorsque cet Astre même au milieu de sa Course ;
 Lui qui de la Lumière est la seconde Source ,
 Void par l'Astre inconstant qui lui doit ses Beutez ,
 Ses propres feux interceptez ,
 Dira-t-on que sa flâme , & si pure , & si vive ,
 Toujours en elle-même également active ,
 Parcequ'un Corps opaque a pû nous la couvrir ,
 En s'éclipsant vient de mourir.



N'avons-nous pas des Yeux dans une Nuit obscure ,
 Et de voir les Objets avons-nous le pouvoir ?
 Non , tant que l'obscurité dure ,
 Tant qu'ils sont dans la Nuit nous ne pouvons rien voir.



Mais quoi des Maux du Corps l'Ame se sent frappée !
 Comment dans sa foiblesse est-elle enveloppée ?
 On veut approfondir , on cherche la Raïson
 De leur étroite liaison.
 Qui produit ce Mélange , & de quelle manière
 L'Esprit est joint à la matière ?



L'homme est le composé d'un Esprit & d'un Corps ;
 De tous les deux à part nous avons connoissance ,
 Nous en sçavons la difference ,
 Et dans leur union nous cherchons quels rapports ,
 De Sujets si divers fait la correspondance.
 Que découvrons-nous ? l'Ame pense ;
 Le Corps reçoit des mouvemens.
 Il faut donc établir sur ces deux fondemens
 Leur Concert & leur Alliance.
 Que l'un puisse être meu , l'autre puisse penser
 Au gré des Nœuds qui les unissent.
 L'Ame se doit intéresser
 A l'état de ce Corps par qui les Sens agissent ;
 Et le Corps doit de son côté
 Avoir des mouvemens dont l'Ame s'apperçoive ,
 Et dont il faut qu'elle reçoive
 De la douleur , ou de la volupté ,
 Par rapport au maintien de leur Société.
 Le Corps se meut au gré de la Pensée ,
 Sur l'état de son Corps l'Ame peut s'émouvoir ;

A l'égard l'un de l'autre employant ce pouvoir ;
 La Loi de l'Union entre eux est exercée.
 L'Ame , comme on l'a dit , n'a qu'à s'appercevoir
 Du changement qui dans le Corps peut naître ;
 Et le Corps n'a qu'à recevoir

L'impression que l'Esprit peut connoître.
 Mouvement & Pensée ont ainsi leurs rapports ;
 Le Corps agit sur l'Ame , & l'Ame sur le Corps.
 Ainsi sans se confondre ils seront joints ensemble ;
 Ce qui par leur Nature en eux est divisé ,
 Par des Actes communs dans l'Homme se rassemble ,
 Et fait de tous les deux un parfait composé.



Par ces deux rapports nécessaires
 Nos Sentimens ont fait nos Craintes , nos Desirs.
 Les choses qu'à son Corps l'Ame trouvoit contraires ,
 Ou qu'elle trouvoit salutaires ,
 Même dès le Sein de nos Meres ,
 Firent obscurément des douleurs , des plaisirs.
 Mêmes impressions , d'abord peu démêlées ,
 Par le cours des Esprits se sont renouvelées ;
 Le Cœur qui s'en laisse saisir ,
 Se serre à la douleur , se dilate au plaisir.
 Notre Ame unie au Corps par cet Organe instruite ,
 Sur ce qui le regarde a le droit de choisir ,
 Elle en a le Régime , elle en a la Conduite ,
 Ressent la Crainte , ou forme le Desir ,

Portée

Portée à la recherche , & portée à la fuite.

Nos premières sensations

Dans la fuite ont causé toutes les passions ,

Dont l'habitude à la fin nous entraîne ,

L'Amour des voluptez , & l'horreur de la peine.

Ces Penchans , ces Aversions ,

Redoublant leurs impressions ,

Deviennent dans l'Esprit , & l'Amour , & la haine.

C'est la condition humaine.

Ils reglent notre volonté ,

Sur ce qui nous paroît nuisible , ou convenable ;

Ou plaissant , ou désagréable.

Objets que l'Homme fuit , ou dont il est flatté ;

Avec intelligence , & choix , & liberté.



Nous sentons nos Instincts , & nos Desirs contraires.

Les Actes de l'Esprit sont libres , volontaires.

Le Corps soumis à d'autres Loix

Se meut sans liberté , sans choix.

Notre Ame par les Sens trop vivement touchée ,

Est dans ses passions assujettie au Corps ;

Mais quand elle veut bien , elle en est détachée ;

Et fuit les plus nobles transports.

Même les passions de leurs défauts purgées ,

En vertus se trouvent changées ,

Et par les grands Objets qui leur sont proposez ,

Des Desirs les plus purs nos cœurs sont embrasés.

Quelquefois attentive à ce Monde sensible ;
 Une Ame est élevée à l'Auteur invisible ;
 Elle met loin des Sens sa pure Volupté
 A contempler la Verité.



4 On veut confondre en vain le Corps & la Pensée,
 Ils sont toujours distincts, encor qu'ils soient unis.

Après des efforts infinis,
 Notre foible raison vainement balancée,
 A sentir sa Noblesse elle-même est forcée.
 Ne les sentons-nous pas ces merveilleux Accords,
 Les peut-on ignorer ces Ordres admirables,
 Ces nœuds intérieurs, ces Regles immuables
 Qui distinguent notre Ame en la joignant aux Corps



+ Dans les basses Erreurs où l'Esprit s'abandonne,
 Avec le Corps il n'est point confondu.
 Concevra-t-on jamais, quelque soin qu'on se donne,
 Qu'un morceau de matiere & médite, & raisonne ?

Quelque subtil qu'on l'ait rendu,
 D'aimer, & de haïr deviendra-t-il capable ?
 Il sera bien léger, rond, pénétrant, aigu,
 Mobile tant qu'on veut, tant qu'on veut impalpable,
 Mais enfin il faut confesser
 Qu'il ne pourra jamais parvenir à penser,
 Et ne peut être raisonnable.



Une Matière aveugle, un Mouvement sans choix,
 Ont décidé des Vertus, & des Loix,
 Ont rencontré la Sagesse, & la Gloire,
 Ont élevé des plans d'éternelle mémoire,
 Et de l'Auteur Suprême ont reconnu les Loix !



Est-ce le Corps qui par ses conséquences ;
 Ses invincibles argumens,
 Et ses profonds raisonnemens,
 A pû former le Cercle des Sciences ;
 Et de leurs Veritez poser les fondemens ?



Aura-t-il pû trouver ces Regles, ces Maximes ;
 Par qui lui-même est arrêté
 Au panchant de la Volupté ?
 Prescrire ces sages Regimes,
 Qui savent conserver, & rendre la Santé ?
 Est-ce le Corps qui dans la soif ardente
 Défend l'Onde rafraîchissante
 A ce desir de boire immodéré,
 Qui par le plaisir tue un Malade alteré.



Si l'Homme tout entier est de pure Matière,
 En quelles parts faut-il la diviser ?
 Qui d'entré elles aura le droit de disposer ?
 Du sort de cette Masse entière ?
 Qui décidera la première ?

Qui se donne l'autorité ,

Et détruit leur égalité ?

De petits Corps roulans , répandus dans les veines ;

Soumettant leurs pareils à des Loix souveraines ,

Ordonnent-ils , par la peur du Trépas ,

De couper là leur jambe , ici couper leur bras.



Est-ce le Corps enfin qui par sa noble envie

Fait volontairement l'offrande de sa vie ?

Est-ce lui qui bravoit la fureur des Tyrans ,

Sous les pilons de fer , dans les feux dévorans ?



Sur de trompeuses esperances

Formons-nous le desir de vaincre le Trépas ?

D'interieures connoissances ,

De secrets Sentimens ne nous parlent-ils pas ?

L'Esprit n'a point pour lui de marque plus sensible.

Comment croire qu'un Corps puisse être susceptible

De ces nobles transports , de cette activité ,

Qui portent une Ame invincible

Au lumineux Sejour de l'Immortalité ?

Cette Ame qui s'échappe aux fers de la matiere ,

A qui tout l'Univers , tout ce qu'il a de beau ,

Ne fournit qu'une joye imparfaite & grossiere.

Cette Ame qui des Cieux a franchi la barriere ,

Sublime Intelligence , indicible Lumiere ,

Iroit-elle s'éteindre en la Nuit du Tombeau ?



Ceux qui disent toujours qu'ils ne sçauroient com-
prendre,
Qu'un Etre existe, agisse, & ne soit pas un Corps,
Conçoivent-ils par quels ressorts
Un Corps peut agir, peut entendre?
Diront-ils les motifs dont il est inspiré?
Diront-ils les Raisons dont il est éclairé?
Comment le rendront-ils égal aux grandes Ames,
Qui pour avoir un Nom des Siecles reveré,
Ou meriter le Prix aux Vertus préparé,
N'ont craint, ni les travaux, ni le fer, ni les flâmes?
Ces Ames qu'on a vû des Sens se détacher,
Qu'un Bonheur limité ne pouvoit plus toucher,
D'un Espoir decevant étoient-elles poussées?
Est-ce l'Objet d'un Corps composé pour mourir,
Ou d'un Etre immortel dont les hautes pensées
N'aspirent qu'à des biens qui ne peuvent périr?

Fin du quatrième & dernier Livre.



Les Principes que j'ai tâché d'expliquer dans l'Ouvrage précédent, peuvent conduire, ce me semble, à l'établissement des plus grandes Maximes de la Morale, & des plus claires Veritez de la Religion. J'ai suivi les mêmes Reflèxions dans cette Lettre que l'on m'a conseillé d'ajouter ici. Je l'écrivis il y a douze ans à Monsieur Regis de l'Académie des Sciences, qui nous a laissé plusieurs Volumes de toute la Philosophie, & qui venoit de donner un Traité particulier sur l'Usage de la Raison & de la Foi.





LETTRE

DE M. L'ABBE' GENEST A M. REGIS,

*Qui lui avoit envoyé son Traité de l'Usage
de la Raison & de la Foi.*

IL arrive assez souvent, Monsieur, que ceux qui se hâtent le plus de remercier d'un Livre, sont ceux qui ont le moins d'empressement à le lire.

J'ai voulu posséder le vôtre, j'ai voulu en jouir, avant que de vous rendre grâces d'un présent si cher & si précieux. J'ai trouvé tant de plaisir & de satisfaction à cette Lecture, qu'après l'avoir achevée, j'y suis revenu encore à plusieurs reprises avec une nouvelle avidité.

Quelle occupation peut être plus utile que de chercher à bien connoître l'usage de la Raison & de la Foi, & à découvrir le merveilleux accord qui est entre Elles ? Faut de considérer que sans être opposées elles sont d'un ordre entièrement séparé, on a fait naître une infinité de vaines Disputes & de dangereuses Erreurs. L'Esprit humain ne doit pas entreprendre de pénétrer ce qui est opéré d'une manière miraculeuse & inconcevable ; il lui suffit

d'avoir des motifs assurez pour croire les Mysteres divins, sans jamais prétendre de pouvoir les expliquer. Et d'ailleurs aussi, c'est rabaisser la grandeur de la Religion, que d'employer cette autorité surnaturelle à l'explication des choses sensibles, que Dieu lui-même a toujours abandonnées à nos doutes, & à nos conjectures.

Vous venez, Monsieur, de le montrer parfaitement bien. Et comme j'ai toujours désiré que vous nous donnassiez cet Ouvrage, & que je vous avois souvent pressé d'accomplir votre promesse sur ce sujet, je me croyois en droit, plus que personne, de vous en marquer de la joye & de la reconnoissance. Mais Madame la Duchesse de Rohan m'a mis dans un grand embarras, quand elle m'a dit qu'au lieu de mes remerciemens & de mes justes louanges, vous me demandiez des remarques & des objections. Je ne suis ni assez habile, ni assez préparé pour une pareille entreprise. Je me proposois seulement, si je faisois quelque promenade avec vous cet Été, de vous demander à vous-même des Eclaircissemens sur ce que je n'entens pas bien dans votre Ouvrage, ou que je n'ai pas trouvé conforme à mes anciennes Réflexions.

Puisque vous me l'ordonnez absolument, Monsieur, je vous avourai qu'il y a deux difficultés qui m'arrêtent. L'une sur *la pure Intel-*

lection, que vous n'admettez point dans l'Ame unie au Corps. L'autre, sur les *Idees innées*, que vous ne reconnoissez dans l'Ame qu'en conséquence de son union avec le Corps.

Peut-être est-ce ma faute de ne vous pas bien entendre, ou d'être prévenu par un sentiment contraire. Voici v^{os} paroles qui font ma premiere difficulté, sur lesquelles je vous supplie de m'éclaircir. Vous n'attribuez plus à l'homme toutes les propriétés du Corps & de l'Esprit dont il est composé, mais seulement celles qui sont des suites de leur union. Vous avertissez d'éviter l'erreur, dans laquelle tombent ceux qui admettent dans l'homme une conception, ou intelligence, qu'ils appellent, pure, parcequ'ils croient qu'elle se fait indépendamment du Corps ; Car il est certain, continuez-vous, que cette prétendue intelligence ne peut convenir à l'Ame ; mais seulement à l'Esprit dont il ne s'agit pas. Vous ajoutez qu'il est impossible de connoître un objet qui n'a pas agi sur les sens que par un autre qui y ait agi.

Cela veut dire, si je ne me trompe, que l'Esprit n'est plus un pur Esprit, que le Corps n'est plus un simple Corps, l'un & l'autre sont changez par leur union, & composent un Tout, un Etre nouveau, qui est l'homme.

Il est vrai, Monsieur, que l'Ame est si étroitement unie avec le Corps qu'elle ne compose plus que comme une même chose avec lui. Mais leur liaison ne les change ni l'un ni l'autre.

Ils demeurent chacun en eux-mêmes, ce qu'ils feroient s'ils n'étoient point unis. De sorte qu'il peut suffire, ce me semble, de distinguer l'Ame & le Corps, qui sont toujours differens, sans distinguer l'Ame & l'Esprit qui ne sont en effet qu'une même chose.

On connoît ordinairement l'Essence des choses par leurs operations. Celle de l'Ame, ou de l'Esprit est démontrée par ses fonctions principales, *Entendre, Vouloir*. Le Corps n'y peut avoir aucune part. La matiere, dont il est composé, a beau être meue, divisée, subtilisée, recevoir des tremblemens de l'Air, rompre ou réfléchir le cours des petites parties exterieures, on ne reconnoîtra jamais en quoi que ce soit de materiel, ni choix, ni raison, ni connoissance. Oui, me direz-vous; mais l'Ame n'exerce jamais ces fonctions que par le moyen de son union avec le Corps, & nous ne pouvons les imaginer dégagées du ministere des Sens, puisque nous n'avons jamais été sans notre Corps. Je ne vous nîrai point que le Corps ne soit soumis à certaines volonteZ & à certaines passions de l'Ame; & qu'il n'y ait aussi des passions & des volonteZ de l'Ame qui suivent certaines impressions & certaines constitutions du Corps; Elle agit avec lui quand il est bien disposé; Elle n'agit plus avec lui quand il est mal disposé. Par la foiblesse, ou le dérangement des organes du Corps, l'Ame paroît

troublée, ou sans fonction ; & de son côté elle a quelquefois des pensées qui déconcertent le Corps, & font cesser l'action des organes. Enfin ils s'excitent mutuellement diverses impressions, ils agissent l'un sur l'autre, ils agissent l'un avec l'autre, (c'est ce que nous éprouvons à tous momens :) Mais on ne peut pas dire pour cela qu'ils agissent toujours dépendamment l'un de l'autre. Et bien qu'il y paroisse ordinairement une étroite dépendance, en ce que le Corps sert à produire dans l'Ame diverses perceptions, & que l'Ame peut recevoir par lui diverses sensations, cette dépendance ne les confond pas. Tout ce qu'il y a de connoissant & d'intelligible vient du seul Esprit. L'Esprit est toujours un Esprit ; le Corps est toujours un Corps. Ils doivent toujours être séparément considerez dans l'homme.

Ainsi pardonnez-moi, Monsieur, si je ne puis demeurer d'accord avec vous ; *que toutes les propriétés de l'homme, en tant qu'homme, dépendent aussi essentiellement de l'Esprit & du Corps que toutes les propriétés d'une Montre dépendent des roues & du ressort.* Cette comparaison d'une Montre, de ses roues & de son ressort, tout matériels, ne peut convenir qu'au seul Corps, & à la constitution de ses organes ; non point à l'Ame dont l'essence particulière est le pouvoir de penser, & à qui seule les actes spirituels peuvent appartenir.

J'ai appris aussi depuis long-temps à regarder comme défectueux cet Axiome si communément reçu ; *que rien n'est dans l'Ame qui n'ait passé par les Sens* ; il ne peut être vrai qu'à l'égard des traces & des images que les objets extérieurs impriment dans les organes ; mais il n'est point vrai à l'égard des objets de l'intelligence, & des idées intérieures, par lesquelles nous jugeons de ce que nous exposent les Sens, & qui nous servent à vérifier, ou à corriger les rapports & les erreurs des Sens.

L'Auteur de la nature a institué que des mouvemens du Corps, il naîtroit des sentimens dans l'Ame ; mais la Loi de cette union n'a pas changé une première Loi, par laquelle ces deux Êtres sont formez d'une nature absolument différente. Le Corps organisé est meu lui seul, l'Esprit intelligent pense lui seul. La substance corporelle, & la substance spirituelle demeurent très-distinctes & très-dissemblables dans les actions même où elles sont le plus unies.

La connoissance ne peut en nulle sorte procéder de la matière : c'est l'Ame seule qui sent, juge, veut, & raisonne, & qui doit avoir indépendamment du Corps ces facultez qu'elle ne peut ni lui communiquer, ni recevoir de lui. Je suis bien persuadé vraiment que vous la distinguez. Vous ne mettez les pensées que dans l'Ame ; mais ce n'est pas assez, à ce qu'il me semble, de ne les reconnoître qu'en elle seule ; si

vous voulez qu'elle ne puisse jamais. les avoir que par le moyen du Corps. Il y auroit à craindre que par ce mélange où vous établissez l'Ame dans un ordre séparé de l'Esprit, elle ne devînt un peu trop materielle, & ne fût de nouveau confondue avec le Corps, dont nous avons eu tant de peine à la démêler.

De ce que nous avons accoutumé de penser quand nos sens sont frappez, s'ensuit-il qu'ils soient toujours nécessaires pour produire nos pensées? Et l'Ame auroit-elle jamais commencé à penser, si elle n'en avoit eû la propriété d'elle-même? Vous me direz encore que vous ne lui ôtez pas cette propriété, & que vous marquez seulement par quels moyens elle l'exerce. Et je répondrai toujours, que si l'Ame ne peut exercer cette propriété sans le Corps, c'est comme si elle ne l'avoit pas. Quelque fondement que vous donniez à votre proposition, quelque vérité même qui s'y rencontre, elle doit, ce me semble, être expliquée & modérée; elle n'est vraie qu'en partie. Les Sens ne peuvent au plus qu'être l'instrument de quelques-unes des Idées de l'Ame, & lui fournir l'occasion de penser à ce qu'elle apperçoit par leur entremise, mais ils ne sont point la Cause efficiente de ces perceptions. La Perception est dans l'Esprit seul, & n'est point véritablement causée par les sens. Vous sçavez mieux que moi, Monsieur, qu'elle est une inspection de l'Ame, & que les

objets ne sont point connus de ce qu'ils sont vus & touchez, mais de ce qu'ils sont compris, & entendus par la pensée. Il y a même des choses dans les sensations, dont les sens ne sont point l'instrument. Il arrive qu'on raisonne lorsqu'on ne croit que sentir. Que sera-ce donc des Meditations interieures ? Loin de cette dépendance des Sens, tout ce qui se passe dans les organes n'est plus rien, lorsque l'Esprit recueille, & renferme en lui-même son *Intellection*.

Si l'on persiste encore à dire qu'elle n'est pas pure, parceque l'Ame où elle se fait, est unie au Corps ; on peut répondre aussi que cette Intellection est toujours pure, parcequ'elle ne contient rien en elle-même qui participe du Corps. Et l'on sçait, par quantité d'exemples & d'experiences, que l'Esprit se détache quelquefois absolument de toutes les sensations & de tous les liens corporels ; pour ne songer qu'à des choses purement intellectuelles.

Nous voici, Monsieur, au second article où je me suis arrêté. Etendant votre proposition sur l'Ame de l'homme, vous dites qu'*il n'y a point d'Idées innées, si on entend, créées indépendamment du Corps*. Qu'elles viennent toutes de l'union de l'Ame avec le Corps ; mais qu'on peut dire que l'homme a des idées produites avec lui, & qui n'en peuvent être séparées.

L'objection qui me vient en cet endroit n'est

aussi qu'une suite de ma premiere difficulté. Je ne puis concevoir que l'Ame n'ait point d'Idées innées, c'est-à-dire qu'elle n'ait aucunes Idées, si le Corps ne les produit avec elle par son union. Sur ce fondement elles n'appartiendroient point proprement à l'Ame, elles ne peuvent être séparées du Corps avec qui elles seroient confondues, & dépendroient principalement des organes corporels. Mais je vous demanderai, Monsieur, si cette premiere partie de l'Homme, soit que vous l'appelliez une Ame, ou que je continue à la nommer un Esprit, ne doit pas avoir été créée avec ses proprieté comme le Corps, autre substance moins noble, a été créé avec les siennes ? L'Homme est un composé de deux natures différentes qui n'en font point une troisième. Quel est le changement que le Corps & l'Ame ont souffert dans leur union ? Nous n'en pouvons concevoir aucun, si ce n'est que de certains mouvemens qui arrivent dans le Corps organisé, il naissoit des perceptions dans l'Ame ; & que de certaines pensées de l'Ame il naissoit des mouvemens dans le Corps qui lui est uni. Mais ce Corps a été créé avec son étendue, l'Ame avec son intelligence ; il est demeuré toujours divisible, elle est demeurée toujours indivisible ; il faut nécessairement qu'il ait des figures & des mouvemens, il faut nécessairement qu'elle ait des sensations & des pensées. Il a differens organes faits d'une admirable

structure , propres à être meus d'une infinité de façons , & à recevoir les impressions d'une multitude de divers objets ; l'Ame a des facultez capables de recevoir une infinité de perceptions, elle a des Idées sur lesquelles elle forme en elle-même une infinité de jugemens & de raisonnemens.

Ainsi , Monsieur , je crois que l'Ame , pour être véritablement une Ame , a des Idées innées qui sont propres à elle seule dès le moment de sa création. Et ce seroit, ce me semble, détruire sa nature , si on ne lui donnoit des Idées que dépendemment du Corps, & de son union avec lui.

Vous avez montré mieux que personne qu'il faut dans nos raisonnemens ôter toutes les équivoques. Voyons donc , je vous supplie , s'il n'y en auroit point dans ce mot d'*Idées*. Si par ce mot on entend seulement les traces imprimées dans les organes , & qu'on appelle communément Idées , celles-là ne sont produites dans l'Homme que parcequ'il a un Corps. Et j'avouerai sans peine en ce sens là, qu'il n'y a point d'Idées innées, ni indépendantes du corps. Mais il faut separer de ces Idées corporelles, de ces Images venues par les Sens, les Idées naturellement presentes à l'Ame ; elles sont toutes spirituelles , & ne peuvent pas n'avoir point été intimement unies à l'Esprit dès le moment de sa création , pour le rendre , comme il est, Raison & Intelligence.

Vous

Vous accordez bien à l'Ame ; partie de l'homme, d'avoir des Idées, & qu'elles sont inseparables de l'homme : mais si elles sont produites avec le Corps à cause de l'union, on aura peine, ce me semble, à trouver quelle étoit la nature de l'Esprit considéré précisément en lui-même. Quoique vous reconnoissiez que sa nature est de penser, ou se représenter des Idées, il n'est cependant, selon vous, qu'une simple puissance de penser, qui ne pouvoit avoir d'effet que par le moyen du Corps. Il n'auroit jamais été un véritable Esprit. Cette demi-spiritualité, s'il faut ainsi dire, dépendante d'un Etre qui lui est si contraire, auroit anéanti le sien propre ; cette Ame en laquelle l'Esprit auroit été changé, ne pourroit d'elle-même se représenter aucune preuve de son Existence que par le moyen du Corps.

D'ailleurs si l'Ame est bornée à une simple faculté de sentir & d'imaginer, qui dépendroit des impressions du Corps, ne nous seroit-elle pas inutile pour les plus nobles fonctions de l'Homme ? Aurions-nous pu nous en servir dans le temps même de l'union, si elle n'étoit d'elle-même un principe actuel de raison & de connoissance ?

Qu'est-ce au fonds que le sentiment & l'imagination, si ce n'est l'application de la faculté qui connoît aux mouvemens du Corps ? L'Ame devoit donc être pourvue par elle-même & indé-

pendemment du Corps, d'un principe de connoissance pour juger de tous les Sujets de son action, materiels & immateriels ; & sur-tout pour connoître qu'elle connoissoit. Et si l'on veut qu'elle attende les impressions du Corps pour penser, & qu'elle ne puisse penser sans lui, il est bien difficile de ne la pas regarder, contre votre intention, comme une table raze, comme une toile nue qui peut devenir un Tableau, mais qui n'est rien sans l'application du Pinceau & des Couleurs, ou, pour parler plus proprement, comme un Rien dont on veut faire le plus noble des Etres créez.

Si nous n'apportons une attention extrême à ne pas confondre l'Imagination avec l'Intellection, il nous sera en effet absolument impossible de concevoir ces Idées primitives, & naturelles à un Etre purement immateriel, & que nous avons tant de peine à concevoir lui-même separé du Corps. Il faut que l'Esprit humain reconnoisse en même temps sa foiblesse & sa dignité. Il n'y a rien qui lui soit plus mal-aisé à comprendre que sa propre essence. Et dans le fait dont il s'agit, concevons-nous mieux comment les idées naissent dans l'Ame, comme vous le dites, après l'union, que nous ne concevons comme elles ont dû lui être présentes précisément en vertu de sa création ? Sçavons-nous même comment notre Corps a été formé, & de quelle maniere se forment les mouvemens ?

Sans avoir pû jusques ici penetrer dans ces Secrets toujours dignes d'une profonde admiration, contentons-nous de sentir au dedans de nous-mêmes un principe détaché des actions corporelles. Les impressions & les images viennent du dehors ; la connoissance & le jugement viennent des Idées interieures. L'Ame a effectivement ses Idées innées qu'elle développe plus ou moins par la suite de ses Reflexions, & selon qu'elle s'attache plus ou moins à l'impression des objets. Quoiqu'elle semble acquerir par degrez diverses connoissances, & que ses lumieres naturelles semblent se perfectionner par l'usage & l'exercice des Sens, c'est toujours la même raison qui agit ; & tout dépend de ces Idées primitives qu'elle applique bien ou mal, & qu'elle se represente avec plus de netteré, ou de confusion. Leur Existence ne nous est connue que par la pensée, elles ne sont ni reçues par le sens, ni inventées ; choses dégagées, au milieu même des impressions exterieures, qui les obscurcissent, ou qui les font oublier. Elles sont vraies, immuables, naturelles, éternelles.

Il est aisé de nous en convaincre par la premiere Pensée que nous avons. Si l'on reconnoît qu'on existe parcequ'on pense, on avoit donc l'idée de l'Etre ; d'où suit necessairement l'idée d'un premier Etre. Quand je me demande ensuite si j'ai commencé d'être, ou si je serai toujours ? Ce n'est que par l'idée de la durée, ou

plutôt de l'immortalité, que j'avois en moi. A l'Etre je joindrai le desir d'être parfaitement heureux. Je trouverai ainsi les idées éternelles du Bonheur, de la Perfection, de l'Infini, c'est-à-dire de Dieu même.

Vous la reconnoissez dans notre Ame cette grande & premiere Idée ; mais vous pensez qu'elle y est née comme toutes les autres par le moyen des Sens. Je vous l'avouerai avec condition, Monsieur, le Texte sacré parle comme vous, ou pour mieux dire, vous suivez le Texte sacré, quand il nous dit que *par les choses visibles nous connoissons les invisibles*. Mais ne devons-nous pas entendre par-là que ces merveilles de la sagesse & de la puissance de Dieu, exposées à nos sens, rappellent dans notre Ame l'idée du premier Auteur, & de ses souverains Attributs. Idée qu'il avoit lui-même présentée à notre Ame en la formant. Sans cela les choses sensibles n'auroient pû la produire, ni nous la communiquer, non plus qu'elles ne peuvent la produire dans les autres Etres qui ne sont pas douez de raison & d'intelligence.

Nous reconnoîtrons encore une infinité d'Idées qui suivent ces premieres, & qui ne tiennent rien des sentimens du plaisir & de la douleur, ni de ces images agréables ou désagréables produites par les sens, & connues par l'entremise des sens.

: Les Idées originales du Bon, & du Beau ; ce

Genie des Sciences & des beaux Arts, dont les regles paroissent moins acquises qu'inspirées ; cette harmonie, cette proportion intellectuelle des excellens ouvrages de l'Esprit ; ces puissantes & nobles Inclinations qu'on a toujours prises pour des participations de la Divinité ; ce transport que l'on éprouve en découvrant les grandes veritez ; ce plaisir qui naît de l'ordre ; la magnanimité, la justice, la pudeur, le contentement d'une bonne action, la honte & le remords d'une mauvaise ; le témoignage de la conscience, tout cela indépendamment de tout ce qui est extérieur ; le desir de la gloire & de l'estime, l'orgueil qui croit lui ressembler ; la sensibilité au mépris & à la louange ; qui sont comme l'action immédiate d'une Ame sur une Ame ; toutes ces idées, & d'autres semblables ne previennent-elles pas dans certaines Ames qu'on appelle grandes Ames, ou Ames bien nées, l'instruction & l'éducation ? Et d'où les ont tirées ceux qui en ont donné les premières notions ? Ne sont-elles pas naturellement imprimées dans l'Esprit humain ? Ne sont-elles pas nées avec lui ? Et diroit-on sous quelles figures, sous quelles couleurs, & par quels mouvemens elles ont pû passer des sens dans notre Ame ?

L'ancienne opinion de la pré-existence des Ames éclaircit, & appuye ce discours. Quand Socrate le Pere de la Philosophie a dit que ce

que nous croyions apprendre , n'étoit qu'un res-
souvenir de ce que nous sçavions déjà. Quand
son divin Disciple a confirmé après lui , que ces
Ames ainsi pré-existantes , connoissoient , pen-
soient , sçavoient pendant qu'elles étoient sans
Corps. Quand le sublime Pindare , par un divin
Entousiasme , a dit dans une de ses Odes ; que le
Sage est né sçavant ? Ne voit-on pas que tous
ces grands Hommes ont cru que les principales
fonctions de l'Ame , & ses veritables proprietéz
ont précédé celles du Corps , par conséquent
sont indépendantes du Corps.

Je ne prétens pas rétablir ce réservoir des
Ames qui attendoient le moment de leur en-
trée dans le Corps ; je crois que l'Ame a été
créée au même temps que le Créateur a for-
mé le Corps qu'il vouloit unir avec elle. Je
ne pense pas non plus à renouveler la Trans-
migration des Ames , après les avoir plon-
gées dans le Fleuve *Lethé* , pour leur faire ou-
blier qu'elles avoient habité d'autres Corps.
Mais enfin ces Imaginations philosophiques &
poétiques ne laissent pas , malgré l'erreur & la
fiction qui s'y trouvent , de prouver que ceux
qui ont médité le plus profondément sur la
noblesse & la nature de l'Ame , ont été forcez
de reconnoître & de sentir en eux-mêmes ces
Idées propres à l'Ame , sans le mélange du
Corps.

Encore aujourd'hui les Chinois & les In-

diens, & plusieurs autres Peuples qui ne sont pas éclairés par la vraie Religion sur ce qui regarde l'état & la nature des Ames, pensent comme une infinité d'hommes ont pensé autrefois. La conviction intérieure que notre Ame n'est point de la condition du Corps, qu'elle a ses fonctions séparées de lui, & qu'elle est incorruptible, entraîne naturellement l'Esprit à l'opinion de ce passage perpétuel des Ames en des Corps différens où elles existent toujours. Passant ainsi successivement d'un Corps dans l'autre, on les fait également détachées, & du Corps qu'elles quittent, & de celui où elles vont entrer. Je sçai bien que les Bonzès & les Bramins sont bien éloignés de connoître la véritable spiritualité des Ames, sur-tout quand ils font passer celles des Hommes dans le Corps des Bêtes, & celles des Bêtes dans le Corps des Hommes; néanmoins cette seconde Erreur de leur fausse Théologie est encore fondée sur le sentiment obscur qu'ils ont d'une autre vérité, touchant les peines & les récompenses de la vie future.

Je m'apperçois que la satisfaction de vous entretenir, me mène trop loin, & je me suis plus laissé emporter à la chaleur & à la liberté de la conversation, que je n'ai suivi les règles d'un raisonnement exact. Mais enfin je réduis tout le mien à ces trois considérations. La première, que le Corps, quoiqu'uni avec l'Ame, agit sans

elle , & séparément , en des fonctions purement matérielles par la configuration & le ressort des organes , que l'Ame ne regle point , & dont même elle n'a pas connoissance. La seconde , que l'Ame peut agir aussi sans le Corps , dans des fonctions purement intellectuelles , où les organes des sens n'ont point d'usage , & qui sont uniquement réservées à l'entendement. La troisième , que le Corps & l'Esprit ont des actions qui leur sont communes par la Loi de leur union. Ils agissent ensemble ; elle par le sentiment des impressions que reçoivent les sens ; lui par les mouvemens qui excitent ces perceptions , c'est une perpetuelle liaison des mouvemens de l'un & des sensations de l'autre. L'Ame forme ses pensées selon les dispositions de ce Corps organisé , qui est agité de tant de manieres différentes ; mais comme il a toujours sa constitution & ses proprietéz , elle a toujours aussi ses fonctions particulieres. Elle a ses facultez qui ont été créées avec elle seule. Ses idées , ou ses connoissances , quoique rappellées , ou excitées par les sens , ne sont point produites par les sens , ni avec les sens , ils n'en sont au plus que la cause instrumentale , ou occasionnelle , & point du tout la cause efficiente.

Voilà , Monsieur , les difficultez qui m'ont arrêté dans votre sçavant Ouvrage. C'est ce mot de *Cause efficiente* , que je ne puis à l'égard des pensées attribuer au Corps ; ce sont ces

Idées innées dont je ne puis concevoir la dépendance avec le Corps, à moins que de confondre la nature du Corps avec celle de l'Esprit.

La préoccupation, où je suis depuis longtemps, m'a peut-être empêché de me rendre à votre opinion, & m'attache trop à mon sens. Mais je suis persuadé qu'on trouvera dans les trois états que je viens d'observer, tout ce qui se passe dans l'Homme. Par là on explique aisément les prééminences de l'Ame, & ses assujettissemens au Corps; la grandeur & la bassesse de l'Homme; sa force, ses faiblesses; ses penchans, les contrarietez; les vices, les vertus.

Mais après tout c'est à vous qu'il appartient de m'instruire. Vous m'apprendrez à quoi je dois m'en tenir, & vous m'éclaircirez, si je ne vous ai pas bien entendu. Vous penetrez mieux que moi tout ce qui regarde la nature de l'Esprit, & vous en avez toujours parlé très-dignement. Il vous sera aisé de lever mes scrupules sur quelques-unes de vos expressions, si j'ai bien-tôt le bonheur de vous voir, comme je l'espère. Je rappelle souvent en ma mémoire ces agréables soirées, où j'étois si content de vous entendre philosopher en présence de M. le Duc de Nevers, de M. le Duc de Vivonne, & de votre cher Ami & le mien M. le Président de Donneville. Quoique la fortune nous ait presque toujours séparés, mon Esprit est demeuré attaché au vôtre; j'ai toujours

admiré dans vos Ecrits cette force, cette clarté & cette sagesse qui les rendent si recommandables. J'ai rempli au moins par mes desirs les devoirs de cette amitié que l'amour commun de la Philosophie nourrit dans les cœurs touchés du véritable bien.

Magnum est amicitiae vinculum Studiorum similitudo.

Ou si vous ne vouliez pas me recevoir comme votre Compagnon dans ce noble travail, ne laissez pas de m'aimer comme votre Disciple, & soyez sûr de la déference & de la docilité d'un homme qui vous honore avec passion.

F I N.



T A B L E.

LIVRE PREMIER.

D ES Philosophes ,	Page 1
De l'Origine du Monde ,	10
De l'Esprit & du Corps ,	14
De Dieu ,	23
Réflexions generales sur la Matiere & sur le Mouvement ,	35
Des Proprietez de la Matiere ,	40
Des Loix du Mouvement ,	51

LIVRE SECOND.

D ES Elemens ,	59
De la Structure de l'Univers ,	75
Du Soleil , des Planettes , du Firmament ,	86
De la Pesanteur & de la Legereté ; Du Flux & Reflux de la Mer ,	106
De la Matiere subtile ,	113
Des Mouvemens particuliers ,	116
Des Saisons ,	121
Réflexion sur l'Ordre & la Durée du Monde ,	126

LIVRE TROISIE'ME.

D ES <i>Objets sensibles en general,</i>	129
<i>De la Dureté & de la Liquidité,</i>	134
<i>De la Chaleur & de la Froideur,</i>	143
<i>Des Saveurs,</i>	157
<i>Des Odeurs,</i>	164
<i>Du Son,</i>	171
<i>De la Lumiere,</i>	176
<i>Des Couleurs,</i>	184
<i>Du Transparent & de l'Opaque,</i>	193
<i>Réflexion,</i>	196

LIVRE QUATRIE'ME.

D ES <i>Sensations en General,</i>	199
<i>De l'Oüie,</i>	210
<i>Considerations sur l'Oüie,</i>	214
<i>De la Vue,</i>	220
<i>Considerations sur la Vue,</i>	230
<i>Des Miroirs & des Lunettes,</i>	238
<i>Du Siege des Sensations,</i>	241
<i>Réflexions sur les Idées,</i>	255
<i>De l'Union & de la Distinction de l'Ame & du Corps,</i>	265
<i>Lettre de M. l'Abbé Genest à M. Regis,</i>	279

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier les Oeuvres de Monsieur l'Abbé Genest, dont une grande partie a déjà été reçue du Public avec applaudissement ; & j'ai cru qu'un Recueil complet de tant d'excellens Ouvrages feroit honneur à notre Siecle. Fait à Paris ce vingt-deuxième de Septembre 1715.

Signé, FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux, Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur Abbé GENEST, Aumônier ordinaire de notre très-chere Tante Madame la Duchesse d'Orleans, Abbé de Saint Vilmer, & l'un des Quarante de notre Academie Françoisë ; Nous ayant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer des *Ouvrages en Prose & en Vers de sa Composition*, qui sont imprimez & à imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur

ee necessaires : A ces CAUSES voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & reconnoître son zele, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, en telle forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de quinze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages en Prose & en Vers de la Composition qui ont été imprimez, & qui sont à imprimer, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression desdits Ouvrages en Prose & en Vers ci-dessus expliquez seront faits dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque pu-

blique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voisin, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposé ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-sixième jour du mois de Novembre, l'an de Grace mil sept cens quinze, & de notre Regne le premier. Par le Roy en son Conseil. Signé, FOUQUET. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre N° 3 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 1030 N° 1362 conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris le 8 Fevrier 1716.

Signé, DELAUNE, Syndic.

Faites à corriger.

Page 18. Vers 20. ces, *lisez* ses.

Page 94. Vers 8. Par allelisme, *lisez* Parallélisme.

Page 98. Vers 21. jour limiré, *lisez* tour.

Page 107. Vers 23. globes, *lisez* globe.

Page 192. Vers 6. on juge, *lisez* ont jugé.

Page 214. Vers 21. Diaphrane, *lisez* Diaphane.



